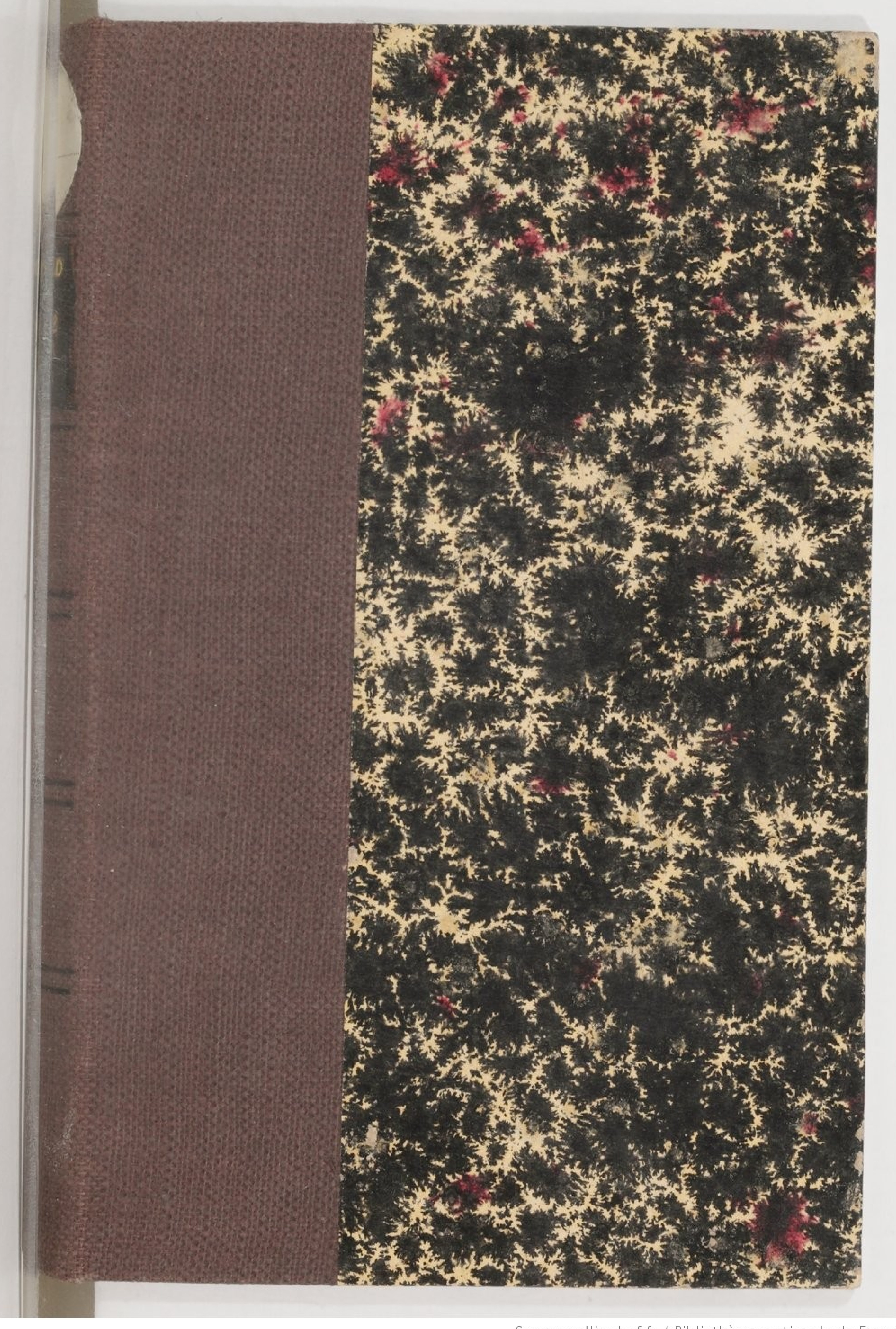
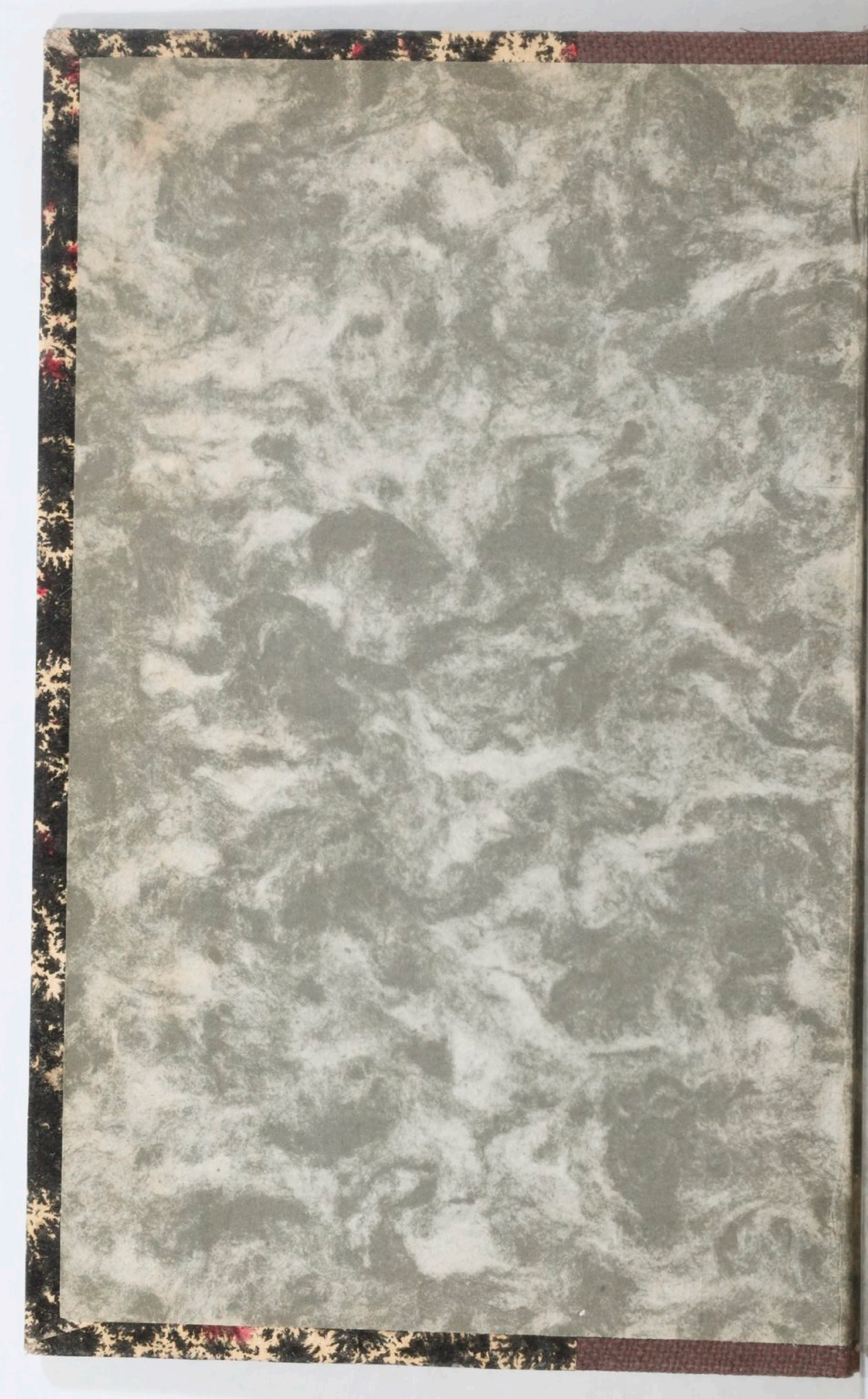
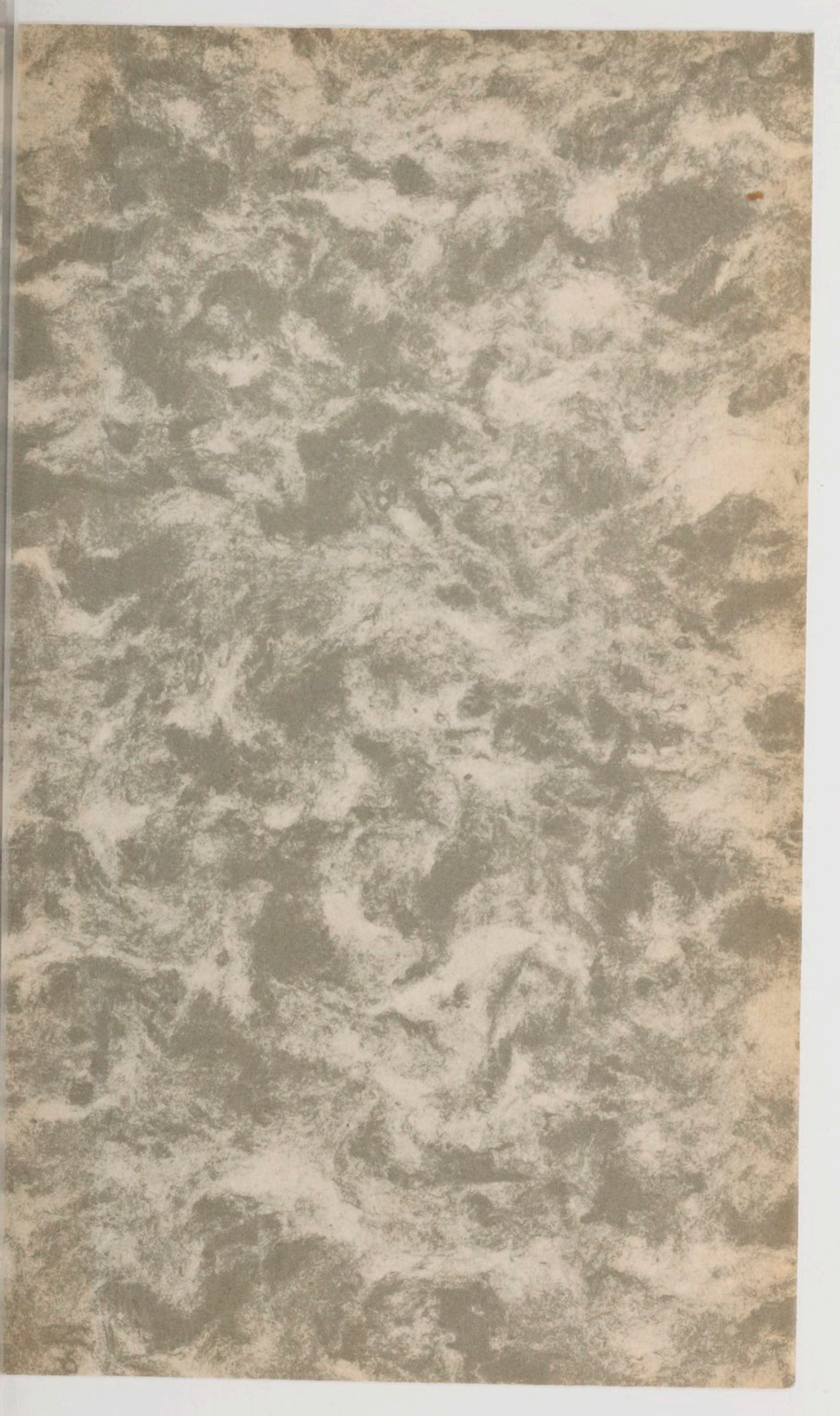


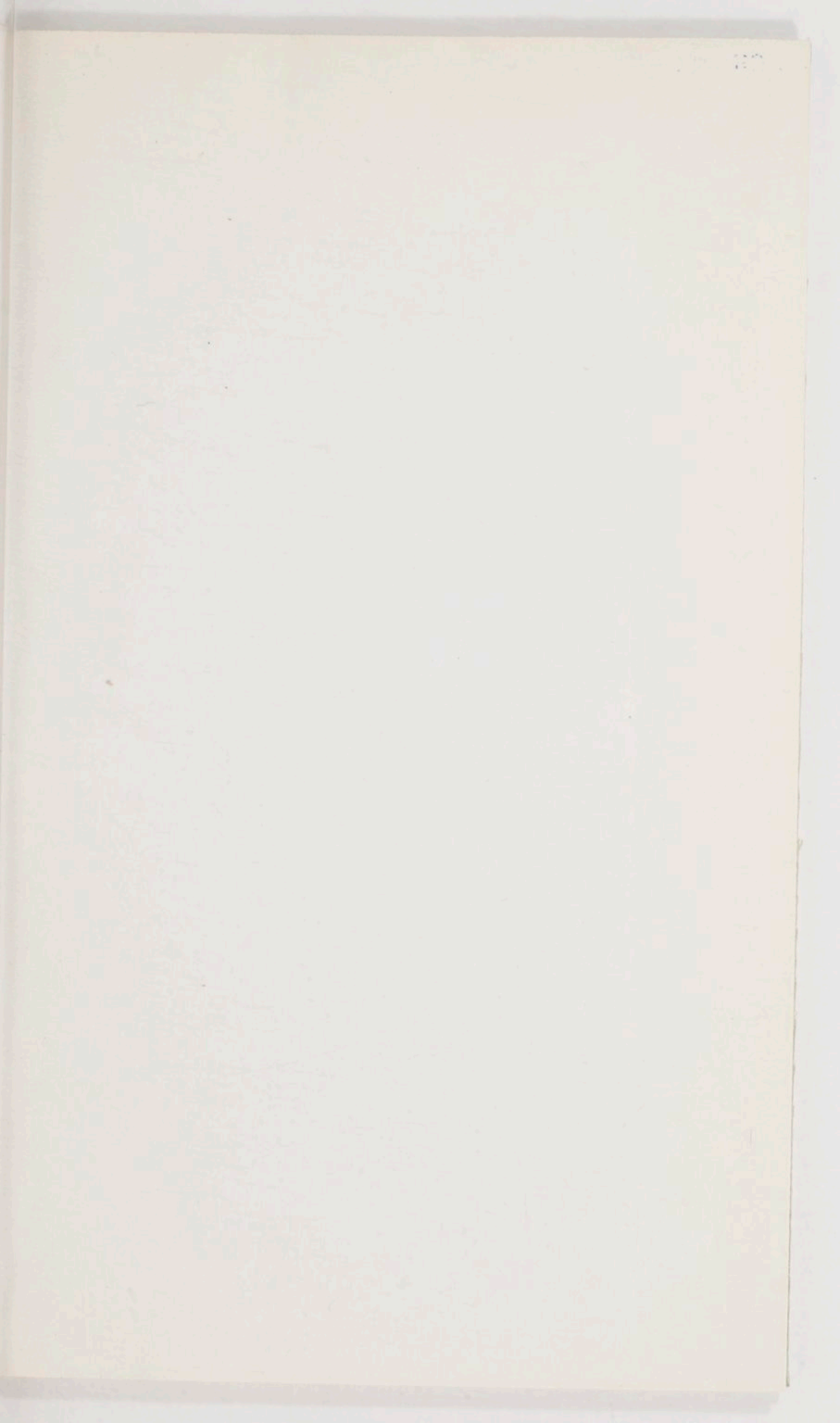
Le Monde où nous sommes, par Jacques Normand


BnF Gallica







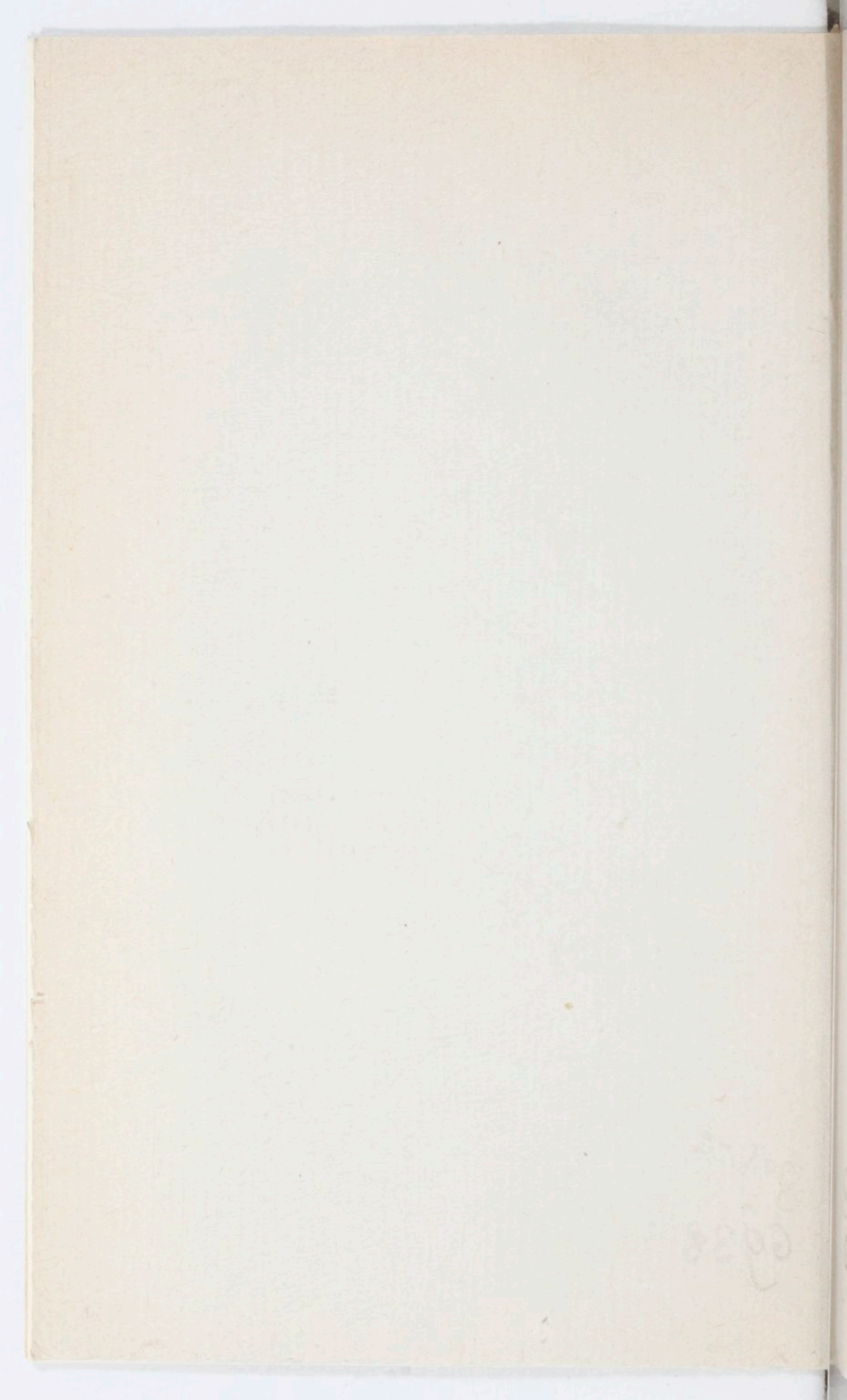


Jacques Normand

LE MONDE OÙ NOUS SOMMES

Arcos 84.

Calmann-Levy
Editeur.



LE MONDE

OU NOUS SOMMES

DU MÊME AUTEUR

THÉATRE

LE TROISIÈME LARRON, comédie en un acte, en vers (Odéon).

LES PETITS CADEAUX, comédie en un acte (Gymnase).

BLACKSON PÈRE ET FILLE, comédie en quatre actes (Odéon), en collaboration avec M. A. Delavigne.

LES PETITES MARMITES, comédie en trois actes (Gymnase), même collaboration.

L'AMIRAL, comédie en trois actes, en vers (Gymnase).

L'AURÉOLE, comédie en un acte, en vers (Vaudeville).

POÉSIES

TABLETTES D'UN MOBILE, poésies.

L'ÉMIGRANT ALSACIEN, récit en vers, avec un dessin de G. Doré.

A TIRE D'AILE, poésies.

LA POÉSIE DE LA SCIENCE, *poème couronné par l'Académie française.*

LES ÉCREVISSES, fantaisie en vers, avec douze dessins de M. S. Arcos, dite par M. C. Coquelin, de la Comédie-Française.

PARAVENTS ET TRÉTEAUX, fantaisies de salon et de théâtre.

AIOL, chanson de geste du XIIIe siècle, publiée en collaboration avec M. G. Raynaud. *Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.*

BOURLOTON. — Imprimeries réunies, B.

LE MONDE

OU NOUS SOMMES



PAR

JACQUES NORMAND



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1884



LE MONDE

OU NOUS SOMMES

MONSIEUR ROUMÉGAS

L'autre soir, après dîner, au fumoir, on causait des scandales de l'hiver. La conversation tomba bientôt sur la triste aventure d'un cercle de Paris, absolument honorable, d'ailleurs, avant comme après, une indignité anonyme et individuelle ne devant en aucune sorte porter ombrage à la parfaite réputation de tous.

— Rien de nouveau en ce monde!... dit notre hôte, un vieillard aimable qui a beaucoup vu, beaucoup retenu, et écrit quelque peu. Voilà une trentaine d'années, je me trouvais dans le Midi.

Un événement venait de s'y produire, analogue à celui dont nous parlons. J'en fus tellement frappé que j'en écrivis le récit aussitôt. Si vous le permettez, je vais vous le lire. Le temps de terminer vos cigares et ce sera fini.

Et, prenant quelques feuilles dans un tiroir, notre hôte lut ce qui suit :

I

Sept heures. La vieille ville d'Aix-en-Provence s'éveille, paresseusement. On est à la fin de septembre : le léger brouillard du matin s'éclaire de teintes roses, et, peu à peu, s'évapore aux premières clartés du jour. Le bon soleil, ce roi du midi, bousculant la nuit, se réinstalle voluptueusement dans son domaine. Il lèche de ses rayons les rues et les carrefours, réchauffe les grands pavés moussus des places solitaires, s'applique par larges bandes sur les hôtels noirs de la vieille ville, sur les maisons blanches du Cours, et, glissant le long des toits, s'accroche aux cha-

piteaux du cloître de Saint-Sauveur. Dans l'air tiède, vibrent encore les dernières notes de l'Angelus.

Peu de boutiques ouvertes; de rares passants dans les rues. De temps en temps, rompant le silence, au milieu d'un flot de poussière, le bruit assourdissant d'un troupeau de moutons quittant Aix, le marché, pour Marseille, l'abattoir. Insensiblement, la vie reprend, mais petit à petit, et comme à regret. A quoi bon se hâter?... Aujourd'hui ne ressemblera-t-il pas à demain?... Demain à aujourd'hui?... Ne fera-t-on pas les mêmes choses aux mêmes heures, aux mêmes endroits, avec les mêmes personnes?... La vie de province n'est-elle pas toujours la même avec ses occupations régulières, ses flâneries réglées, son éternelle monotonie?...

Vêtu de laine blanche, chaussé de pantoufles, coiffé d'un panama à larges bords, M. Roumégas vient de descendre dans son jardin. Il prend un arrosoir sous la charmille, le remplit à la pompe, puis se met à arroser son plant de ja-

cinthes, comme il a coutume de le faire chaque jour.

Le petit jardin, s'étendant carrément derrière la maison, qui a façade sur la rue des Trois-Ormeaux, est tout frais et souriant. Peu d'oiseaux, — les enragés chasseurs du pays n'en épargnent guère, — mais de jolies bordures de basilic au parfum pénétrant, des touffes de cassis jaune, des corbeilles de roses épanouies, et çà et là, sur un tapis de boules de neige blanches, quelques ifs taillés en pointe, ce qui donne l'impression vague d'un cimetière, mais d'un cimetière gai, où il aurait neigé des fleurs.

Avec des soins infinis, M. Roumégas arrose, arrose ses chères jacinthes. On voit que cette opération est pour lui fort grave. Il y met cette double application d'un homme qui n'a plus guère autre chose à faire et d'un vieillard qui a beaucoup fait. Oui! certes!... Ce fut une existence bien remplie que la sienne, et, jusqu'à cinquante ans, les années y ont compté double.

Né dans la banlieue d'Aix, par là, du côté de

Gardanne, à quinze ans, il arrivait à Marseille et gagnait quelques sous à cirer les souliers sur la Cannebière, près du cours Saint-Louis. Un vieux vêtement râpé, sa boîte, ses brosses et son cirage, voilà tout ce qu'il possédait au monde. Indifférent à la pluie comme au soleil, il n'avait pas de chapeau, et quant aux souliers, il lui en passait tant par les mains qu'il avait trouvé inutile de s'en mettre aux pieds.

Comment, trente-cinq ans après, le pauvre petit commissionnaire était-il un des plus gros marchands d'huile de Provence? Comment pouvait-il se retirer des affaires après fortune faite, en conservant de gros intérêts dans la maison créée par lui et qui portait toujours son nom?... Il fallait le demander à son activité, à son intelligence, à sa probité, surtout.

La probité! Voilà quelle avait été la grande force de Roumégas, la grande cause de sa réussite.

On peut dire d'une façon générale que la véritable habileté consiste encore à être honnête. Cet

axiome à l'usage des coquins avait été constamment mis en pratique par M. Roumégas, mais sans réflexion, tout naturellement. Il était aussi simple pour lui d'être honnête que facile à d'autres de ne l'être pas. Il serait mort plutôt que de réaliser un bénéfice exagéré, quelque infime qu'il pût être, et le récit d'une indélicatesse le mettait hors de lui.

Aussi, quelle belle réputation que la sienne! Pure comme le cristal et brillante comme le soleil! Y avait-il quelque contestation entre particuliers à Aix? Vite on prenait l'arbitrage de M. Roumégas. Quelque conseil à demander? M. Roumégas. Quelque bon placement à faire? M. Roumégas, toujours.

Le soir, entre trois et cinq heures, quand il allait à la promenade sur le Cours, les chapeaux s'enlevaient devant lui comme des volées d'hirondelles noires, et les vieux nobles de la ville, si arrogants pour les gens sans naissance, tenaient à honneur de le saluer les premiers. On sentait autour de lui une atmosphère de calme et de

repos bien gagné. C'était un grand honnête homme qui passait.

Pareille vie eût mérité récompense; mais le ciel avait été injuste envers ce juste et ne lui avait pas épargné les chagrins.

Jeune encore, il avait perdu une femme qu'il adorait et restait seul avec un bébé de six mois. Si jamais enfant fut aimé par son père, ce fut bien le petit Antoine, et bien élevé aussi. Roumégas voulait en faire non-seulement un honnête homme comme il l'était lui-même — la belle affaire que cela! — mais aussi un homme instruit, ce qu'il n'avait pu être, lui! Il sentait bien que l'instruction première lui avait toujours manqué : il n'en serait pas de même pour son fils!

Oh! les beaux projets qu'il faisait, le pauvre veuf, le soir, à sa table, revisant les comptes de la journée, entre le berceau de celui qui venait de naître et le souvenir de celle qui venait de mourir! Ce petit être qui dormait là serait un jour sa joie et son orgueil; grâce à lui, il deviendrait peut-être illustre, cet humble nom

de Roumégas, simplement honoré aujourd'hui.

Hélas! le père avait compté sans l'enfant. Le terrain était mauvais; les fleurs semées avec tant de soin n'y purent prendre. Non pas que la nature d'Antoine fut une nature méchante, mais indolente, dissipée, faible, oh! faible surtout! Au collège, il était toujours parmi les derniers de sa classe, ce qui n'eût été que demi-mal, s'il en avait souffert; mais, malheureusement, il lui manquait l'amour-propre, ce sentiment double, défaut quelquefois, qualité presque toujours. Sa paresse ne lui pesait nullement; il s'y complaisait, au contraire, et il lui semblait parfaitement inutile de changer sa manière d'agir.

Son baccalauréat passé à grand'peine, il fit son droit, pour faire quelque chose, mais aussitôt son droit terminé, avec plus de peine encore, il se promit bien de ne plus rien faire du tout. A quoi bon travailler?... Papa Roumégas était riche et n'était pas éternel : amusons-nous, que diable!... Et nous verrons après!

Et Antoine s'était amusé. Il avait continué, en

plus grande liberté encore, la vie malsaine et dangereuse de l'étudiant de province flâneur. Au café, il avait beaucoup fumé et avalé un grand nombre de consommations variées ; au cercle, il avait joué bêtement, pour faire quelque chose, comme toujours. Peu à peu il était devenu assidu à la partie, et on était à peu près certain de le trouver accoudé autour du tapis vert, entre trois et six heures de l'après-midi et, la nuit, jusqu'à trois ou quatre heures du matin.

Avec quelques jeunes gens de la ville, nobles ou fils de gros rentiers, il faisait des parties de baccara dans l'atmosphère viciée du salon du cercle, sous la suspension au vaste abat-jour vert, côte à côte avec Baptistin et Durand, deux garçons des jeux, deux franches canailles, qui, à pareille heure, dédaigneux de toute tenue, étendus dans les grands fauteuils de cuir, se mêlaient avec une politesse familière à toutes les péripéties de la partie, encourageant celui-ci, riant avec celui-là, prêtant à l'un à l'autre, presque camarades avec tous.

Une nuit, il eut une malechance terrible. La somme perdue était forte. Le jeune homme ne l'avait pas. Il eut recours à son père, qui paya une heure après, et lui fit jurer de ne plus tenir une carte. Antoine jura. Huit jours après, il perdait encore.

Craignant d'avouer la chose à M. Roumégas, dont l'immuable honnêteté l'effrayait et qui ne pouvait « comprendre ça », comme il disait, Antoine emprunta. Dès lors commença pour lui cette vie fiévreuse du joueur, avec ses alternatives de veine et de déveine, ses hauts et ses bas, ses joies toujours incomplètes et ses désespoirs toujours profonds.

Concurremment avec le jeu du hasard, il menait aussi... l'autre. Plus d'une fois, il s'était affiché avec des Vénus de Marseille dont les toilettes tapageuses et les chapeaux extravagants éclataient comme un refrain canaille dans les harmonies placides de la ville engourdie. Pour le moment, il avait une liaison assez sérieuse avec une grande petite dame de la rue Saint-Ferréol, célèbre dans

le monde de la galanterie phocéenne pour avoir ruiné à fond le fils d'un grand marchand de savon et deux jeunes Grecs immensément riches. Cette fille avait une espèce de caprice pour Antoine et venait souvent le voir à Aix, dans une petite maison de la rue de la Mule, louée par lui à cet effet.

Pour subvenir aux dépenses de cette liaison nouvelle, Antoine jouait plus furieusement que jamais. Chose étrange ! la chance, si dure jusque là, tourna en sa faveur ; il gagnait, gagnait toujours, comme il voulait, tout ce qu'il voulait.

Bref, à trente ans Antoine était la plus complète nullité qui se puisse imaginer. En ville, on ne parlait de lui qu'avec un sourire aux lèvres et un haussement d'épaules. Quand on rencontrait dans la rue ce grand garçon d'un blond roux, aux yeux lourds, à la figure éteinte, régulièrement belle cependant, vêtu avec l'élégance trop raffinée d'un galantin de province, on hésitait à le saluer, mais on pensait à son père, et le chapeau s'abaissait. Antoine était sauvé par Roumégas.

Le pauvre vieux négociant souffrait profondé-

ment. Ses beaux rêves d'ambition paternelle s'étaient envolés. Il avait tout tenté pour arrêter son fils sur cette pente fatale; mais, raisonnements ou menaces, rien ne pouvait avoir prise sur cette nature molle et indolente. Un moment, M. Roumégas avait pensé l'envoyer à l'étranger; mais, malgré tout, il l'aimait profondément, ce fils indigne, et, trop vieux pour le suivre, il n'aurait pu se résoudre à se séparer de lui.

Aussi, blessé dans ses espérances, dans son amour-propre, comme il avait vieilli vite, le pauvre Roumégas! A soixante-dix ans, on lui en eût donné quatre-vingts; sous son grand chapeau de paille, sa figure apparaissait ridée comme une pomme de reinette; ses cheveux, très rares, ressemblaient à des fils d'argent; sa taille, déjà peu élevée, s'était encore ratatinée; et, dans le clair jardin, le long des plates-bandes, posant de temps en temps à terre l'arrosoir trop lourd pour sa main débile, il avait l'air d'une vieille petite poupée blanche au milieu des fleurs et des rayons.

II

Un pas hésitant cria sur le sable de l'allée. M. Roumégas se retourna. Antoine était devant lui, très pâle, le teint plombé, le linge fripé, les cheveux en désordre, les yeux rougis.

Le vieillard eut un haussement d'épaules.

— Ah ! te voilà !... à cette heure !... Tu n'as pas honte?... Allons !... Va te coucher !... Et tâche au moins d'être descendu pour midi.

Et, avec un nouveau haussement d'épaules plein de lassitude et de résignation, il se remit à arroser ses chères jacinthes.

Antoine ne bougea point.

— Tu ne m'as pas entendu? dit M. Roumégas, sans se retourner.

— Mon père, fit le jeune homme en avançant d'un pas.

Cette fois, M. Roumégas posa son arrosoir à terre, releva ses lunettes sur son nez, et d'un ton moitié fâché, moitié indulgent :

— Qu'est-ce qu'il y a, voyons?

Antoine parut rassembler tout son courage, et d'une voix basse :

— Eh bien!... cette nuit... au cercle....

— Tu as perdu!... Encore perdu!... Ah! malheur de ma vie! Il me tuera, cet enfant-là!... Tu m'avais pourtant juré... Parbleu! il n'y a qu'une chose à faire : payer!... payer encore, et toujours, jusqu'au dernier sou!... Il y va de l'honneur des Roumégas! Allons, combien?

Antoine se tut encore.

— Ce n'est pas cela?... Quoi donc, alors? une querelle? Tu as été insulté? Tu vas te battre? Ah! ces maudits tripots!.. que n'y fait-on pas?... on y boit, on y fume, on s'y dispute, on y joue, on y...

Une pensée terrible passa par l'esprit du vieillard, et anxieux, les mains tournées vers son fils, comme suppliantes :

— Oh !... pas ça, n'est-ce pas ?...

Antoine baissa la tête.

Mon Dieu ! c'était vrai !... Son fils, son fils à lui, Roumégas, un tricheur, un voleur ! Le pauvre homme eut un éblouissement et vacilla sur ses jambes, prêt à tomber.

— Papa !.. dit Antoine, s'avançant pour le soutenir.

— Ne me touche pas... ne me touche pas ! dit le vieillard en se redressant avec une superbe énergie.

Et tournant la main du côté de la maison :

— Dans ta chambre, dit-il.

— Mon père, s'écria le jeune homme, laissez-moi m'expliquer... je ne suis pas si coupable que vous le pensez... J'ai été entraîné...

— Dans ta chambre, répéta Roumégas, inflexible.

Le fils s'inclina, et baissant la tête, courbant

sa haute taille, comme un condamné, il se dirigea vers la maison et monta l'escalier, qui menait à sa chambre... Derrière, la tête droite, les yeux brillants, la démarche saccadée, le père suivait.

Ils entrèrent dans la chambre, une grande pièce banale, avec deux fenêtres sur la rue, en désordre, habitée à regret, cela se voyait bien. Quelques livres dépareillés, jetés çà et là; aux murs, des fusils de chasse, des épées, des pistolets; sur tous les meubles, des pipes, des pots à tabac, des cigarettes.

M. Rouméças referma la porte sur lui, et se tournant vers Antoine :

— Parlez, dit-il.

Le jeune homme s'assit lourdement sur son lit non défait, et, les yeux à terre, d'une voix entrecoupée, déchiquetant entre ses doigts fiévreux un bout du drap qui pendait :

— La dernière fois... quand je t'ai demandé de l'argent, je t'avais promis de ne plus jouer... je n'en ai pas eu la force... j'ai recommencé... j'ai perdu encore. Je n'ai pas osé m'adresser à toi

une seconde fois... je perdais toujours... plus rien!... Alors, quelqu'un m'a proposé de m'associer avec lui... de jouer ensemble... nous perdions encore, toujours... Cette personne m'a conseillé, a tout préparé, et j'ai eu la faiblesse... Une folie, père, une folie!... pardonne-moi!...

Antoine se souleva à demi, les bras tendus vers son père.

— Continuez, dit Roumégas, debout devant lui, les bras croisés, comme un justicier.

Antoine reprit :

— Cette nuit, on a eu des soupçons... et nous avons été pris... mais pas moi!... moi, pas encore!... on ne sait rien de moi, tu comprends?... Et si Baptistin ne parle pas...

— Baptistin!... le garçon des jeux... ton complice... un valet!... Mais où en es-tu tombé, grand Dieu!

— On ne sait rien encore, je te le répète... Plusieurs joueurs de la partie sont soupçonnés avec moi... Baptistin seul est arrêté... il se taira!

— Et toi, tu laisseras soupçonner des innocents ! Pour conserver le peu d'honneur qui te reste, tu laisseras flétrir celui des autres !... Sais-tu que c'est une infamie, cela, tout simplement ?

— Mon père... pardon !... pardon !... je vous promets... je te jure qu'à l'avenir...

— L'avenir ! Est-ce qu'il y a un avenir pour toi ?

Un bruit de pas résonna dans la rue tranquille et ensoleillée. On s'arrêta à la porte de la maison. Antoine se dressa sur son lit, haletant, l'oreille tendue. On sonna. Le jeune homme se précipita vers la fenêtre.

— Baptistin a parlé !... dit-il d'une voix éteinte, en pâlissant affreusement.

M. Rouméгas regarda à son tour. Le commissaire de police était à la porte, accompagné de deux membres du cercle et de deux agents.

Roumégas laissa retomber le rideau, traversa la grande pièce dans toute sa longueur, prit un revolver au mur, s'assura qu'il était chargé et le

tendant à son fils, qui l'avait regardé faire, comme hébété :

— Allons, lui dit-il.

Antoine ne prit pas le pistolet. Il fixait son père, de ses yeux démesurément ouverts, ne comprenant pas.

En bas, la porte de la rue s'était ouverte. Un colloque s'engageait entre la servante et les arrivants. Des éclats de voix étouffés montaient jusqu'à la chambre.

— Tu as perdu ton honneur : sauve au moins le nôtre, dit M. Roumégas... Allons donc !

Le colloque était terminé. Les pas résonnaient dans l'escalier de pierre, un vieil escalier, large et sonore comme une chapelle. On arrivait à la chambre.

— Lâche ! murmura Roumégas, lâche jusqu'au bout !

Il retourna vivement le pistolet, dirigea le canon vers le front de son fils et appuya sur la détente. Antoine roula sur le lit, le crâne ouvert. On frappait à la porte.

M. Roumégas mit le pistolet encore fumant dans la main droite de son fils, ouvrit la porte, et montrant le cadavre étendu en travers du lit ensanglanté :

— Trop tard, messieurs!... Il s'est fait justice lui-même!

LE DINER DU 7

Mon bon ami Philippe Davril a épousé, voilà huit mois environ, une adorable jeune fille qui est devenue une jeune femme adorée. Il est aussi heureux que possible, mon bon ami Philippe : considération, amour, santé, fortune, gaieté, rien ne lui manque, et cependant, l'autre jour, comme nous causions chez lui, dans són cabinet, les pieds sur les chenets :

— Non!... non!... dit-il, tu ne peux te figurer, célibataire que tu es, tous les tracas, tous les ennuis qui résultent de cette chose si simple

en apparence, si élémentaire : recevoir quelques amis à dîner! Tu ouvres de grands yeux et tu souris avec pitié : écoute un peu et tu verras.

*
* *

« A la fin du mois dernier, nous venions, ma femme et moi, de dîner chez nous bien tranquillement, en tête-à-tête, comme cela nous arrive souvent, Dieu merci! Nous en sommes encore et en serons toujours, je l'espère bien, à cette période heureuse où solitude à deux ne veut pas dire servitude à deux!

» Béatement étendu dans un fauteuil, je fumais une cigarette pendant que Geneviève me faisait la lecture. Très agréable, cette occupation-là, entre parenthèses : je te la recommande pour plus tard. Peu à peu le livre, complètement dénué d'intérêt d'ailleurs, glissa sur les genoux de la lectrice ; le silence s'établit entre nous ; elle, rêveuse, tête basse, suivant d'un œil distrait les arabesques du tapis ; moi, le nez en l'air, m'appliquant con-

sciencieusement à faire des ronds de fumée qui montaient, montaient vers le plafond, ondulants et réguliers.

» Au bout d'un moment, ma femme me dit :

» — Et ce dîner, quand le donnerons-nous?... » Il faudrait pourtant bien nous décider ! »

» J'interrompis mes graves occupations et fis oui de la tête.

» Assurément, c'est amusant tout juste de donner à dîner aux autres quand on se suffit si bien à soi-même. Mais, depuis notre mariage, nous avions reçu des politesses de tous côtés sans en rendre aucune... Il était temps d'en finir... de commencer plutôt.

» — Quel jour choisir? dit Geneviève. »

» Je me levai de mon fauteuil, où j'étais si bien, et pris sur mon bureau mon calendrier, mon grand calendrier. J'ai toujours été un peu maniaque, tu sais, je ne me sers jamais que de ces longs calendriers dits, je ne sais pourquoi, calendriers administratifs, qui s'ouvrent comme un accordéon, calendriers par mois, avec notes

pour chaque jour, pouvant être consultées sans découper les feuilles, etc. Que veux-tu? il me faut tout ça pour être heureux, à moi!

» — D'abord le jour, dis-je à ma femme. Un di-
» manche?... Impossible. Dîners de famille. Nous
» n'aurions personne... Un mardi?... Les abonne-
» ments aux Français... Un jeudi?... Même spec-
» tacle!... je me trompe... même obstacle... Un
» samedi?... Même difficulté, aux Italiens cette
» fois... Que d'abonnés, grand dieux!... Restent
» donc trois jours dans une semaine de sept :
» lundi, mercredi ou vendredi. Non, pas le ven-
» dredi! Il faut respecter toutes les opinions...
» Donc lundi ou mercredi, pas d'autre choix pos-
» sible!... Regardons un peu le quantième. »

» Et je consultai mon grand calendrier, par
» mois, avec notes pour chaque jour, etc., etc.

» — Mars... mars... C'est cela! Lundi, 5... Con-
» version saint Augustin... Mercredi, 7... Saint Sta-
» nislas. Lequel veux-tu?... Saint Stanislas ou
» saint Augustin?

» — Je trouve Stanislas plus gai.

» — Va pour Stanislas... Entendu, mercredi
» 7 mars... Voyons un peu qui nous aurons, maintenant !

» — Oh! pas trop de monde, mon ami!... tu sais,
» les grands dîners... c'est assommant! La conversation ne peut se généraliser... On a l'air d'une
» noce... Non! quinze au plus !

» — Va pour quinze !

» — Malheureusement, nous ne pouvons pas,
» à cause de la table carrée... Très joli, les tables
» carrées, mais bien gênant !

» — Seize, alors?

» — Oh! non!... Vois-tu cela? Sept personnes
» de chaque côté... toi à un bout de la table et moi
» à l'autre... comme si nous nous boudions...
» D'abord, je ne veux pas être aussi loin de toi,
» moi!

» — Chère petite!... Quatorze, alors?...

» — C'est cela... oui! quatorze... Ça s'arrange
» très bien. Passons aux convives. Autant que possible des gens qui se connaissent; pas de gaieté
» sans cela!

» — Parfaitement exact!

» — Voyons... M. et madame de Flamarande, » d'abord... Ils ont été charmants pour nous.

» — Le mari est bien ennuyeux!

» — Mais la femme est si amusante!

» — J'inscris: deux Flamarande... Que dirais-tu » des petits Marveyre?

» — La femme est bien ennuyeuse!

» — Mais le mari est si amusant! Ça fera deux » personnes amusantes sur quatre, une jolie » moyenne!... J'inscris : deux Marveyre.

» — Les Dupastrel?

» — Le père, la mère et les trois filles!... une » smala!

» — Nous sommes si en retard avec eux... Et » puis il n'y a que les deux filles aînées qui aillent » dans le monde.

» — Ça ferait toujours quatre!

» — On pourrait inviter le père et la mère sans » les filles...

» — J'aimerais mieux le contraire... Les filles » sont jeunes; le père et la mère... le sont moins!

» — Pas de Dupastrel, alors!... Madame de » Louvenjoul ?

» — Avec les Marveyre?... Tu n'y songes pas!... » C'est elle qui a fait le mariage!

» — Brouillés, alors?

» — Naturellement!... Que penses-tu de » madame Dufrêne?... Elle chanterait quelque » chose après le dîner... Elle a une belle voix...

» — Oui!... Mais elle ne dirait rien pendant... » Elle est si bête!... Enfin, mets toujours!

» — Madame Dufrène... Ça fait cinq... et nous » deux, sept... Encore sept à trouver.

» — Il faudrait quelques causeurs maintenant... » un homme connu... Si nous invitions Cherville?...

» — Un mercredi?... Il dîne tous les mer- » credis chez madame Monchaux. Le dîner de la » timbale!... Il n'y manquerait pour rien au monde!

» — Un peintre, alors?... Vernissel?

» — Il doit être bien pris par son exposition, » Enfin, mettons-le toujours! Ah! non! impos- » sible!... Il est à couteaux tirés avec madame » de Flamarande depuis qu'il a refusé de faire

» son portrait parce qu'il la trouvait trop maigre.

» — Il nous faut un artiste, pourtant... Fran-
» cœur, par exemple ? Rien à craindre de la part de
» ses modèles, celui-là... Il ne fait que des animaux !

» — Mais sa femme ?... On dit qu'elle a une ré-
» putation...

» — Sa femme ?... On ne l'invite jamais... et
» Francœur ne s'en plaint pas, paraît-il... Mettons
» Francœur : ça fait huit !

» — Les Singleton... Ils sont gentils, les Single-
» ton... Madame Singleton avait une si jolie robe
» à notre mariage !

» — Oui... et Singleton joue de la flûte... Il en
» jouerait après dîner.

» — Pourvu qu'il l'apporte, mon Dieu !

» — Je le lui dirai. J'inscris : Singleton, sa
» femme et sa flûte... Ça fait trois.

» — Soyons sérieux, voyons !

» — Encore quatre à trouver. Pour panacher
» suffisamment, il nous faudrait un couple mâle et
» femelle... et deux célibataires.

» — Madame Desrenaudes et sa fille ?

» — Comme mari et femme?...

» — Qu'est-ce que ça fait?... Elle est charmante, » la petite Desrenaudes... Et puis il y aurait peut- » être un mariage à faire avec un des deux céliba- » taires...

» — Non! pas de jeunes filles!... C'est froid.

» — Pauvres jeunes filles!... Dès qu'il s'agit de » s'amuser un peu, au panier! Rayons les Desre- » naudes!

» — Et les Tournesol?... Qu'en dirais-tu?

» — En même temps que les Flamarande?... Tu » n'y songes pas!... Ils se mangeraient avec leur » politique!

» — Tu as raison. Qui pourrions-nous bien trou- » ver?... C'est étonnant... il semble qu'on con- » naisse trop de monde... et, quand on cherche, » plus personne!

» — Nos cousins Bombigny!... Ils sont très mal » avec tout le reste de la famille, surtout avec » l'oncle et la tante Chopard. Comme ils seront les » seuls invités, ils croiront que nous ne voyons » qu'eux... Ils seront ravis!

» — Hurrah pour les Bombigny! Deux céliba-
» taires maintenant!

» — Oh ça! ce n'est pas difficile... Tu as assez
» d'amis, Dieu merci!

» — Oui... mais presque tous mariés maintenant!

» — Ça ne fait rien... Il n'en manque pas...
» Tiens! au hasard!... Lorrain?...

» — Il ne dîne plus en ville... à cause de son
» estomac!

» — Des Evettes?

» — Même raison... A cause de sa goutte!

» — Monistrol?

» — Il est à Cannes!

» — Saint-Jauret?

» — Il est à Nice!

» — Gilaudin?

» — Encore en demi-deuil... Non! en demi-joie
» de son oncle Olivier.

» — Vernillac?

» — Oui, Vernillac!... Bravo!... Ah! non! im-
» possible!... Un mercredi!

» — Eh bien?

» — Le mercredi, c'est le jour où le gros Fran-
» kenthal dîne au cercle et où madame Franken-
» thal... Je t'expliquerai ça dans quelques années.

» — Tu sais... je crois que je comprends déjà.

» — Donc, pas de Vernillac... Tu vois comme
» c'est difficile... Nous voilà réduits à inviter Fa-
» vernet. On peut compter sur lui, celui-là !...

» — Il est si dévoué !

» — Et si gourmand !

» — Treize, avec Favernet... Encore un... Quel
» travail !

» — Le petit Stock?

» — Parfait !... Il nous dira des monologues dans
» la soirée... Il les dit horriblement... Mais ça
» tiendra toujours de la place... Et puis les auteurs
» ne seront pas là !... J'inscris donc : quatorzième,
» le petit Stock... Sauvés !... Nous étions sauvés ! »

*
* *

» Enfin ! nous avions notre liste !... Il nous
avait fallu, montre en main, une heure et demie

de travail, car, comme bien tu penses, je t'en ai passé au moins la moitié.

» Le lendemain matin, la poste emportait nos invitations sur joli papier Bristol, pour le mercredi 7 mars à sept heures un quart... Ma femme avait une longue conférence avec notre cordon bleu... Bref, tout se préparait pour le dîner du 7.

» Le lendemain, pas une seule réponse... Nous commencions à pester contre les gens qui ne répondent pas à une invitation à dîner dans les vingt-quatre heures, au plus, quand m'arriva la lettre suivante :

» Cher ami,

» Tu es bien gentil et je suis très sensible à ton aimable invitation ; mais pour quel jour m'as-tu invité?... Ta carte porte le mercredi 7 mars; or, le 7 mars est un vendredi, tandis que le mercredi qui précède est un 5. T'es-tu trompé de jour ou de date?... Dois-je venir dîner chez toi le mercredi 5 ou le vendredi 7?... J'y viendrais dans

l'un et l'autre cas... Mais au moins que je sache quand j'y dois venir !

» Excuse mon indiscrétion et crois à mon amitié,

» FAVERNET. »

» Comment! je m'étais trompé! C'est impossible!... Mon grand calendrier administratif par mois, avec notes pour chaque jour, etc., etc., est infaillible cependant! Et si commode!... Je le saisis fiévreusement... Favernet a raison! Et le calendrier aussi!... Dans ma précipitation, j'avais tourné deux mois d'avance et, au lieu de mars, j'avais consulté mai! A l'œil, quand on est pressé, c'est presque la même chose... Le 7 mai est bien un mercredi... C'est bien saint Stanislas... Tandis que le 7 mars est un vendredi, sainte Perpétue!... Et le 5 un mercredi, Quatre-Temps!... Je m'explique tout, maintenant!... Heureusement que Favernet tenait à son dîner et ne s'est pas gêné pour m'écrire, lui!... Brave Favernet!

» J'avouai la chose aussitôt à Geneviève. Je dois

à la vérité de reconnaître qu'elle a été généreuse et ne s'est pas trop moquée de moi ni de mon grand calendrier administratif, qui d'ailleurs n'en pouvait mais. Il fallait prendre un parti. Nous nous décidons pour le vendredi 7. C'est ennuyeux un vendredi, à cause du maigre : mais nous avons ainsi deux jours de plus et, par suite, plus de chance d'accrocher nos convives. Nouvel envoi de cartes, de rectification cette fois.

» Ce qui arriva était prévu. Les uns auraient pu venir le mercredi, mais ne pouvaient pas le vendredi; d'autres qui auraient pu le vendredi s'étaient engagés pour ce jour-là, croyant notre invitation pour le mercredi; d'autres, par principe, ne dînaient jamais en ville le vendredi; d'autres enfin ne pouvaient ni pour le mercredi ni pour le vendredi.

» Tout compte fait, il ne nous restait plus que quatre convives : deux Singleton, une Dufrêne et un Favernet, et nous deux, six.

» Encore huit à trouver.

» Nouvelles combinaisons. Comme ce n'est plus

un mercredi, mais un vendredi, il n'y aura plus de dîner chez madame Monchaux ; le gros Frankenthal n'ira pas dîner au cercle ; dès lors on peut inviter Cherville et Vernillac ; comme les Marveyre refusent, on peut inviter madame de Louvenjoul ; comme les Flamarande ne viennent pas, on peut se lancer sur les Tournesol et sur Vernissel ; les cousins Bombigny s'étant excusés, on peut tâter de l'oncle et de la tante Chopard, qui se croiront à leur tour les seuls invités de la famille et en mourront de joie ; comme... Ah ! mon ami !... c'était à devenir fou, archi-fou !..

» Je glisserai sur des détails qui deviendraient fastidieux : sache seulement que la veille du dîner j'avais écrit — je les ai comptées — quarante-quatre lettres et en avais reçu trente-sept !

» Tu me diras que j'aurais dû m'en réjouir, que c'étaient autant de politesses faites, que je me trouvais moralement réunir plus de cinquante personnes à ma table quand je n'en devais recevoir effectivement que douze... Ah ! bien oui ! Je me souciais peu de cela... Je me sentais incapable

d'un raisonnement aussi subtil! J'étais, ou plutôt nous étions, ma pauvre petite femme et moi, exaspérés, furieux, anéantis. Nous ne parlions plus que de ce maudit dîner du 7, toute la journée, le matin, l'après-midi, aux repas, à la promenade; et, la nuit, nous en rêvions!

» Le jour fatal approcha. Depuis le 5 au soir notre liste était complète, au prix de quel travail, mon Dieu! Rien n'y subsistait de la liste primitive, excepté Favernet, le brave Favernet, fidèle au poste, toujours. Excellent ami! — Les Singleton n'avaient pu venir, Singleton s'étant donné une dilatation anormale du larynx pour avoir abusé de la flûte; et madame Dufrêne avait la grippe.

» Voici comment se composait le dîner :

» Les Tournesol remplaçant les Flamarande (ou la légitimité remplacée par la république)................. 2

» Mme et Mlle Desrenaudes remplaçant l'oncle et la tante Chopard, qui avaient remplacé les cousins Bombigny... 2

» M. et Mme Dupastrel et leurs deux filles (il avait bien fallu en arriver là!) remplaçant les Singleton........... 4

» Mme de Louvenjoul................................. 1

» Vernissel remplaçant Francœur, qui lui-même avait remplacé Cherville, qui s'était donné une entorse....... 1

» Saint-Jauret, revenu de Nice, remplaçant Stock, parti pour Cannes......................................	1
» L'immuable Favernet (excellent ami, va !).........	1
» Nous deux...	2
Total...	14

» Enfin, nous pouvions respirer ! Tout était prêt : dîner, menus, fleurs, service, etc. Le vendredi 7 arrive. Un temps gris : rien du soleil d'Austerlitz !

» A deux heures et demie, on m'apporte une lettre. Je reconnais l'écriture de Favernet. Je l'ouvre en tremblant. Favernet, le bon Favernet, Favernet le pilier, la fondation, la planète-centre autour de laquelle avaient gravité toutes nos combinaisons, Favernet ne vient pas ! ! ! Il avait dîné la veille chez les la Taupinière — une bonne table, — une trop bonne table, car il était au lit, disait-il, avec une forte migraine, en train de s'inonder de thé... Une indigestion, cette migraine, pas autre chose ! — Il aurait bien pu attendre à demain et l'avoir à la suite de notre dîner, le misérable !

» Favernet manquant, nous étions treize. Et

dans quatre heures, on allait se mettre à table... Que devenir?... Le camp des célibataires amis est épuisé... D'ailleurs une invitation aussi tardive ne peut se faire qu'à des intimes très intimes... Mon Dieu!... mon Dieu!...

» — La troisième petite Dupastrel! s'écrie Geneviève, frappée d'une inspiration d'en haut.

» — Quatorze ans!... Elle ne va pas encore » dans le monde, répondis-je, affolé.

» — On l'y mènera!

» Un quart d'heure après, j'étais chez les Dupastrel et leur exposais toute l'horreur de la situation. Madame Dupastrel, très digne, me dit que de vieux amis tels que nous méritaient tous les dévouements; mais je sentis bien qu'elle était blessée de cette invitation *in extremis*... Enfin, elle promit d'amener Lucile... Lucile viendrait... Nous étions sauvés.

» Mais quelle composition de dîner, mon bon ami! Des gens qui ne se connaissaient pas les uns les autres; des individualités noyées par l'avalanche Dupastrel; enfin, alors que nous ne voulions

pas une seule jeune fille, nous en avions quatre, dont une jeune vierge de treize ans!

» Les Dupastrel arrivèrent les premiers, à sept heures un quart juste, les deux filles aînées en bleu, Lucile en rose. Elle était plate comme une planche... de salut (qu'elle était en effet), rougeaude, les cheveux nattés, les pieds longs dans des bottines trop courtes et les mains courtes dans des gants trop longs, jaunes et craqués aux deux pouces. Elle ne soufflait mot, plantée sur le rebord de sa chaise, pour ne pas se chiffonner. Enfin, nous la tenions : c'était l'essentiel.

» A sept heures et demie, tout le monde était arrivé. Personne ne manquait. Geneviève rayonnait. Les présentations faites, on se mit à causer à voix basse, les dames assises devant la cheminée, et les hommes graves, par petits ronds, dans les coins. Enfin, tu sais, un salon avant dîner, c'est-à-dire une manière de chambre mortuaire : au lieu du maître d'hôtel, on attendrait presque le maître de cérémonies.

» A sept heures trois quarts on annonçait le

dîner; on passait dans la salle à manger toute gaie de lumières et de fleurs. On allait se mettre à table... Enfin!!!

» Tout à coup la petite Lucile pousse un cri et, s'élançant vers sa mère :

» — Maman!... maman! ton mouchoir! J'ai » pas le mien!

» Qu'était-ce, ô mon Dieu?... Enfer et damnation!... Un saignement de nez, un formidable saignement de nez! Cette chose essentiellement bête qu'on appelle un saignement de nez! Geneviève et moi nous nous jetâmes un regard désespéré.

» — Ce n'est rien, dit madame Dupastrel tout » en tamponnant vigoureusement la pauvre en- » fant; va dans l'antichambre, tu reviendras quand » ce sera fini.

» Puis, se retournant vers moi d'un air pincé, comme si j'étais coupable de la catastrophe :

» — L'émotion... J'en étais sûre!.. Voilà ce que » c'est de mener les jeunes filles trop tôt dans le » monde!

» On se mit à table... Nous étions *treize!*... Et

comme le maudit saignement de nez ne s'arrêta pas, quand nous sortîmes de table, *treize* toujours!!! »

*
* *

Ici, mon bon ami Philippe leva au ciel des bras désespérés et se mit à marcher de long en large dans son cabinet.

— Pauvre ami! murmurai-je.

— Ne me plains pas trop, dit-il en se calmant. Les gens superstitieux n'auront rien à craindre. Ma brave petite femme a sauvé la situation!

— Comment cela? lui dis-je.

Il sourit et, mystérieusement, me prenant la main :

— Nous étions quatorze... et je compte sur toi pour payer les dragées!

LES ALLUMETTES

I

Ce matin-là, c'était grande fête au château de la Roche-Praline.

Après une longue série de jours de pluie, le soleil se mettait à luire, un beau soleil d'automne dorant de ses rayons les arbres à demi dépouillés. Enfin ! On allait pouvoir se rendre en pleine forêt, à la Butte-aux-Loups, et y faire ce fameux déjeuner sur l'herbe tant attendu et que l'inclémence du temps semblait devoir rendre à jamais impossible.

Dès neuf heures du matin, tous les hôtes du château étaient réunis dans la grande salle des gardes. Le comte et la comtesse de la Roche-Praline se prodiguaient pour leurs invités. C'étaient ceux de la deuxième série, la série privilégiée, la série gaie par excellence, celle qui arrivait toujours trop tard et partait toujours trop tôt.

Au premier rang, la petite baronne de la Croix-d'Angis, avec sa jolie frimousse de blonde évaporée, rose comme une pêche et bavarde comme une pie, traînant à sa suite l'escadron de ces messieurs : Préval, Faverolles, Lansac et surtout l'enflammable et irrésistible Prégilbert, le plus empressé, le plus éloquent et — disaient les mauvaises langues — le plus écouté de tous.

Les mauvaises langues mentaient. Certainement, Prégilbert faisait une cour assidue à la petite baronne ; mais, jusqu'ici du moins, la petite baronne avait résisté à la cour assidue de Prégilbert. Elle avait conservé absolument intact le droit de le regarder sans rougir. Ah ! elle s'en serait bien passée, de ce droit-là, la pauvrette, et le cœur lui

battait furieusement dans la poitrine quand Pré-gilbert lui murmurait un tas de folies à l'oreille. Mais elle avait une peur terrible du baron son mari, fort comme un bœuf, jaloux comme un tigre et soupçonneux comme un jaloux.

A dix heures, on partit dans le grand *mail-coach*, conduit par le comte avec cette maëstria qu'on lui connaît. La charmante promenade et la belle matinée!... La caisse jaune de la voiture filait rapidement à travers les hautes futaies; le soleil faisait étinceler les cuivres; un joli vent frais venait caresser les voilettes de ces dames et emporter la fumée des cigarettes de ces messieurs. Habilement sonnée par un piqueur, la longue trompe droite, étincelante, laissait derrière la bande joyeuse comme une traînée de gaîté. Quelque chevreuil effarouché ou quelque lapin folâtre traversait de temps en temps la route et, vivement, disparaissait dans le fourré opposé. Le ciel, d'un bleu pâle, avec des nuages roses, souriait.

La Butte-aux-Loups est peu éloignée de Roche-

Praline. En trois quarts d'heure, on était arrivé.

Un endroit pittoresque, cette Butte-aux-Loups, au milieu d'un amphithéâtre de vieux chênes gigantesques, et, partout, une véritable mer de ronces, d'épines et de hauts genêts. Dans le pays, on raconte sur la Butte-aux-Loups les plus étranges histoires : revenants, sorcières, fantômes et apparitions. Une fois la nuit close, âme qui vive ne s'y hasarderait. La vérité est que l'endroit est très fréquenté par les loups, toujours nombreux dans cette partie de la forêt, malgré les fréquentes battues organisées par le louvetier du département. Il y avait huit jours à peine, un bûcheron ivre, passant par là sur le tard, avait été dévoré.

La voiture arrêtée au bas de la butte, les valets de pied tirèrent des coffres les paniers de provisions et préparèrent le couvert sur l'herbe. On s'attabla... sans table, le plus gaiement du monde, et les bouchons de veuve Clicquot (un joyeux nom de veuve, entre parenthèses), les plaisanteries et les rires perlés des femmes, tout cela se mit à voltiger dans l'air.

Prégilbert n'avait pas quitté la baronne. Assis auprès d'elle — plus bas qu'elle, — il n'avait cessé de la servir, de lui verser à boire, malgré les regards défiants du baron parlant peu et mangeant ferme, avec le coup de fourchette d'un propriétaire peu disposé à ouvrir sa porte aux sous-locations.

Elle était tout à fait adorable en ce moment, la petite baronne. L'air du matin avait encore avivé la fraîcheur de ses joues; ses lèvres, tout humides de champagne, étaient aussi rouges que les fraises où elle mordait à pleines dents — des fraises merveilleuses, grosses comme des prunes, produits des serres du château. Un rayon clair papillotait dans les boucles de sa chevelure blonde. Elle avait une robe en drap vert, à brandebourgs, dessinant admirablement la taille; sur sa tête, un feutre gris avec plume de faisan; et, sous sa jupe courte, deux petits pieds, deux pieds minuscules, à l'aise dans des souliers vernis à talons très plats, s'agitaient dans l'herbe comme deux roitelets.

Le pauvre Prégilbert ne cessait de les regarder,

ces petits pieds, et il lui semblait — ô imagination des amoureux! — que les petits pieds le regardaient aussi et lui disaient doucement : « Oui... oui... c'est cela!... Partons!... allons!... Nous sommes prêts à vous suivre... n'importe où, au bout du monde... et même moins loin, si vous voulez! »

Le café servi dans des tasses de vermeil, on se leva, les têtes assurément moins solides que ne l'avaient été les estomacs. Le déjeuner avait duré fort longtemps; il était près de deux heures, et il fallait rentrer avant la nuit pour éviter les mauvais chemins. Rendez-vous général fut donné à la voiture pour quatre heures, et, par groupes, on se dispersa.

Le baron, malgré son peu d'enthousiasme évident, ayant été accaparé par le comte pour aller admirer une coupe de bois voisine, la petite baronne, toujours suivie de ses adorateurs, se dirigea résolument vers la forêt. Malgré les piqûres des ronces et les enlacements des genêts, ayant dans la tête un peu de champagne et beaucoup de

trouble dans le cœur, elle s'amusait follement. Tout à coup, une idée baroque lui passa par la cervelle :

— Un *rallye-paper*, s'écria-t-elle, un *rallye-paper!* Je serai la bête... Donnez-moi de l'avance... et celui qui m'attrapera, l'aura !

Et, d'un geste coquet, elle agitait au-dessus de sa tête une rose arrachée à son corsage.

Cette proposition d'un steeple-chase dans cette forêt inextricable était éminemment insensée : aussi fut-elle adoptée à l'unanimité. On fit rapidement les petits papiers ; la baronne s'en bourra les poches et partit en avant, pour remplir ses fonctions de « bête ». Un bon quart d'heure après, les jeunes gens s'élançaient dans le fourré en imitant l'aboiement furieux des chiens de meute.

Plus ardent et plus leste que les autres, Prégilbert eut bientôt pris la tête. Il suivit pendant quelque temps la trace des petits papiers épars... Brusquement, auprès d'une clairière, la piste cessa... D'un œil scrutateur il fouilla les taillis

environnants... Au bord d'un grand fossé, émergeant d'un fouillis inextricable de branchages, il aperçut le bout, l'extrême bout d'un petit pied qu'il connaissait et reconnaissait bien... La bête était là !

Il bondit vers le fossé. Au même instant, les poursuivants arrivaient à la clairière...

— Le pied !... rentrez le pied !... souffla Prégilbert à la baronne.

Le petit pied disparut.

Les chasseurs, hors d'haleine, entouraient Prégilbert.

— Rien? demandèrent-ils.

— Rien ! Mais j'ai idée que par là...

Et il montra aux jeunes gens un coin de la forêt.

On se lança sur cette fausse piste avec de grands éclats de rire. Prégilbert suivit... mais pas longtemps. Quelques minutes après, il revenait doucement sur ses pas, vers le fossé où la petite baronne s'était blottie, et dont elle commençait à sortir, rouge et riante, avec tout plein d'épines et de feuilles dans les cheveux.

— Vous m'avez sauvée, dit-elle à Prégilbert ; merci !

Elle s'assit, un peu lasse, sur le revers du fossé ; Prégilbert s'assit près d'elle et les hurlements de la fausse meute s'éloignèrent et se perdirent dans les futaies splendidement dorées par le soleil couchant.

II

A l'heure dite, tout le monde était réuni autour du mail-coach, tout le monde... sauf la baronne et Prégilbert. On les attendit un quart d'heure, une demi-heure... personne ! Le baron, rouge comme une pivoine, commençait à jurer furieusement dans sa moustache. On cria, on appela... l'écho des grands bois seul répondit. On avait ri d'abord, on commença à s'inquiéter. Une battue fut organisée, sérieuse cette fois. Rien. La nuit venait, il fallait rentrer, ou l'on risquerait fort d'être pris par l'obscurité dans des chemins peu commodes et tout détrempés par les dernières pluies.

— Ils se seront éloignés et auront regagné le château à pied, hasarda la comtesse.

— Oui... partons et nous les y trouverons, appuya le comte.

Le baron trépignait.

On lança un dernier appel, à pleine voix et d'ensemble : un bruit lointain y répondit, un bruit long, étrange, lugubre, qui n'avait rien d'humain, un hurlement plutôt. On tressaillit.

— Un loup ! murmura Lansac à l'oreille de Faverolles ; ça se corse !

La nuit était tout à fait tombée. Plus qu'un parti à prendre : partir au plus vite, retourner au château et revenir en nombre avec des armes. C'est ce qu'on fit.

Moins gai que l'arrivée, ce retour dans l'ombre, le long des grands arbres aux profils fantastiques, au milieu des ornières ! Les rires s'étaient envolés. On parlait peu. On se souvenait de l'aventure du bûcheron de la semaine passée, et une inquiétude qu'on cherchait en vain à dissimuler serrait le cœur de tout le monde.

On arriva enfin. Les valets, étonnés du retard, attendaient sur le perron.

— La baronne de la Croix-d'Angis ?... M. de Prégilbert ?... demanda le comte à la portière.

— Pas encore rentrés, monsieur le comte, fut-il répondu.

Le pauvre baron eut un soubresaut. A l'inquiétude de savoir sa femme seule dans les bois avec Prégilbert, s'en joignait une autre non moins vive : celle du danger réel qu'elle pouvait courir. Il n'avait pas oublié l'aventure du bûcheron, lui non plus ; et tout à l'heure, bien qu'on eût essayé de lui persuader le contraire, il avait bien reconnu le hurlement du loup... Ah ! ce Prégilbert ! il le tuerait !

Tout le personnel du château fut aussitôt mis sur pied. Les gardes s'armèrent, les domestiques se munirent de torches, ces messieurs prirent leurs fusils. On se réunit à la salle à manger pour avaler une tasse de thé en hâte. Tout le monde était consterné. La nuit obscure au dehors, les torches allant deçà, delà, comme des yeux san-

glants, dans la grande cour, tout cela avait un air lugubre... Il fallait bien partir cependant. On partit.

Tout à coup la porte du salon s'ouvrit : Prégilbert et la baronne apparurent.

Un hurrah général les accueillit.

Ils paraissaient fort troublés tous les deux. Prégilbert était sans chapeau, et ce qui restait du feutre de la baronne n'aurait pas suffi à coiffer la petite reine Mab. Ils avaient les vêtements déchirés par les ronces, les cheveux au vent, les yeux brillants, comme sous le coup d'une émotion extraordinaire.

Le baron jeta son fusil sur un divan et bondit vers sa femme :

— Quoi ?... balbutia-t-il, quoi donc ?...

— Les loups ! mon ami... les loups... M. Prégilbert vous dira... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

Et elle s'abattit dans un fauteuil.

Qu'y avait-il dans tout cela ?... drame ou comédie ?... On attendait. Prégilbert parla :

— Oui, dit-il très animé, les loups... J'avais

trouvé la bête... la baronne, veux-je dire... Elle s'était cachée loin, bien loin. Il était déjà tard... Nous avons voulu vous rejoindre... impossible de trouver notre chemin...

— Impossible ! soupira la baronne.

— Vous avez dû entendre nos appels ! rugit le baron.

— Les appels... oui ! Mais il y avait un écho, un diable d'écho qui nous a trompés...

— Oui !... un écho !... gémit la baronne.

— Enfin, nous étions tout à fait perdus... La nuit était venue, je tâchai de m'orienter avec les étoiles.

— La Grande-Ourse, balbutia la baronne, nous avons cherché la Grande-Ourse !

— Et vous l'avez trouvée ? demanda Faverolles.

— Oui... et notre chemin avec... Aussi nous nous dirigions rapidement vers le château, quand soudain, devant nous, dans l'ombre... deux grands yeux, deux grands yeux flamboyants...

— Accompagnés de deux autres !

— Et de deux autres encore !

— Les loups !... les loups !... s'exclama-t-on de toutes parts.

— Oui, dit la baronne... Trois loups !... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !...

— Ces six yeux flamboyants se rapprochaient de plus en plus... Le danger était extrême... Que faire ? Fuir ? C'était la perte certaine... Rester en place ?... Ils avançaient de plus en plus... Une idée lumineuse me passa par la tête...

— Ah ! oui ! lumineuse !... la vie !... il m'a sauvé la vie !

— J'avais entendu parler de la peur qu'éprouvent les fauves à la vue de la lumière... Une boîte d'allumettes se trouvait dans ma poche. Je la pris... j'en allumai une... Les six yeux disparurent... les loups s'éloignèrent... Nous reprenons notre marche... Cinq minutes après, les animaux reviennent à la charge... Nouvelle allumette, nouvelle disparition.

— L'allumette de la Méduse, risqua Lansac.

— Petit à petit, d'allumette en allumette, nous

avancions... Nous approchions du château... quand je m'aperçus avec effroi que la boîte, déjà entamée le matin, s'épuisait avec une rapidité effrayante... Et le chemin à faire était long encore... Au bout d'un instant, il ne reste plus que quatre ou cinq allumettes...

— Plus que trois, dit la baronne.

— Plus que deux !...

— Plus qu'une !

— Oui, plus qu'une, reprit Prégilbert... Notre dernière chance de salut !... Pour gagner du temps, nous marchons à grands pas... Je laisse les loups s'approcher le plus près possible... Puis tout à coup... *frrrrt !* L'obscurité s'éclaire... Ils s'enfuient en hurlant... Nous prenons un élan fou... Voici l'avenue... voici la grille... voici le château... nous sommes sauvés !

— Oui, sauvés, s'exclama la baronne. Merci, mon Dieu !

Tout le monde applaudit. Les femmes s'empressèrent autour de la baronne. « Ma chère... ma pauvre chère... » Ces messieurs complimen-

tèrent Prégilbert sur sa présence d'esprit... Seul, le baron se taisait.

Silencieusement, il s'approcha de la table où Prégilbert avait jeté la boîte d'allumettes vide, l'examina... Puis, soudain, comme frappé d'une idée subite, s'avançant vers le jeune homme :

— C'est bien cette boîte-là?

— Oui, baron.

— Et vous dites que les allumettes ont pris feu?

— Certainement... Sans cela...

Le baron lui mit la boîte sous le nez :

— Vous mentez ! elles étaient de la régie !

III

Le lendemain matin, Prégilbert se battait avec le baron et recevait trois pouces de fer en pleine poitrine.

Au bout de quatre mois, il était presque guéri de sa blessure... et complètement oublié de la petite baronne.

LE CARNET DE MARIAGE

GERMAINE DE BOISNEMETZ A SUZANNE DE SEPTÈMES

Boisnemetz, 11 avril.

Ma Suzanette bleue,

Te souviens-tu?... Il y a un an, à peu près, nous quittions le couvent. C'était dans le grand parloir. Nous pleurions... nous allions nous séparer. Moi, je retournais à Boisnemetz pour bien longtemps peut-être; tandis que toi, tu restais à Paris. Quand nous reverrions-nous, nous, les inséparables? nous qui depuis cinq ans avions vécu

côte à côte et cœur à cœur? Le bon Dieu seul le savait.

Aussi, malgré la joie de devenir de vraies jeunes filles, malgré l'enivrement de notre prochaine entrée dans le monde, que de larmes! que de regrets! Comme nos pauvres petites poitrines se soulevaient et que de fois ne nous sommes-nous pas dit adieu!

C'est à ce moment, — tu t'en souviens bien n'est-ce pas, Suzette? — que nous avons fait notre grand serment :

« *Dès qu'une chose importante arrivera dans la vie de l'une d'entre nous, l'autre en sera immédiatement avertie, avant tout le monde.* »

L'heure est venue pour moi de tenir notre double serment. Avant tout le monde, à l'exception pourtant de papa, de maman, d'une certaine personne et de la mère de cette certaine personne, apprends donc que...

JE ME MARIE!

Oui, Suzon, Suzette, Suzanette! la chose est décidée d'hier et se fera dans six semaines.

Je suis très heureuse, mais toute déséquilibrée. Dans six semaines, être appelée madame! Est-ce drôle? Mais amusant aussi!

Je t'embrasse, ma Suzanette bleue, et j'attends tes félicitations.

Ta GERMAINE.

P.-S. Je m'aperçois d'une chose... Je t'ai bien dit que je me mariais, mais pas avec qui... C'est avec... Non! je te le dirai dans ma prochaine lettre, en réponse à celle que tu m'enverras.

Si tu es aussi curieuse qu'au couvent, je suis sûre de ne pas avoir longtemps à attendre!

Je t'embrasse encore,

Ta re-GERMAINE.

SUZANNE DE SEPTÈMES A GERMAINE DE BOISNEMETZ

Paris, 12 avril.

Non, vois-tu, ma Germaine! C'est trop fort!... On voit ça dans les féeries, dans les vaudevilles,

dans les romans... où tu voudras, enfin!... Mais dans la vie, dans la vraie vie, dans la vie que nous vivons, toi et moi!... Je ne l'aurais jamais cru!

Hier, au moment où l'on m'apportait ta lettre, devine un peu ce que je faisais?

Je t'écrivais.

Et devine un peu ce que je t'écrivais? Je t'écrivais :

JE ME MARIE!

Oui, ma chérie! En même temps! A un jour près!... Toi, me dis-tu, c'est décidé d'avant-hier, et moi d'hier! L'avons-nous assez bien tenu, notre grand serment?

Quant à moi, je suis ravie de cette coïncidence. Je trouve cela tout à fait gentil. Vrai, j'aurais été désolée de me marier avant ou après toi; mais en même temps!... Quel rêve!

Mon jour à moi n'est pas encore fixé : mais, comme pour toi, je pense que ce sera dans six semaines, fin mai, apparemment. A Paris, c'est l'époque matrimoniale par excellence. Entre avril

et juin, il y pleut littéralement des fleurs d'oranger. Cette année-ci, je passerai sous la douche !

Oh ! la rusée, la fûtée, la petite chatte blanche qui ne vous donne qu'une patte et garde l'autre ! Pour piquer ma curiosité ! voyez-vous ça !... Comme si vous n'étiez pas cent fois plus curieuse que moi, mademoiselle !

Fi ! que c'est laid !... Casser un morceau de sucre au lieu de le donner tout entier !

Et vous vous figurez que je vais être plus généreuse que vous ?... Vous croyez que je vais bonassement vous dire le nom de mon futur seigneur quand vous me cachez celui du vôtre ?...

Tirez les premiers, messieurs les Anglais !

Your's

SUZANNE.

Ah ! j'ai oublié de te dire que je suis très heureuse, aussi... naturellement.

GERMAINE DE BOISNEMETZ A SUZANNE DE SEPTÈMES

Boisnemetz, 13 avril.

Comment, toi aussi!... Tu as raison!... C'est trop drôle!... Sais-tu que c'est charmant pour le moment ces deux vies qui galopent l'une à côté de l'autre et franchissent en même temps les obstacles?... Mais plus tard, si ça continue, quand nous serons vieilles, vieilles, et que l'une de nous deux montera là-haut, l'autre devra commencer à avoir joliment peur!... Bah! nous avons le temps d'y penser!

Tu veux que messieurs les Anglais tirent les premiers? Eh bien soit! Ils y consentent, pourvu qu'on réponde à leur *feu*, au singulier!... (Répondre aux *feux* de quelqu'un, au pluriel, veut dire tout autre chose et, d'ailleurs, n'est plus usité depuis Corneille et Racine.)

Te fais-je assez languir!... Tu me prétends

curieuse : ajoute taquine, s'il te plaît. Enfin, voici.

Il s'appelle Julien de son prénom, de Montbard de son nom de famille ; il est très brun ; c'est un de nos voisins de campagne; il a l'air de m'aimer beaucoup ; il a un caractère gai. Age : vingt-huit ans. Famille : plus que sa mère qui paraît très bonne.

Et maintenant, à toi la pose !

J'embrasse tes beaux yeux.

GENEVIÈVE.

P.-S. — Il est vicomte... je serai donc vicomtesse.

SUZANNE DE SEPTÈMES A GERMAINE DE BOISNEMETZ

Paris 15 avril.

Ah! Geneviève !... Geneviève !... Qui dirait, en lisant ta lettre, que tu avais toujours les premiers prix d'*amplification française*, au couvent?... Tu écris comme un télégraphe, ma chérie, et ta mis-

sive à l'air d'un vrai signalement de permis de chasse... Tu sais : front... moyen ; bouche... moyenne ; nez... moyen ; cheveux... moyens, etc.

Tu mériterais la même concision de ma part ; mais moi, qui étais toujours dernière en *amplification française*, je veux me rattraper aujourd'hui.

D'après le signalement que tu me donnes du *tien*, le *mien* ne lui ressemble guère. Il n'est pas très grand, il est même peut-être un tantinet plus petit que moi... Oh ! mais c'est insignifiant ; je n'aurai qu'à porter des talons un peu plus bas, et lui, un peu plus hauts... et l'on n'y verra rien ! Il est blond, blond, blond... Mais d'un joli blond, par exemple. Rien du blond pâle et bête de la petite de Kergolin du couvent... Celle que nous appelions la *Guimauve*... tu sais bien ?

Vrai ! ça me trouble un peu, d'avoir un mari blond... étant blonde moi-même. Je m'étais toujours figurée qu'il serait brun, mon mari... Tiens ! mais au fait, le tien est brun et tu es brune comme le corbeau. — Côté brun, côté blond... ce sera

tout à fait gentil! Et au moins, nous serons certains de ne pas être pris les uns pour les autres!

Mais, à ce propos, viendras-tu habiter Paris? Cesseras-tu de t'enterrer dans cet affreux Boisnemetz? Je dis affreux parce que c'est ce vilain pays-là qui nous prive de ta société... autrement, c'est peut-être très joli... Et puis j'aime tant la campagne, moi!... vois-tu, je suis née campagnarde...Oh! les grands bois! les grands horizons! les couchers de soleil dans les plaines et la chasse à courre, surtout!... Oh! la chasse à courre! Où en étais-je? Ah! oui! Viendras-tu habiter Paris? au moins pendant quelques mois? Comme nous nous amuserons toutes les deux!... Que dis-je? tous les quatre! Nous ferons des parties carrées... Il paraît que c'est très amusant les parties carrées. Chaque fois qu'on parle d'une partie carrée devant mon oncle Alfred, tu sais, le vieux célibataire qui ne s'est pas marié, il prend un petit air drôle et pousse des hum! hum! significatifs...

Oui! nous en ferons des parties carrées!... et nous irons au théâtre! pas dans des loges de

quatre, par exemple… on y est trop mal… dans celles de six… Et puis nous dînerons les uns chez les autres, et aussi au restaurant… et puis… et puis… Ah ! ce sera charmant !

Ta Suzon, Suzanne, Suzannette, tout ce que tu voudras… t'embrasse bien fort.

Ah ! j'oubliais… c'est la faute de maman qui m'a interrompue plus de dix fois… Je ne t'ai pas dit son nom : il a vingt-neuf ans ; ni son âge : il s'appelle Gabriel de Ségonnaux ; et on sera vicomtesse tout comme vous, madame.

Je te salue.

SUZANNE.

C'est cette bonne madame de Sainte-Égline qui a confectionné mon mariage… et le tien ? Oh ! toi, campagnarde, — heureuse campagnarde ! — tu as sans doute fait connaissance de ton beau galant brun sous quelque haute futaie ; les fleurs et les oiseaux du bon Dieu ont dû seuls travailler à ce mariage-là !

GERMAINE DE BOISNEMETZ A SUZANNE DE SEPTÈMES

Boisnemetz, 19 avril.

Hélas non, mamz'elle Suzon, ce n'est pas sous une haute futaie, comme vous dites, que j'ai rencontré mon futur époux; et les oiseaux et les fleurs n'ont été pour rien dans mon mariage. Je le regrette un peu, je l'avoue. Je n'ai pas cessé d'être romanesque, moi, bien que brune; — c'est toi, blondinette, qui es la plus pratique et la plus active de nous deux.

Non!... la chose s'est faite assez prosaïquement et sans le moindre coup de foudre, comme pour toi, sans doute, n'est-ce pas?... Nous vivons à une époque où le hasard ne s'occupe guère de marier les gens.

Ledit hasard s'est présenté pour moi auss sous la forme de cette bonne madame de Sainte-Égline. Oui, tu as bien lu, madame de Sainte-

Égline... Il paraît qu'elle opère en province aussi bien qu'à Paris.

Est-ce drôle !... Elle s'occupait de nous deux en même temps... et d'autres encore certainement. N'ayons pas la prétention de croire que nous l'avons monopolisée. Une marieuse de son espèce ne chôme guère. Elle a toujours plusieurs affaires en train.

Le grand jour n'est pas encore fixé pour moi ; et pour toi? Tiens-moi au courant comme je t'y tiendrai moi-même.

Ce qui est certain, c'est que je me marierai ici, dans la chapelle du château. Maman le veut absolument. Moi, ça m'est égal; j'aurais pourtant mieux aimé que ce fût à Paris.

Tu me demandes si nous nous y installerons, à Paris? J'y compte bien. Mon futur époux est comme toi un grand amant de la belle nature et, de plus, un chasseur féroce. Mais, si je lui accorde l'automne et une partie de l'hiver à la campagne, j'espère qu'il m'accordera aussi le printemps à Paris. Tu vois !... déjà le chapitre des concessions !

Puisque nous voilà en correspondance réglée, continuons, veux-tu?... Dis-moi ce que tu penses, tout ce que tu penses. — Tu dois être un peu plus occupée que moi qui vis ici un peu en recluse. Tu vas sans doute courir les couturières et les lingères pour ton trousseau ; moi je recevrai directement le mien de Paris, sans avoir l'amusement de le choisir. Mais je me rattrapperai ensuite, sois tranquille!... Car je suis au fond d'un romanesque... très parisien.

Ne dis pas à madame de Sainte-Égline que je t'ai appris sa participation à mon mariage. Elle est très charitable, et aime à faire le bien sans qu'on le sache.

A bientôt une lettre de toi, ma Suzette. Je t'embrasse de tout mon cœur.

GERMAINE.

Pas de post-scriptum à ma lettre, cette fois-ci... C'est extraordinaire!

SUZANNE DE SEPTÈMES A GERMAINE DE BOISNEMETZ

Paris, 30 avril.

Tu dois m'en vouloir un peu, ma belle chérie, d'avoir tant tardé à te répondre. Mais je n'ai littéralement pas eu une minute à moi. Tu as de la chance d'être à la campagne, toi ! — Tu évites un tas d'occupations que d'autres trouveraient agréables, peut-être, mais que moi je déclare insipides : visites, présentations, génuflexions, compliments à faire et à recevoir, courses chez les modistes, chez les couturières... tu aimes ça, toi, les couturières? On voit bien que tu n'es pas obligée, comme moi, d'y faire des stations interminables et d'attendre des heures entières dans le va-et-vient des essayeuses affairées et des « premières » impitoyables !

Et les dîners de famille! Mon blond fiancé possède une famille incommensurable, — très

aimable, — mais incommensurable. Il a tout un système solaire d'oncles et de tantes, et une voie lactée de cousines et de cousins. Il faut voir tout ça, connaître tout ça, manger avec tout ça !... Et se souvenir de tous les noms ! Et ne pas confondre ! Et avoir l'esprit toujours ouvert ! Et la réponse toujours prête ! « Oh ! mes enfants ! » Comme disait notre vieux professeur de piano du couvent, en levant les bras au ciel.

Au fait, je ne t'ai pas dit comment nous avons fait connaissance? Au concours hippique, ma chère. Maintenant le concours hippique a remplacé l'Opéra-comique de nos grand'mères. C'est là que les jeunes gens vont voir les jeunes filles et les jeunes filles se faire voir par les jeunes gens. Ce qui s'ébauche de mariages autour de cette piste est, paraît-il, quelque chose de fantastique.

Moi, on ne m'avait rien dit. Nous étions, maman, papa et moi, dans la tribune réservée. C'était une course militaire. Le prix de la Coupe — le grand jour !

Je regardais tous ces officiers, hussards, dra-

gons, cuirassiers... etc., etc... C'est très joli et très émotionnant cet homme tout seul sur un cheval généralement fringant... (ma phrase est bête... est-ce que je voudrais qu'ils soient deux, sur le cheval fringant ? tant pis, je continue)... qui franchit l'un après l'autre tous les obstacles : hop ! hop !... la barre fixe !... hop ! hop !... la double haie !... hop ! hop !... la rivière... Moi, ça me passionne... tu sais que j'ai toujours adoré les chevaux ?...

J'étais donc en train de suivre de l'œil un hussard bleu sur un cheval bai-cerise, quand soudain maman me dit :

— Suzanne... salue ! madame de Sainte-Égline...

Je salue madame de Sainte-Égline. Elle venait s'asseoir à quelques bancs derrière nous.

Je me dis : voilà qui n'est pas naturel. Pourquoi madame de Sainte-Égline, liée comme elle l'est avec maman, vient-elle s'asseoir à quelques bancs de nous, et pas à côté de nous ?

Papa avait salué aussi et s'était remis à suivre

le hussard bleu. Mais il le regardait comme ça... distraitement... du coin de l'œil...

Oh! il y avait quelque chose!...

J'avais raison. Quelques minutes après, un jeune homme s'avance vers madame de Sainte-Égline, la salue respectueusement et s'assoit à son côté.

Dam! à partir de ce moment-là, je l'avoue, je n'ai plus guère regardé les officiers ni les chevaux.

Sans en avoir l'air, j'ai regardé le jeune homme assis à côté de madame de Sainte-Égline.

Mais il était derrière toi, vas-tu me dire? La belle affaire! Est-ce que tu ne sais pas voir dans ton dos, toi, par hasard? Moi, c'est peut-être ce que j'ai appris de plus sérieux au couvent.

L'examen ne lui fut pas défavorable. Il me sembla gentil.

A la fin du concours, quand tout le monde s'est levé, madame de Sainte-Égline et maman ont fini, grâce à une suite de mouvements savants, par se trouver auprès l'une de l'autre, dans la

foule. Ce qui m'amusait, c'est qu'elles se figuraient que je ne les voyais pas, leurs mouvements savants !

Madame de Sainte-Égline nous présenta le jeune homme.

— Un excellent valseur, ajouta-t-elle sans avoir l'air... Si vous avez besoin d'un renfort pour vos jeudis de quinzaine...

— Comment donc, monsieur, balbutia maman, à moitié emportée par le flot à ce moment-là... je serai très heureuse... nous serons très heureuses... Et l'on se sépara.

Quand nous fûmes en voiture, je dis à maman :

— Il est gentil !

— Qui ? fit-elle, jouant l'étonnement.

— Mais ton monsieur... le monsieur de madame de Sainte-Égline...

— Comment ! tu as deviné ?

— C'était bien difficile !...

— Petite pièce ! dit maman en m'embrassant. Ah ! c'est bien pour toi, par exemple, car pour

moi... il me semble déjà que je le déteste, ce monsieur!

— Attends au moins qu'il soit ton gendre!

Et voilà comment ça a commencé... Mais à quoi pensé-je?... J'en suis à ma huitième page... Ce que c'est que d'avoir des affaires par-dessus la tête!... Si je n'avais pas été si pressée, je suis sûre que je t'aurais écrit seulement dix lignes.

Tendresses et encore tendresses, ma belle chérie.

Ta Suzon.

P.-S. — Ah! tu n'as pas de post-scriptum! Eh bien, moi, j'en ai un, et un fameux encore!...

La date du grand jour est fixée. C'est pour le 20 mai, à midi, à Sainte-Clotilde.

Et toi?

GERMAINE DE BOISNEMETZ A SUZANNE DE SEPTÈMES

Boisnemetz, 2 mai.

En effet, ma mignonne, tu étais restée bien longtemps sans m'écrire, mais me voilà amplement dédommagée.

Moi aussi, mon jour est fixé. Ce sera le 25, cinq jours après toi. Est-ce assez gentil?... Tu vois : inséparables, toujours! Et ce sera ainsi tout le long de la vie, je l'espère bien.

Oui, le 25, à onze heures du matin, j'irai à la chapelle... comme dans don Juan :

Allons! Allons!... ma belle,
Jurer dans la chapelle
Un éternel amour!

J'ai chanté justement ce duo-là avec mon brun fiancé hier au soir. Car j'ai oublié de te dire qu'il a une assez jolie voix de baryton. Toi, qui es *blond*, tu dois être ténor?...

Mon trousseau m'arrivera de Paris un jour ou l'autre. Dieu sait comment il sera fait! Félix a bien mon mannequin, mais c'est égal, je ne suis pas tranquille. J'aurais donné tout au monde pour aller passer huit jours à Paris. Toi et mon trousseau, vous auriez partagé ma vie. Maman n'a pas voulu. Elle prétend que la campagne vaut mieux pour une jeune fille au moment de « cette veillée d'armes qui précède le combat du mariage ». Je cite mot pour mot. Tu sais qu'elle a toujours été un peu lyrique, maman ?...

Je plaisante, mais au fond, tu sais, je n'ai pas trop envie de rire. C'est si grave, le mariage, pour nous autres femmes! Le bonheur de toute la vie que l'on joue à pile ou face, tout simplement!

Mais je suis folle de te dire tout cela !... On croirait presque que je regrette de me marier! — Au contraire! M. de Montbard est tout à fait charmant... Nous avons des natures un peu différentes, très différentes même, je crois; il est aussi actif que je le suis peu, aussi pratique que je suis rêveuse... Mais la sagesse des nations

et des parents a décidé que les meilleures conditions de bonheur résidaient dans la différence profonde des caractères. Nous sommes sûrs alors d'être joliment heureux!

Adieu, ma Suzanne rose; si tu trouves le temps, entre deux couturières, de m'écrire un mot, — comme l'ami Pierrot, — tu sais la joie que tu me feras.

Ta GERMAINE.

SUZANNE DE SEPTÈMES A GERMAINE DE BOISNEMETZ

Paris, 15 mai.

Plus que huit jours, ma belle chérie, et ta petite Suzanne sera vicomtesse de Ségonnaux!... C'est à n'y pas croire!... Comme les jours vont vite!...

Je suis partagée entre deux sentiments contraires : une peur horrible que ça commence et un désir fou que ce soit fini.

Je rêve toutes les nuits que je fais mon entrée dans l'église. Des deux côtés une foule compacte qui me regarde... et l'orgue, l'orgue qui fait un gros bruit et passe comme un grand vent chaud le long de mon voile! Je me réveille le cœur serré.

Cette nuit, le rêve est devenu cauchemar... Figure-toi qu'au moment d'entrer dans l'église, M. de Ségonnaux, qui venait derrière moi, au bras de maman, marche sur ma robe qui avait une queue très longue... Je me retourne, furieuse; le pauvre garçon est si effrayé de mon regard qu'il reste sur place, bouche béante, sans penser à lever tout simplement le pied... ce qui eût été très simple. Moi, je perds la tête; je ne veux pas rester ainsi bêtement en place... il me semble que je suis ridicule... je fais un pas, au risque de tout déchirer... O miracle!... pas le moindre craquement... ma queue s'allonge! s'allonge!... Je continue à marcher... elle s'allonge!... s'allonge encore... Arrivée aux premières marches de l'autel, je me retourne : ma queue tenait toute l'église... moi, à un bout, et à l'autre M. de Ségonnaux qui

n'avait pas levé le pied... J'avais l'air d'être dévidée, tu comprends!... Tout le monde riait... C'était horrible !

Je rêve aussi de la mairie, mais moins. On a beau dire que c'est le vrai mariage, c'est toujours moins impressionnant. Ça manque de musique.

Tous les matins, pendant dix minutes, je m'exerce à dire « oui » convenablement. Je fais des progrès tous les jours.

Pense bien à moi le 20, n'est-ce pas, chérie? Le matin, à midi, et... le soir surtout!... Entre nous, des *trois* mariages, c'est encore celui-là qui me fait le plus peur.

Je te promets un mot le matin même du 20. Je te l'écrirai en mettant ma robe de mariée. Elle sera très jolie, je crois; velours frappé avec pampillages sur le devant. Mais pourvu qu'elle soit prête à temps, mon Dieu !

A propos, ne te tourmente pas des différences de caractère entre ton fiancé et toi. C'est absolument pareil de mon côté... M. de Ségonnaux est un rêveur comme... comme toi!... tandis que

moi je suis la petite souris tout en poudre que tu sais. Ne crains riern, on s'arangera, avec quelques concessions... de leur part.

Adieu, ma belle chérie; je prends un de mes derniers baisers de jeune fille et te l'envoie.

Ta SUZANNE.

Hier, j'ai vu notre marieuse. Elle paraissait un peu préoccupée... Pourquoi?... Je n'ai pas compris!... Elle devrait être rayonnante, au contraire!... Coup double... dans la même semaine!

GERMAINE DE BOISNEMETZ A SUZANNE DE SEPTÈMES

Boisnemetz, 18 mai.

Ma chère, chère Suzanne,

Deux mots seulement. Tu dois être si affairée! Tu recevras demain, veille de ton mariage, un bouquet de roses que j'ai cueilli moi-même ce

matin dans le parc... Tu en auras certainement beaucoup de plus beaux; mais aucun ne t'aura été offert par quelqu'un qui t'aime davantage.

Il y a vingt-cinq roses (je les ai comptées). Sur chacune d'elles j'ai mis un gros baiser, et par-ci, par-là, je le crois bien, quelques petites larmes.

Courage! ma chérie!... Je penserai à toi, va... depuis le matin... jusqu'au soir.

Ne m'oublie pas non plus, toi, le 25! mais auras-tu le temps de penser à moi? Tu dois sans doute voyager? Moi aussi... Qui sait? Nous nous rencontrerons peut-être en chemin!

Je t'embrasse de toute mon âme.

GERMAINE.

Je t'enverrai aussi un mot, moi, le matin du 25. Donne des ordres pour qu'on fasse suivre.

SUZANNE DE SEPTÈMES A GERMAINE DE BOISNEMETZ

Paris, 20 mai, 9 heures du matin.

Les deux lignes promises, ma chérie! Tu vois, je ne t'oublie pas!... Et pourtant autour de moi, quel tohu-bohu! Les dames de chez Félix apprêtent ma robe sur une chaise... elle est ravissante... Ira-t-elle? Le coiffeur attend dans l'antichambre pour me mettre mon voile.

Oui, beaucoup de fleurs... Mais les tiennes étaient les plus belles et les plus fêtées.

J'ai pris tes vingt-cinq baisers et te les rends.

Je vais mettre une de tes roses sur mon corsage, tout près de mon cœur.

J'ai très bien dit « oui » à la mairie; bien plus fort que mon mari, paraît-il. Mon oncle Alfred, le célibataire qui ne s'est pas marié, prétend que c'est bon signe, que c'est moi qui porterai les... pantalons. J'y compte bien!...

Il pleut à verse. C'est bien ennuyeux! Je commence à avoir une peur bleue. Je vais prendre un petit verre de rhum pour me donner du cœur!

Je t'embrasse, ma chérie, fort, fort, fort.

Ta Suzette.

P.-S. Je viens d'essayer ma robe... Elle va très bien.

GERMAINE DE BOISNEMETZ A LA VICOMTESSE DE SÉGONNAUX

Boisnemetz, 25 mai, 10 heures du matin.

A mon tour, ma chérie, je tiens ma promesse et t'envoie un bon, bon baiser. Dans une heure, je serai dans la chapelle.

Presque tous nos amis des alentours sont venus. Beaucoup de paysans attendent dans la cour, en habits de fête. La fille de notre fermier m'a apporté tout à l'heure un gros bouquet.

Je n'ai pas le même affolement que toi. Je suis bien émue, cependant.

J'ai rêvé toute cette nuit du couvent, de toi, de la mère supérieure... Comme tout cela va être loin!

Il fait un temps superbe, un soleil resplendissant.

Maman vient me dire que l'on m'attend en bas... Pauvre maman! Comme elle pleure!

Je t'embrasse de toute mon âme, madame!

Ta GERMAINE.

Nous tâcherons de nous voir bientôt, n'est-ce pas? — Je serai, — ou plutôt *nous* serons de retour ici dans un mois environ. Écris-moi, ma chérie!

EXTRAIT DU CARNET MATRIMONIAL

DE MADAME DE SAINTE-ÉGLINE.

20 mai-25 mai.

Bonne semaine. Deux mariages :

1° Septèmes — Ségonnaux.

2° Boisnemetz — Montbard.

Ce sont les cinquième et sixième de l'année, et les quarante-deuxième et quarante-troisième de la liste complète.

Présentent intérêt tout particulier.

Jusqu'ici, soin extrême pour mêler les couleurs : brun avec blonde, et réciproquement.

Cette fois-ci, nouvel essai. Brun avec brune, blond avec blonde.

Attendons résultat.

SUZANNE DE SÉGONNAUX A GERMAINE DE MONTBARD

Bruxelles, 30 juin.

Ma belle chérie,

J'espérais toujours un mot de toi, mais rien! Après tout, c'est moi qui me suis mariée la première, c'est moi qui, la première, dois t'écrire.

Nous sommes à Bruxelles. Nous avons fait un petit voyage sur les bords du Rhin, en Hollande et en Belgique. Nous serons de retour à Paris demain. Nous ne ferons qu'y passer pour aller ensuite chez nos beaux-parents, qui ont une propriété en Normandie, près de Caen.

Je vais admirablement bien, et toi?... Je suis très heureuse, et toi?... Dieu! que cette lettre est bête!... C'est drôle!... Quand il y a longtemps qu'on ne s'est écrit, on a tant de choses à se dire... qu'on ne se dit rien du tout.

Et puis en écrivant à *madame* de Montbard, il me semble que ce n'est plus à toi que j'écris. Suis-je assez ridicule, n'est-ce pas ?

Notre voyage a été charmant. C'est très joli, les bords du Rhin. J'aime mieux la Hollande, cependant. C'est un pays qui, malgré sa platitude, est rempli de poésie.

La Belgique aussi est intéressante comme musées. Et puis les Belges sont de si braves gens! si hospitaliers! Ils ont une façon de parler si pittoresque!...

Tout à l'heure, je sonne la femme de chambre de l'hôtel. Elle arrive, je lui demande à quelle heure partent les lettres.

Elle me répond, avec un petit accent chantant et très doux :

— Si madame elle veut me donner votre lettre, je la porterai à la poste, sais-tu ?

Vois-tu cette phrase dans une composition française du couvent !

Je termine ma lettre, car, vrai, je suis trop bête. Je ne trouve absolument rien à te dire !.... et je t'aime tant, cependant !

Tâchons de nous revoir bientôt à Paris, n'est-ce pas ? Je serai très heureuse de te présenter mon mari. Je lui ai naturellement beaucoup parlé de toi et il désire vivement faire ta connaissance. Je suis sûre que vous vous entendrez très bien tous les deux !

Tendresses, ma belle chérie, et encore tendresses.

Ta Suzette.

GERMAINE DE MONTBARD A SUZANNE DE SÉGONNAUX

Boisnemetz, 15 juillet.

Ma Suzanne chérie,

Ta lettre écrite de Bruxelles, le 30 juin, m'arrive seulement aujourd'hui. Elle a couru après moi en Bretagne, et dans l'île de Wight, où nous avons fait notre petit voyage.

Depuis hier, nous voici rentrés ici. Nous y resterons tout l'été et une partie de l'automne, jusqu'au 1er novembre. Pour cette année, mon mari m'a fait la concession de revenir à Paris à cette époque; nous nous y installerons alors seulement. Nous y prendrons un pied-à-terre plutôt qu'un vrai appartement, car, à l'avenir, nous n'y passerons que trois mois : avril, mai et juin. Ainsi le veut mon seigneur et maître, qui est encore plus

épris de chasse et de campagne que je ne l'avais supposé. En épouse soumise, je m'incline : mais ces trois mois annuels, je tâcherai de bien les employer, je t'assure... à te voir surtout.

Le croirais-tu? Je suis un peu comme toi!... Ça me fait un très drôle d'effet d'écrire à *madame* de Ségonnaux et non à mademoiselle de Septèmes. Ah! ma Suzette, vois-tu bien, il est absolument nécessaire que nous nous voyions au lieu de correspondre tout simplement. Comme cela, nous nous assurerons que nous sommes bien restées nous-mêmes, c'est-à-dire deux bonnes amies qui s'aiment de tout leur cœur, aujourd'hui comme hier, jeunes femmes comme jeunes filles.

Cette joie me sera donnée le 1er novembre. Tu seras à Paris alors, n'est-ce pas? Sans en demander la permission à ton mari, je t'embrasse tout près de ton oreille, tu sais, dans ce joli petit coin blanc que j'aimais tant!

Ta Germaine.

P.-S. As-tu revu madame de Sainte-Égline? On

vient de m'apprendre encore un nouveau mariage fait par elle. Elle est infatigable!

. . . .

. . . .

. . . .

SUZANNE DE SÉGONNAUX A GERMAINE DE MONTBARD

Paris, 28 octobre.

J'ai reçu ta bonne lettre d'hier, ma belle chérie! C'est donc vrai! Dans trois jours tu seras à Paris! Quelle joie de te revoir! Comme nous allons être heureuses! Comme nous allons nous amuser!

D'abord, tu sais, tu dînes chez moi le jour de ton arrivée, je le veux absolument. Pas de cérémonies, en costume de voyage; nous serons tous les quatre.

Tu verras notre installation. C'est à mourir de rire... Trois pièces meublées seulement et en-



core!... Enfin tu prendras les choses comme elles seront, n'est-ce pas? Ce ne sont pas de vieux grenadiers comme nous qui s'occupent de pareilles vétilles!

Tu ne m'as pas dit où tu allais t'installer? Dans mon quartier, tout près de moi, j'espère!... Il faut qu'il n'y ait qu'un saut à faire de ma branche à la tienne.

J'espère que nos maris deviendront deux bons amis, comme leurs femmes; et qu'au bout de peu de temps ils se diront, comme nous nous le disions nous-mêmes, au couvent, en nous tapant dans les mains : A la vie, à la mort!

Donc à lundi, sept heures. Quelle joie, mes petits poulets, quelle joie!

Ta SUZETTE.

EXTRAIT DU CARNET MATRIMONIAL

DE MADAME DE SAINT-ÉGLINE

Copie de la lettre envoyée à mesdames de Montbard et de Ségonnaux.

Paris, 15 novembre.

Ma chère enfant,

Ce que l'on m'apprend est-il donc vrai?... Quoi! vous seriez brouillée avec madame de { Ségonnaux, / Montbard, } votre meilleure, votre plus intime amie?... Quelle a pu être la cause d'un pareil changement?... Vous vous aimiez tant toutes les deux! Vous aviez conservé si intacte au fond de vos cœurs la pure et chaste fleur du souvenir! Que s'est-il donc passé?...

Monsieur de { Ségonnaux / Montbard } aurait-il déplu à

monsieur de { Montbard? / Ségonnaux? } ou bien monsieur de { Montbard / Ségonnaux } à monsieur de { Ségonnaux? / Montbard? }

La rupture vient-elle plutôt de votre part à l'une ou à l'autre?... Quelque vanité de femme, peut-être? Quelque querelle futile et que vous regrettez sans doute déjà?

Quoi qu'il en soit, cet état de choses ne saurait durer.

Souvenez-vous des préceptes de notre saint Évangile. Oubliez les injures et tombez bien vite dans les bras l'une de l'autre, et vous rendrez heureuse votre vieille amie

ADÉLAÏDE DE SAINTE-ÉGLINE
née de la Houspillère.

Meilleurs souvenirs à monsieur de { Montbard, / Ségonnaux, } s'il vous plaît.

GERMAINE DE MONTBARD A MADAME
DE SAINTE-ÉGLINE

Boisnemetz, 17 novembre.

Chère madame,

On vous a dit vrai. Je ne vois plus, je ne verrai lus jamais madame de Ségonnaux. J'en ai le œur déchiré; mais il le faut pour mon bonheur, our mon repos.

Le jour même de mon arrivée à Paris, je dînais ıez madame de Ségonnaux. Au bout de très peu : temps, il s'est établi entre mon mari et elle ıe telle sympathie, un tel courant d'idées com- ıunes, que j'ai vite senti le danger d'une pareille tuation. Je suis revenue aussitôt à Boisnemetz ı nous passerons tout l'hiver. Mon mari ne le gretterа pas. Il aime tant la campagne, comme adame de Ségonnaux!... Les chevaux, comme

madame de Ségonnaux!... La chasse à courre, comme madame de Ségonnaux, toujours!

Ah! chère madame!... je vous suis assurément bien reconnaissante de mon mariage; je me trouve on ne peut plus heureuse. N'aviez-vous pas mis toutes les conditions de bonheur de notre côté, en nous unissant tous deux, M. de Montbard et moi, dont les goûts sont totalement différents, pour ne pas dire opposés?

Comme vous avez bien fait de ne pas le marier avec Suzanne! Ils voient tout de la même manière. Ce qu'ils auraient été malheureux!

Recevez, je vous prie, chère madame, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués.

VICOMTESSE DE MONTBARD.

P.-S. Je ne suis pas folle de mon mari, mais j'y tiens tout de même.

SUZANNE DE SEPTÈMES A MADAME
DE SAINTE-ÉGLINE

Paris, 17 novembre.

Chère madame,

Merci de votre affectueuse lettre : mais elle ne changera rien à mes déterminations.

Chez moi, à ma table, où je la recevais le cœur et les bras ouverts, madame de Montbard a violé toutes les règles les plus élémentaires de l'hospitalité.

A peine était-elle assise à mon foyer depuis cinq minutes, qu'un courant électrique et mal dissimulé, d'ailleurs, s'établissait entre mon mari et elle. Mêmes idées sur toutes choses... mêmes goûts... même manière d'envisager la vie... « Oh ! comme vous avez raison !... Oh ! c'est comme moi... encore comme moi... toujours comme moi !... » Et cela a continué pendant toute la soi-

rée... Je n'ai rien dit... mais j'ai compris que deux caractères aussi semblables, malgré la théorie qui soutient le contraire, ne pourraient se trouver longtemps en présence sans danger pour moi.

Je ne suis pas brouillée avec Germaine : je ne la reverrai plus jamais, voilà tout.

Recevez, chère madame, l'expression de mon affectueux respect.

SUZANNE DE SÉGONNAUX.

P.-S. Monsieur de Ségonnaux n'est peut-être pas tout à fait mon idéal, mais j'y tiens tout de même.

EXTRAIT DU CARNET MATRIMONIAL
DE MADAME DE SAINT-ÉGLINE.

18 novembre.

Essai : brun avec brune, blond avec blonde, pas heureux. Voir : *Affaire Montbard-Ségonnaux.* A l'avenir, avoir soin de mêler les couleurs.

LES PETITS SOULIERS

(SOUVENIR DE VOYAGE)

Je voyageais en Irlande avec quelques amis. Nous nous trouvions alors sur la côte sud-ouest et traversions le Connemara, la partie la plus pauvre de ce pays si pauvre, s'étendant entre Galway, Clifden et Westport.

Si quelque chose doit donner l'impression terrifiante de l'aridité et de la misère, c'est bien le Connemara. Une immense douleur semble peser sur ce coin de terre. Pas de culture ; à gauche, des plaines basses et dénudées s'étendant jusqu'à la mer; à droite, une chaîne de monta-

gnes pelées, comme ravagées par un vaste incendie; des espaces immenses sans un village, sans une maison même. Celles qu'on rencontre à deux heures d'intervalle quelquefois se réduisent à quatre murs de pierres juxtaposées sans ciment, avec un toit noir et bas d'où sort un mince filet de fumée bleue.

Quand on passe devant un de ces taudis, il s'en échappe une grappe d'enfants de cinq à douze ans, pieds nus, hâves et déguenillés. Poussant des exclamations bizarres, dans un langage moitié irlandais, moitié anglais, ils se mettent à courir après la voiture, pendant plusieurs milles. D'une main suppliante ils vous tendent soit de pauvres sabots à peine dégrossis, soit des bas de laine, soit quelque petit bouquet de fleurs pâles, cueillies aux flancs de la montagne. Ils courent, se hâtent, se bousculent : — « Penny, please ! Penny, please ! » répètent-ils en chœur... Leurs pauvres voix grêles et argentines continuent longtemps ce chant monotone... Un penny leur est-il jeté ? Aussitôt bagarre, lutte, coups de poing... Le vain-

queur reste en route, les autres regagnent la voiture... peu à peu la petite troupe se désagrège... à bout de forces, essoufflés, les plus jeunes s'arrêtent... d'autres font comme eux... plus que trois, plus que deux, plus qu'un enfin qui roule à son tour dans la poussière soulevée par les roues, jetant un dernier : « Penny, please ! » de sa voix rauque et haletante.

Vers onze heures nous étions près d'arriver à Ougtherard, près du lac Corrib, lac parsemé d'îles aussi nombreuses, au dire des habitants du pays, que les jours de l'année. C'est à Ougtherard que nous devions déjeuner. Depuis quelque temps déjà, une petite fille d'une douzaine d'années environ suivait notre voiture. Seule elle avait persisté d'une troupe de cinq à six enfants que nous avions semés le long du chemin.

Déjà grande et élancée pour son âge, elle avait une tête charmante, du beau type irlandais, très brune avec de grands yeux bleus. L'activité de la course mettait du rose sur ses joues ; sa bouche largement ouverte, pour aspirer l'air, montrait des

dents éclatantes; sa rude chemise en toile bise, — tout son costume avec un pauvre vieux jupon troué, — s'ouvrait sur sa poitrine blanche, très fine, et qui, semblait-il, devait être meurtrie par ces vêtements grossiers. Ses pieds nus, remarquablement minces et élégants, semblaient voler dans la poussière... Pauvre petite! Le cœur se serrait à la voir ainsi!

Tout à coup, elle poussa un cri, étendit les bras et tomba en avant.

Nous fîmes arrêter la voiture. Ce n'était presque rien. Un caillou tranchant lui avait entamé légèrement l'orteil, qui saignait un peu.

Nous lui demandâmes qui elle était, d'où elle était; elle s'appelait Betsy et habitait Ougtherard.

Nous lui dîmes de monter avec nous, que nous la conduirions jusque-là. Elle nous regarda, ne comprenant pas. Nous dûmes lui répéter deux fois la même chose. Elle rougit de plaisir et nous lança un long regard, tout chargé de reconnaissance... En voiture!... Quelle joie!... C'était sans doute la première fois de sa vie.

Dix minutes après, nous étions à Ougtherard,)auvre village d'une quarantaine de maisons. Nous donnâmes deux schellings à l'enfant. Elle ne)ouvait en croire ses yeux.

Comme elle boitait un peu, je pensai que la)laie de son orteil pourrait s'envenimer par la n arche et la poussière. J'entrai dans la bouti- [ue d' un cordonnier, la seule de l'endroit peut- tre, et y achetai une paire de souliers.

Betsy m'avait regardé faire, intriguée; elle me uivait de l'œil, à travers les vitres de la boutique.)uand elle me vit sortir, venir à elle et lui tendre es chaussures en lui disant que c'était pour elle, e fut une stupéfaction profonde, une ivresse indici-)le, un éblouissement... Elle n'osait les prendre; ntourée de trois ou quatre fillettes qui regar- laient aussi, les yeux écarquillés, elle tendait la nain, puis la retirait... Enfin, comme j'insistais vivement, elle saisit les souliers et s'enfuit en)ondissant de joie, sans même me dire merci.

— Petite sauvage! pensai-je. Et je rejoignis mes compagnons, déjà à table dans l'auberge.

Nous avions fini de déjeuner et allions remonter en voiture, quand je sentis une petite main qui prenait la mienne et cherchait à m'entraîner. C'était Betsy.

— Venez, sir, me disait-elle, venez...

— Et où veux-tu me conduire?

— A notre maison, tout près d'ici...

Je la suivis. Mes compagnons en firent autant, un peu intrigués.

Elle nous mena au fond d'une ruelle étroite, devant une humble maison. Elle poussa la porte et nous entrâmes.

Une pièce unique, à peine meublée, morne et triste, sans plancher. Faiblement éclairée par un jour jaune passant à travers une vitre en papier, une vieille femme filait. C'était la grand'mère. A notre entrée, trois petits cochons noirs, effrayés, se refugièrent sous sa chaise en grognant. Dans un coin, le grabat de l'aïeule ; à côté, le petit lit de l'enfant.

Au chevet de ce lit, Betsy me montra une espèce d'étagère à peine dégrossie, accrochée au mur.

Sur la planchette du milieu, recouverte d'un linge bien blanc, au dessous d'une image de saint Patrick, le patron chéri de l'Irlande, entre deux bouquets de fleurs pâles, j'aperçus les petits souliers. C'était comme un coin riant et soigné au milieu de toute cette misère.

La pauvrette les regardait avec admiration, presque avec recueillement, comme une relique.

— Mais il faut les mettre à tes pieds!... lui dis-e en riant.

Elle parut étonnée, presque fâchée :

— Oh ! fit-elle, jamais! ils sont trop beaux !

Nous glissâmes quelque argent dans la poche le la vieille grand'mère et dîmes adieu à Betsy. Mais elle ne voulut pas nous quitter encore et nous accompagna jusqu'à la voiture, qu'elle suivit des yeux aussi longtemps qu'elle put l'apercevoir.

*
* *

Un mois après, nous repassâmes au même en-

droit en sens inverse, c'est-à-dire de Clifden à Galway. Nous y faisions halte comme la première fois. Nous n'avions pas aperçu Betsy. Avant de quitter ce pays où je ne reviendrais jamais sans doute, je voulus revoir un instant notre petite protégée.

Je frappai à la porte de la pauvre maison. On ne m'ouvrit pas. Je tirai le loquet et entrai. Un triste spectacle s'offrit à mes yeux.

Autour du petit lit de Betsy, éclairé par trois chandelles fumantes, quelques vieilles femmes agenouillées récitaient une prière monotone.

A mon arrivée, le chant s'arrêta, toutes les têtes se redressèrent. Une des vieilles femmes se leva et vint à moi ; c'était la grand'mère. Elle m'avait reconnu. Deux grosses larmes coulèrent sur ses joues ridées.

— Betsy! murmurai-je, Betsy...

En quelques mots, que je devinai plutôt que je ne les compris, elle m'expliqua, à voix basse, que Betsy avait pris les fièvres et était morte le matin même.

Je m'approchai. La tête pâle de l'enfant reposait paisiblement ; ses longs cheveux noirs défaits s'étalaient en boucles épaisses ; ses beaux yeux clairs avaient été fermés. De ses mains fluettes et bleuies, elle serrait sur son cœur l'image de saint Patrick et les deux petits souliers.

— « Pendant tout le temps qu'elle a été malade, me dit la vieille, elle n'a pas voulu les quitter : je la ferai enterrer avec, comme elle me l'a demandé. »

Une larme me monta aux yeux. Je me penchai vers la pauvre enfant et déposai un baiser sur son front, tandis que les trois petits cochons noirs, réfugiés sous le lit mortuaire, tournaient vers moi leurs nez roses et leurs yeux effrayés.

LE VOYAGE DE FRITZ

(AUTRE SOUVENIR DE VOYAGE)

Le 6 août 1869, un quart d'heure avant le lever du soleil, j'étais à 3,109 mètres d'altitude, au sommet du Buet, une des plus hautes montagnes des Alpes de la Savoie.

Inutile d'ajouter, je pense, que ce n'était pas par hasard et sans une préméditation quelconque que je me trouvais si haut à pareille heure. Très jeune alors, sortant à peine du collège, j'étais pris d'une passion folle pour la Suisse. Je ne rêvais qu'ascensions, escalades, courses sur les glaciers. A peine apercevais-je une montagne que mon

plus vif désir était de grimper dessus. Aujourd'hui j'aime encore la Suisse, mais je commence à trouver qu'il n'y a plus assez de montagnes et qu'il y a trop d'Anglais.

Partis vers une heure du matin de la *Pierre à Bérard*, grand rocher plat où l'on a établi une pauvre auberge contenant quatre lits, nous avions gravi tour à tour, mon guide et moi, des pentes de neige durcie et des arêtes de roches calcaires. Sur nos têtes, le ciel scintillant d'étoiles; sous nos pieds, à une distance immense, le fond obscur des vallées; autour de nous, le grand et solennel silence de la montagne interrompu seulement de temps à autre par le son clair et monotone des clochettes de quelque troupeau pâturant au hasard.

Qui n'a jamais fait une ascension de nuit ne peut se rendre compte de l'impression grandiose et profondément troublante qu'on en ressent.

L'avant-veille au soir, j'étais sur le boulevard des Italiens, au milieu de la foule grouillante, dans le rayonnement du gaz; ce soir, me voilà

seul, ou presque seul, loin du reste des hommes, et m'éloignant d'eux à chaque pas que je fais vers le ciel.

Dans cette obscurité blanche des nuits d'été, tout prend un aspect poétique et comme agrandi. Mon guide, qui marchait devant moi à quelques pas, courbé sous son sac et son long bâton ferré à la main, me semblait immense ; les rares sapins que je rencontrais sur ma route prenaient des formes gigantesques ; le sommet de la montagne, que j'apercevais là-haut, comme un grand manchon blanc sur un manteau de velours noir, me paraissait à mille lieues, et les pentes de neige légèrement bleuies par les rayons de la lune, semées çà et là de petits îlots de rochers noirs, pareils à des écueils au milieu d'une mer d'écume, s'étendaient à l'infini.

Mon premier soin, aussitôt arrivé au sommet, fut de me mettre à déjeuner, en attendant le lever du soleil. Le froid était vif. Enveloppé dans une couverture, les pieds dans la neige, accoté contre un des murs du *Château Pictet*, petite cabane

bâtie en dalles d'ardoises par un amateur de constructions haut placées, nommé M. Pictet (naturellement), je commençais à attaquer un morceau de jambon apporté de l'hôtel de Chamounix, quand Fritz arriva.

S'appelait-il Fritz?... Peut-être. En tous cas, c'était le nom que je me plaisais à lui donner, à part moi. Était-il Allemand? Assurément. C'était un gros garçon rose et blond, de vingt-cinq ans environ, à lunettes, l'air bonasse, assez pauvre de mine comme de bagages. Rien de particulier, d'ailleurs, ressemblant à ces nombreux Allemands qui, avec quantité d'Anglais et quelques Français, forment la population d'été de l'Helvétie.

Je dis qu'il n'avait rien de particulier : je me trompe. Depuis deux jours, il m'intriguait vivement. Le hasard l'avait fait mon voisin de chambre à l'hôtel de Chamounix. A travers la cloison, je l'avais entendu, avant de m'endormir, parler très longtemps et à haute voix. Je n'avais guère pu distinguer le son de ses paroles, n'ayant qu'une connaissance assez imparfaite de la langue

de Gœthe et de Schiller : mais j'avais remarqué qu'un nom revenait sans cesse sur ses lèvres et terminait presque toutes ses phrases. « Ah! Noémi!... Oh! Noémi!... *Meine* Noémi! *Meine kleine* Noémi! *Meine geliebte* Noémi!... » Et cela avec des intonations amoureuses et des soupirs profonds qui ne laissaient aucun doute sur le genre de sentiment que lui inspirait madame ou mademoiselle Noémi.

Ayant quitté Chamounix en même temps que moi, il n'avait cessé de me suivre, à une certaine distance, tout le long de la route, et était arrivé à la Pierre à Bérard sur mes talons. Au fond, je crois que le pauvre garçon, en emboîtant ainsi le pas, faisait l'économie d'un guide.

J'avais envie parfois de m'arrêter et de lui proposer de faire route ensemble; mais, je l'avoue, bien que nous ne fussions qu'en 1869, sa qualité d'Allemand ne m'y engageait guère. En outre, j'ai toujours eu la plus grande défiance à l'égard des compagnons de voyage inconnus. Pour une fois que ces relations fortuites sont agréables, combien

souvent ne causent-elles pas un réel ennui — ennui d'autant plus grand qu'il eût été si simple de l'éviter ?

Dans la petite auberge de la Pierre à Bérard, où nous étions les seuls voyageurs, nous échangeâmes forcément quelques mots de politesse banale, lui en mauvais français, moi en allemand encore pire. Après un souper médiocre, pendant les trois heures de nuit qui précédaient le départ, je m'étais étendu sur un lit. Fritz, lui, s'était installé dans la chambre à côté.

Un peu las de la course faite et désireux de prendre des forces pour la course à faire, je commençais à fermer l'œil, quand, à travers les planches de sapin, j'entendis mon voisin qui recommençait ses litanies :

« Ah! Noémi!... *Meine schöne* Noémi!... *Meine hübsche* Noémi!... Ach! Noémi!... Ach! Noémi!... » Enfin la même musique que la veille, avec accompagnement de soupirs à décrocher le toit du châlet.

Cette symphomie nocturne était quelque peu

agaçante et j'aurais été assurément en droit de réclamer le silence; mais j'étais tout jeune encore et tout timide. Je craignais quelque esclandre; je pris le parti de m'endormir, non sans me demander quelle pouvait bien être cette Noémi et ce qu'elle pouvait avoir de commun avec la belle-mère de Ruth, laquelle Ruth, comme on sait, fut femme de Booz.

Vers une heure du matin, quand je m'étais mis en route avec mon guide, Fritz était parti avec nous, ou plutôt derrière nous. Je dois reconnaître qu'il était fort discret. Il suivait, mais à distance; il profitait de mon guide, mais ne le partageait pas. Quelques instants avant de quitter la cabane, je l'avais vu tirer de sa poche un petit portrait qu'il avait embrassé tendrement en murmurant : « *Guten Morgen Noémi*... Bonjour, Noémi! » et qu'il avait remis ensuite précieusement dans sa poche.

J'étais fixé. Noémi existait ou avait existé : Fritz n'était pas fou. Il était tout simplement amoureux. D'aucuns n'auraient pas fait la différence.

Pendant l'ascension j'avais entendu Fritz, qui grimpait derrière moi, pousser de temps en temps des exclamations courtes, mais admiratives, auxquelles il mêlait toujours le nom de Noémi. Positivement, j'étais intrigué.

Aussi quand, une fois au sommet, prêt à attaquer mon morceau de jambon, je vis le corps rond et court de Fritz qui s'avançait vers nous comme une grosse araignée noire sur la neige, je me jurai *in petto* de ne pas quitter la place avant de savoir ce qu'était Noémi.

Malgré la rudesse de la montée, il n'avait pas chaud, le pauvre Fritz. Il avait commis l'imprudence, pour ne pas trop se charger, de laisser son sac de voyage à la Pierre à Bérard; si bien qu'il n'avait sur le dos qu'un paletot d'été et pas la moindre couverture. Avec ce costume printanier et son voile vert flottant au vent, il faisait vraiment peine à voir. En outre, il n'avait aucune provision de bouche. Il était venu là comme on va à Montmorency.

A 3,109 mètres au-dessus du niveau de la mer,

on devient facilement humain. Je lui offris la moitié de ma couverture et la moitié de mon jambon.

Pour être franc, l'humanité n'était pas mon seul mobile en cette circonstance. J'avais conçu un plan machiavélique. A défaut de présents qu'il n'eût assurément pas acceptés, j'espérais gagner la confiance de Fritz à coups de victuailles et de bons procédés. Réchauffé par ma couverture et restauré par mes provisions, il m'ouvrirait sans doute son cœur... Je saurais ce qu'était Noémi.

Je ne m'étais pas trompé. Après avoir fait honneur à mon jambon et à ma gourde, il commença de lui-même, sans que j'eusse besoin de lancer les chiens.

Nous avions encore dix minutes avant le lever du soleil.

— Très honoré monsieur, me dit-il dans son mauvais français, permettez-moi de vous remercier du fond du cœur. Vous m'avez rendu un grand service. Sans vous je serais peut-être mort de froid et de faim. Grâce à vous je pourrai revoir Noémi. Merci en son nom comme au mien, très honoré monsieur.

— Noémi? lui dis-je, jouant l'étonnement. Qui est-ce donc, Noémi?

— C'est ma femme, monsieur.

— Ah! fis-je, vous êtes marié?

— Oui, monsieur, depuis six jours.

J'eus un soubresaut.

— Depuis six jours! et vous êtes ici, au sommet du Buet, à 3,109 mètres au-dessus du niveau de la mer, à 4 heures 45 du matin et... sans madame?

— Oui, très honoré monsieur. Je vais vous expliquer comment. Mais d'abord, laissez-moi vous montrer Noémi.

Il tira le petit portrait de sa poche. C'était une assez mauvaise photographie représentant une grosse fille, l'air penché, un bouquet à la main.

— Elle est belle, n'est-ce pas? fit-il.

Je lui répondis oui, par politesse.

Nous n'avions plus que cinq minutes avant le lever du soleil. Les clartés de l'aube coloraient l'horizon. Les voiles de vapeurs, qui encombraient le fond des vallées, comme d'immenses crêpes noirs, s'évanouissaient peu à peu.

— Je suis Saxon, me dit Fritz, des environs de Dresde, du côté de Pilnitz, au commencement de la Suisse saxonne, vous savez bien? Je suis commerçant. Je n'ai pas de fortune, Noémi non plus. Mais nous nous aimions, nous nous sommes épousés. Noémi adore les voyages, moi aussi. Notre plus grand désir, une fois mariés, était de faire un voyage de noces. Mais cela coûte cher de voyager, avec une femme surtout. Alors, savez-vous ce que nous avons décidé? Nous avons décidé que nous ne renoncerions pas à notre voyage de noces... mais que, pour éviter les frais, je le ferais tout seul. J'ai emporté son portrait; je le sors au bon moment; et en attendant le retour, chaque soir, je raconte ma journée à sa chère image.

A ce moment, le haut du disque rouge du soleil apparut au sommet d'une montagne blanche; ses premiers rayons vinrent nous frapper. Comme un œil énorme et curieux, cherchant à plonger sur la terre, il s'éleva, s'éleva peu à peu sur l'horizon et bientôt se montra tout entier, semblant presque s'élancer, dans son impatience de prendre

possession de son immense domaine. Les chaînes de montagnes qui nous entouraient, d'abord seulement frangées de rose à la pointe, se colorèrent peu à peu jusqu'à mi-hauteur, tandis que dans le fond, attachée à leurs flancs, dormait encore une ouate gris perle, trouée çà et là d'un rayon d'or qui la perçait comme un glaive.

Les jolis blagueurs de Paris ont beau en rire : ce sont là des spectacles qui ne s'oublient pas.

Aussi le regardais-je de tous mes yeux, tandis qu'à côté de moi, Fritz, partageant mon enthousiasme, élevait au-dessus de sa tête la photographie de sa bien-aimée, en s'écriant à pleine voix :

« Vois, Noémi!... admire!... est-ce beau!... Ach! Noémi!... Ach! Noémi! »

Et le soleil triomphant réchauffait généreusement de ses jeunes rayons cette victime de l'économie — qui le regardait pour deux.

L'IMMORTEL BLAISINET

I

Le banquet annuel de l'Association amicale des anciens élèves du collège municipal Franklin allait bientôt finir.

Dans la vaste salle de l'hôtel Continental, toute ruisselante de dorures, coupée en deux pour la circonstance d'un paravent tenant toute la largeur de la pièce, l'immense table s'étendait avec sa nappe resplendissante et ses longs surtouts argentés. Une centaine de convives, tout au plus. Au centre, le président, les vice-présidents, les

membres du comité, le prix d'honneur de rhétorique. Un bruit léger de conversations s'élevait de ce double rang d'habits noirs alignés : on causait à mi-voix, entre camarades de la même classe, sans communication directe avec les voisins, avec ceux qui étaient *au-dessus* ou *au-dessous*, suivant le terme consacré.

Comme toujours en ces sortes de banquets, gaieté douce et tempérée. En peut-il être autrement quand, par un retour forcé, on se voit tel qu'on était — voilà plus ou moins longtemps — sur les bancs du collège? quand le camarade mince et chevelu d'autrefois, qui mordait à belles dents son pain à la récréation de quatre heures, est devenu le gros notaire chauve d'en face, mangeant du bout des lèvres et s'inondant d'eau de Vichy? quand un tel — si fort aux barres — nous parle de sa dernière attaque de goutte; quand tel autre — premier prix de thème grec en seconde — serré dans un habit vieux de cinq ans et blanc aux coutures, vous confie toutes les peines qu'on a pour vivre avec une petite place de trois

mille francs dans un ministère? Quand bien souvent — ô mémoire! — on est assis à côté d'un camarade que l'on tutoie comme le Pirée et dont, à l'issue du banquet, on va demander le nom à un autre camarade, qui demande le vôtre à son voisin?...

Et cependant ces banquets d'anciens élèves ont du bon. Ils suffisent parfois à renouer les liens d'une amitié prête à se rompre et font tomber dans la caisse du comité de quoi soulager bien des infortunes cachées, bien des misères dont on respecte le secret.

Semblable à ce moment d'accalmie qui précède l'orage, un silence se fit, précurseur des toasts prochains. Les domestiques, interrompant leur service, restèrent comme figés sur place, avec la mine ennuyée et légèrement railleuse de gens qui en sont à leur cinquantième toast de la saison. Blaisinet, président d'honneur, se leva.

Tout Paris connaît ce petit académicien vif, remuant, à la chevelure embroussaillée, à la bouche largement fendue, aux yeux malins, à la

démarche bedonnante. Un homme de cœur d'ailleurs, d'une bienveillance inépuisable, et d'une valeur réelle. Son roman historique, *Charles Martel*, son *Esprit philosophique au* XVIe *siècle* sont des œuvres de premier ordre. Quant à son *Étude sur la papesse Jeanne*, c'est elle qui lui a récemment ouvert les portes de l'Académie, malgré la concurrence redoutable de Vasseur, le matérialiste Vasseur, son rival éternel, qui, sur cette question tant controversée, avait soutenu la thèse contraire. Un intrigant, du reste, ce Vasseur, un savant de pacotille, sans conscience aucune, le seul confrère pour qui Blaisinet ressentît non pas de la haine, — il en eût été incapable, — mais quelque antipathie.

Peu habitué à parler en public, malgré son récent discours de réception, le président d'honneur était fort ému en soulevant son verre; quelques gouttes d'un champagne d'une marque aussi dorée que douteuse se répandirent sur la nappe, sans la tacher d'ailleurs. La main de l'orateur tremblait, sa voix aussi. Il parla brièvement,

implement. Excuses modestes, remerciements u grand honneur fait, souvenirs d'autrefois maillés de citations latines, allusions délicates ux choses du jour, souhaits de prospérité au colège et santé générale avec tremolo et regard cirulaire; enfin, le toast obligatoire en pareil cas.

Un tonnerre d'applaudissements lui répondit. l s'inclina modestement et s'assit avec un soupir le satisfaction non dissimulé. Le vice-président, n face, se leva à son tour, un magistrat fin, au nenton rasé, aussi grand que Blaisinet était petit, lemi-courbé sous le poids de sa haute taille. Son *peach* fut court, mais en vers. M. le conseiller aquinait volontiers la Muse. Après les accès de nodestie et les allusions de mise, ce *speach* se terminait, à l'adresse de Blaisinet, par une apostrophe qui flairait ses classiques d'une lieue :

Et toi, toi qui daignas, présidant ces agapes,
Partager avec nous ce dîner de Satrapes
Dont les vins généreux et le menu de choix
Sont loin de l'abondance et du bœuf d'autrefois;
Gabriel Blaisinet, très aimé camarade
A qui l'Académie a donné l'accolade
— Par ton rude labeur honneur bien mérité, —

Laisse-nous célébrer ton immortalité !
Immortel, oui, tu l'es !... L'illustre Compagnie,
Par un scrutin vainqueur affirmant ton génie,
En son temple sacré t'amenant par la main,
Vient de te l'octroyer, ce titre... surhumain !
Amis, acclamons tous un choix qui nous honore.
Nos verres sont vidés?... Qu'on les remplisse encore !
Moi je lève le mien de tout cœur, jusqu'au ciel,
Et bois à Blaisinet, Blaisinet... l'Immortel !

Ne voyant que la bonne intention de ces mauvais vers, tous les convives se levèrent et burent au nouvel immortel, qui, confus et rougissant, la main sur son cœur, remercia et se rassit.

Aussitôt après, nouvelle allocution du trésorier, directeur actuel du collège, s'excusant avec un fin sourire d'avoir à parler de chiffres à une heure aussi avancée du repas, et lisant un exposé long et peu écouté des comptes de l'année. On se leva enfin de table et l'on passa dans la pièce à côté, où sur une longue nappe blanche un bataillon de tasses de café attendait, flanqué d'un escadron de petits verres à liqueurs, soutenu à son tour par toute une artillerie de cigares, empilés sur des assiettes. Le dos à la cheminée, très entouré, Blaisinet reçut force félicitations et poi-

gnées de mains; on se réunit par groupes, par
innées; on fuma, on causa; un jeune poète dit
les vers fort bien accueillis... naturellement; des
vides se produisirent peu à peu, et, à onze heures
et demie, on se séparait.

Blaisinet sortit le dernier. Bien qu'il dût se
ever le lendemain matin de bonne heure pour se
endre à Lyon, où d'importantes recherches à
a bibliothèque devaient le retenir quelques jours,
l avait voulu demeurer jusqu'à la fin, très sen-
sible à l'accueil enthousiaste qu'on lui faisait. En
compagnie du magistrat-poète, il retira son pale-
ot du vestiaire et sortit par la rue Castiglione. Là,
es deux camarades de collège se quittèrent.
Voyant la nuit superbe, Blaisinet ralluma pour la
vingtième fois son cigare éteint et se mit en
marche vers son domicile, peu éloigné d'ailleurs,
rue Dauphine. C'est là qu'il occupait un modeste
appartement de garçon, en compagnie de sa
vieille gouvernante Rosalie, à son service depuis
vingt-cinq ans.

Donc, joyeux, le pas léger et l'estomac satisfait,

doucement émotionné par les quelques verres de champagne qu'il avait été obligé de vider en son propre honneur, le nouvel académicien suivait les arcades de la rue de Rivoli et se résumait en lui-même les impressions de la soirée. Lui avait-on fait assez de compliments! lui avait-on assez serré la main! La lui avait-on assez jetée au nez, cette immortalité si laborieusement acquise et qui s'obtient généralement à l'âge où l'homme a déjà fait les deux tiers de son chemin vers la mort! Immortel, lui!... Intellectuellement, bien entendu... Soit! Mais encore? Que restera-t-il de lui, après lui? Dans cent ans — une minute sur l'horloge des siècles, — pensera-t-on encore à le lire? Sera-t-il complètement oublié? Restera-t-il quelque chose de tant de soucis et de tant de veilles? Tout ne s'envolera-t-il pas plutôt, comme feuilles au vent? Et la science?... Quels progrès ne fera-t-elle pas d'ici-là? N'aura-t-il pas surgi quelque incomparable savant qui, s'appuyant sur des documents nouvellement découverts, présentera un nouveau Charles Martel et démontrera, pièces en main, que

le Charles Martel de M. Blaisinet — un ancêtre vieux jeu — est tout simplement ridicule et faux de pied en cap? Et la *papesse Jeanne?* Que ne dira-t-on pas d'elle?... Aura-t-on trouvé la solution définitive de cet éternel problème historique?... A cette double question : « A-t-il existé au IXe siècle, entre le pontificat de Léon IV et celui de Benoît III, un pape du nom de Jean VIII, rayé de la liste des pontifes romains? Ce pape était-il une femme? » aura-t-on répondu victorieusement : Non, cent fois non, comme le veut le bon sens? comme il l'a répondu lui-même, lui, Blaisinet?... Ou bien, au contraire — et à cette pensée, l'académicien jeta nerveusement à terre son cigare encore éteint, — l'opinion inverse, celle de Vasseur, de ce gredin de Vasseur, aura-t-elle le dessus?... Et admettra-t-on comme vraie toute cette légende absurde, inventée par Anastase, soutenue par Marianus Scotus, Othon de Frisingen, Godefroy de Viterbe, Martin de Pologne et autres, qui fait de la soi-disant papesse Jeanne une Anglaise d'un grand savoir, mettant au

monde une fille en pleine procession solennelle, entre le Colysée et Saint-Clément, et mourant pendant l'enfantement, après un pontificat de deux ans et trente-quatre jours?... Non! non! folies que tout cela! Fariboles! chansons! contes bleus! Hincmar de Reims, contemporain de la prétendue Jeanne, fait justice, en un trait de plume, de cette histoire invraisemblable... Et lui seul a raison, comme tous les gens de bonne foi qui ont étudié la question; comme le cardinal Baronius, comme la plupart des historiens modernes, comme lui enfin, Blaisinet!

A ce moment, il se trouvait au milieu du pont des Arts, en face de l'Institut. Il s'arrêta. La lune éclairait en plein le monument, dont les lignes d'architecture se détachaient sur le fond noir du ciel; l'horloge dorée scintillait en haut de la façade, au centre du fronton. Minuit y sonnait.

Un tranquille sourire effleura les lèvres de Blaisinet. Il y était entré, dans ce temple des arts, des sciences et des lettres; il y avait sa place. Peu devrait lui importer ce qu'on penserait de lui

ıprès sa mort, n'est-il pas vrai? Et pour l'instant l était vivant, que diable! et bien vivant... Cependant cette pensée de survivance à soi-même ne essa de lui occuper l'esprit, et il en était à ce oint obsédé qu'en rentrant chez lui, quelques ninutes après, comme Rosalie venait lui ouvrir :

— Dans cent ans, Rosalie, dans cent ans!... ui dit-il en levant les bras au ciel.

— Dans cent ans, monsieur, répondit la bonne lle, habituée aux turlutaines de son maître, il e restera plus grand'chose de vous comme de noi!... Et il ne m'en chaut guère! Allons! couchez-ous vite!... Voilà minuit passé! Et je vous réveillerai demain à sept heures.

Le nouvel académicien suivit le conseil de la ıge Rosalie et s'endormait peu après, sans avoir u toutefois chasser de son cerveau le gros point 'interrogation qui venait de s'y poser et en murmurant tout bas : — Immortel!... immortel!

II

Le lendemain matin, confortablement installé dans un wagon de première classe, Blaisinet filait à toute vapeur sur le chemin de fer de Lyon. Dans le coin de droite — sens du train — il lisait ou plutôt essayait de lire, car son attention était ailleurs. Deux autres voyageurs — deux jeunes mariés, cela se voyait tout de suite — étaient assis de l'autre côté et causaient de très près, amoureusement. Tout entier à ses études, Blaisinet ne s'occupait guère de l'éternel féminin; mais il n'était pas homme, cependant, à mépriser la vue d'une jolie frimousse, et celle de sa voisine l'était

de tout point. Elle avait des cheveux blonds frisottants qui se jouaient sur son front, un élégant costume de voyage, et s'approchait de son mari avec des petits mouvements de cou et des petites mines étonnées tout à fait réjouissantes. Un moment, sa main finement gantée se leva et montra les trois lettres P.-L.-M. brodées sur le filet du wagon.

— Oh!... qu'est-ce que ça veut dire?... *Pour les Mariés*, n'est-ce pas, dis?

— *Pour la Mort*, plutôt, répondit le jeune homme en riant. Tu sais, les accidents de chemin de fer... Ne plaisantons pas...

Et la tête à la portière :

— Tiens! nous arrivons justement à cette ameuse bifurcation où a eu lieu l'accident d'il y a quinze jours...

— Oh! fit la jeune femme.

Et elle se réfugia entre les bras de son mari avec des ondulations de biche effarouchée.

Blaisinet était outré. Cet homme lui semblait sinistre et ridicule avec son mauvais jeu de mots.

Aller raconter de telles choses à sa femme, à sa gentille petite femme! Les sujets de conversation ne devaient pas lui manquer, cependant! En tout cas, il eût mille fois mieux fait de se taire... Oui! de se taire! Le silence n'est-il pas quelquefois la plus douce des causeries, quand on s'aime? Un accident de chemin de fer... Comme si cela arrivait jamais!... Aux autres peut-être... et encore!

Un formidable choc se produisit, accompagné d'un craquement terrible. Le livre de Blaisinet lui sauta des mains; lui-même fut violemment projeté en avant; il vit le jeune couple disparaître en jetant un double cri; il se sentit comme poussé au milieu d'un chaos de débris et de fumée... Un coin de ciel sur la tête... un scintillement de rails à ses pieds... Puis rien, rien, plus rien......

....

Dans la chambre rustique, mais propre, un rayon de clair soleil, entrant par une fenêtre à petits carreaux, se joue sur les plats de faïence grossière du dressoir et met des paillettes d'or sur

les bougeoirs en cuivre et sur le petit miroir cassé pendu le long de la muraille blanche. Au-dessus de la cheminée pend un fusil de chasse; dans un coin, le balancier d'une vieille horloge oscille régulièrement. Au pied du lit à rideaux jaunes, une paysanne en cornette tricote des bas. Plus loin, sur une table, des bandelettes de linge près d'une cuvette d'eau.

Comment Blaisinet se trouve-t-il dans cette chambre, sur ce lit haut perché?

— Où suis-je? murmure-t-il.

La paysanne relève la tête : c'est une jeune femme, à la bonne figure.

— Enfin! dit-elle en se levant vivement sans lui répondre, voilà qu'il parle. Hé! Mathurin, viens donc voir!... je te dis qu'il parle, viens donc!

Un grand diable de paysan, les cheveux pleins de paille et les manches de chemise relevées, apparaît sur le seuil :

— Pas possible, Mathurine?

— Écoute un peu!

Blaisinet dut répéter sa demande.

— Où vous êtes, mon bon monsieur? Mais chez nous... et bien soigné, encore!... Et vous en aviez besoin après ce qui vous est arrivé!

— Quoi donc? fit Blaisinet qui ne se souvenait pas.

— Comment, quoi? Mais l'accident... pardine! Dix-huit morts et vingt-quatre blessés, ça ne vous suffit point, ça?

Blaisinet frémit. Il se souvenait de tout.

— Et moi?... Est-ce que je suis...

— Mort? pas encore! dit le grand Mathurin en riant, les poings sur les hanches. Et blessé, non plus!... Mais dam! vous l'avez échappé belle... On vous a trouvé sous un tas de décombres... et vous n'en meniez pas large quand nous vous avons transporté ici.

— Alors? fit Blaisinet.

— Alors vous êtes resté assoupi pendant deux jours et deux nuits, sans bouger un tantinet... Nous vous avons mis des compresses d'eau froide sur la tête... Comment vous sentez-vous?

— Mais pas mal, sauf un peu de courbature...

— Bah! ce n'est rien... Vous en êtes quitte à bon marché!

— Un déraillement, n'est-ce pas?

— Non... une rencontre... un faux aiguillage... toujours la même chose... Quel spectacle, bon Dieu!... C'était à faire frémir... Je travaillais près de là, dans notre champ... et je suis accouru tout de suite... La secousse a été si forte qu'il y a des gens qu'on n'a pas retrouvés...

Et, prenant un journal sur la table, Mathurin continua :

— Tenez, deux jeunes mariés d'abord... un comte et une comtesse, s'il vous plaît... Voyez! ça passe comme les autres...

Blaisinet eut un frisson. Le joli couple du wagon, sans doute. Pauvre petite femme !

— Puis aussi un homme fameux, paraît-il... Comment donc qu'ils l'appellent... Ah! c'est ici...

Et Mathurin, lisant péniblement le journal :

Parmi les victimes de cette épouvantable catastrophe, nous avons le regret de compter un de nos plus illustres contemporains, dont la perte

sera vivement sentie, le dernier élu de l'Académie française, M. Gabriel Blaisinet. »

— Hein ? fit Blaisinet, se levant sur son séant.

— Vous le connaissez?

— On le croit mort?

— Dam! oui!... On n'a rien retrouvé de lui..., et on le savait dans le train, pour sûr... Il allait à Lyon... Mais qu'est-ce que vous avez?

— Moi!... rien... rien...

L'Académicien s'était levé sur son séant et écoutait, bouche béante, très pâle.

— Et vous, comment vous appelez-vous, monsieur? dit Mathurin. Il faudra bien que l'on sache votre nom, à la mairie!

— Moi?... comment je m'appelle?

Il allait dire son nom... Une idée subite l'arrêta. Mort! On le croyait mort... les journaux l'annonçaient... A coup sûr, personne n'en doutait plus à Paris... Pourquoi ne pas laisser s'accréditer cette erreur?... Quelle belle occasion pour lui de résoudre cette question qui le passionne tant, cette question de la survivance littéraire? N'était-

il pas désireux de savoir ce qu'on penserait de lui, après lui? Rien n'était plus facile. Un hasard invraisemblable le servait : pourquoi n'en pas profiter ?

— Eh bien! vous l'avez donc oublié, votre nom? dit Mathurin.

— Durand, François Durand, bonnetier, fit Blaisinet.

— Ma foi! monsieur Durand, reprit Mathurin avec un gros rire, bien vous en a pris d'être bonnetier. Si vous aviez été académicien, comme l'autre, vous y seriez peut-être resté aussi, qui sait? Vous le connaissiez, cet homme-là?... Il écrivait dans les livres?

— Oui, mon ami.

— Un fainéant, alors?...

— Vous l'avez dit.

Première oraison funèbre. Ce rôle de mort vivant allait être drôle, décidément! Oui, mais comment le jouer? Quelle conduite tenir pour dérouter les soupçons?... Se cacher plus longtemps dans ce pays sous un faux nom était chose

très difficile. Mieux valait rentrer à Paris, y vivre incognito, observer, voir, savoir l'effet produit par cette mort subite ; en un mot, résoudre sur place le problème posé.

Ainsi décidé, ainsi fait. Mathurin et Mathurine grassement remerciés, Blaisinet, à la nuit close, le collet de son paletot relevé jusqu'aux oreilles, se dirigea vers la petite gare et monta dans le train, non sans un frisson désagréable. Les deux braves paysans ne le quittèrent qu'une fois installé dans le wagon, après promesse faite par M. Durand, bonnetier, de deux douzaines de bonnets de coton pur fil. Arrivé à Paris sans encombre vers onze heures du soir, l'académicien se rendit rue Dauphine. Sur le seuil de la maison, il s'arrêta.

Qu'allait dire Rosalie? Comment allait-elle prendre ce retour imprévu?... Une telle émotion pouvait la tuer, la pauvre vieille!... Elle lui avait témoigné tant d'affection, tant de dévouement depuis vingt-cinq ans!... Il n'avait pas de secret pour elle. Il ne lui avait pas caché qu'elle figurait dans son testament pour une somme importante...

Mais elle était inaccessible aux questions d'intérêt, la brave fille!... Il en était bien sûr... Allons! quoi qu'on en dise, la joie ne tue pas, et, le premier moment de surprise passé, tout s'arrangerait.

Il sonna, passa rapidement devant la loge du concierge sans être vu, monta l'escalier, introduisit la clef dans la serrure, ne voulant pas réveiller par son coup de sonnette cette bonne Rosalie, endormie sans doute à pareille heure. Arrivé dans la salle à manger, quel ne fut pas son étonnement de voir un mince filet de lumière sortir de sa chambre à coucher! Qu'était-ce donc? Il poussa la porte. Elle était là, l'excellente Rosalie, douillettement installée dans le fauteuil de l'académicien, près d'une table couverte des reliefs d'un souper délicat. Dans le fond de l'alcôve, le lit — le lit de Blaisinet, — tout préparé, attendait.

En voyant entrer son maître, elle se leva toute droite et, avec un accent mêlé d'étonnement et de dépit :

— Ah! ça, vous n'êtes donc pas mort, monsieur!... En voilà une plaisanterie, par exemple!

Et ce fut tout. Blaisinet espérait mieux. Rosalie le recevait de la sorte, Rosalie, la seule affection sur laquelle il croyait pouvoir compter!... pas une larme!... Pas un moment d'émotion!... Pas le moindre petit évanouissement!... Et il craignait que son brusque retour ne la tuât!... Allons donc! les morts vont vite!

— Mort?... Non, je ne suis pas mort, Rosalie; mais je veux l'être pour tout le monde, excepté pour vous.

Et il expliqua son projet à la vieille bonne, qui l'écoutait bouche béante, l'air bougon, les yeux tout remplis du regret de l'héritage envolé. Après tout, n'était-ce pas un intrus, ce maître qui revenait ainsi de l'autre monde, sans crier gare?

III

Le projet de Blaisinet était assez aisé à exécuter. Il n'avait aucune espèce de parents; il ne recevait jamais de visites; il suffirait donc pour lui de n'être pas rencontré. Il sortirait le soir seulement, dans les quartiers peu fréquentés, modifierait son vêtement, laisserait pousser sa barbe; bref, agirait comme un forçat en rupture de ban. Le bail de l'appartement continuerait au nom de Rosalie. Pour s'assurer d'elle, il la menaça de la déshériter en cas d'indiscrétion. Sans doute, ce serait une singulière existence; mais elle ne durerait qu'un

temps et lui permettrait de pousser son expérience jusqu'au bout.

Son premier soin fut de lire les journaux. Les articles nécrologiques y pleuvaient, très élogieux, cela va sans dire, puisqu'on le croyait mort, et rendant un souverain hommage à la mémoire du défunt. Dans tous aussi, cette phrase plus ou moins modifiée, mais au fond toujours la même :

« *La mort du regretté Blaisinet laisse un fauteuil vacant à l'Académie. On commence à se demander quel successeur l'illustre compagnie donnera à l'auteur de la* Papesse Jeanne. »

Un successeur? Ce mot faisait un singulier effet à Blaisinet. Il allait être remplacé, de son vivant! Un autre allait occuper la place qu'il occupait réellement encore! Un fauteuil pour deux!.. Quelle bonne farce jouée à ses collègues! Et quelle serait leur surprise, leur stupéfaction, quand ils le verraient revenir de l'autre monde et réclamer sa quarantième part d'immortalité!... Il ne pouvait s'empêcher d'en rire tout bas. Un successeur!... Quel serait-il, ce successeur?... Les concurrents

ne manquaient point. Mais qui choisirait-on?... Serait-ce un poète, le jeune et élégiaque Francis, au talent si fin et si sympathique? le spirituel Rabout, romancier, journaliste, et propriétaire d'un journal? ou bien encore un candidat perpétuel quelconque, n'ayant d'autre titre à obtenir les suffrages de l'Académie que sa constance à les solliciter? Peu lui importait, au reste. Une seule chose l'eût exaspéré : l'élection de Vasseur. Mais elle n'était pas à craindre. Son élection, à lui, Blaisinet, avait été une protestation éclatante contre les théories de son rival. Vasseur lui-même, malgré son audace, n'aurait point celle de se présenter. Ce serait aller au-devant d'un échec, irrémédiable cette fois. Non! il aurait certainement, sinon la pudeur, du moins l'habileté de laisser passer une ou deux élections intermédiaires et peloterait en attendant partie.

Le candide Blaisinet se trompait. Ce Vasseur avait toutes les hardiesses. Un mois à peine après l'accident, il faisait paraître dans la *Revue grise*, la continuatrice de la *Revue jaune*, qui elle-même

avait succédé à la *Revue violette*, un long article sur l'académicien défunt. Il le couvrait de fleurs, bien entendu; mais, par moments, on percevait le sifflement du serpent sous les roses. Tout en rendant justice à son immense talent, il se permettait modestement — oh ! bien modestement ! — quelques légères critiques de détail. Un mois après, second article, plus net cette fois, dans lequel il rééditait ses théories personnelles, espérant, disait-il à la fin d'une période, les voir bientôt partagées par ceux-là mêmes qui les avaient autrefois méconnues. C'était clair. La candidature était posée.

— Bah ! se dit Blaisinet, stupéfié de tant d'effronterie ; peine inutile !... Il aura beau faire, il n'en arrivera pas à ses fins. Cette candidature grotesque ne trouvera pas de défenseurs dans la presse ; on l'y attaquera, bien au contraire, et vertement. Ce ridicule ballon d'essai crèvera au premier coup de plume ; et on ne tardera pas à le lui porter...

Le candide Blaisinet se trompait encore. Avec

un ensemble parfait, ces mêmes journalistes qui l'encensaient peu de temps auparavant firent volte-face complète et entamèrent l'éloge du nouveau candidat. Une campagne en sa faveur s'organisa activement ; des coteries se formèrent ; la politique s'en mêla ; bref, au bout d'un mois ou deux, l'élection devenait sinon assurée, du moins très probable.

C'en était trop !... Blessé dans ses convictions, dans ses amitiés, dans son amour-propre, Blaisinet n'y tint plus. Oui, il empêcherait à tout prix un pareil résultat ! Il renoncerait à son incognito, rentrerait tout à coup dans cette vie dont on le croyait sorti à tout jamais ! C'était justement aujourd'hui séance : il allait se rendre à l'Institut, se montrer à ses collègues stupéfaits, et, hautement, il leur dirait tout ce qu'il avait sur le cœur...

Déjà il prenait son chapeau, prêt à sortir : une réflexion le retint. Après tout, cette élection de Vasseur est possible, mais rien de plus. En la rendant impossible par sa résurrection, il se priverait du plaisir de voir son rival échouer. En outre, il

lui épargnerait tous les ennuis, tous les tracas du malheureux atteint de ce que ses collègues et lui appelaient en riant la « fièvre verte » : les notes aux journaux, les renseignements biographiques et intimes, les caricatures des feuilles à un sou, et surtout les visites, les fameuses visites !... Il se souvenait de celles qu'il avait faites, lui, Blaisinet, et à ce souvenir un gros soupir de soulagement sortait de sa poitrine. Aurait-il la grandeur d'âme d'épargner à ce gredin de Vasseur les cinq étages cirés ? les attentes dans les antichambres ? les accueils glacés que l'on vous fait ? les courbettes que l'on doit faire ? les conversations banales sur tous les sujets, excepté sur celui qui vous intéresse ? les compliments forcés à l'auteur d'un livre qu'on ne connaissait pas quinze jours auparavant et que l'on vient de feuilleter à la hâte, du bout des doigts, juste assez pour lâcher quelque bêtise en en parlant ?... Jamais de la vie ! Puisque M. Vasseur veut tâter de l'Académie, qu'il en gravisse le chemin et qu'aucune des stations du Calvaire ne lui soit épargnée !

Avec un sourire féroce, Blaisinet remit son chapeau sur la table et résolut d'attendre le jour de l'élection.

Enfin, ce jour arriva. Trois concurrents en présence : Francis, Rabout et Vasseur. Chances à peu près égales ; lutte chaude assurément. Blaisinet passa cette journée chez lui, comme toutes les autres d'ailleurs, en proie à une vive agitation. A cinq heures et demie, Rosalie lui apporta le journal contenant le résultat du vote... Il ouvrit d'une main tremblante la feuille encore tout humide... Vasseur était nommé.

IV

Cette élection impressionna vivement Blaisinet. Il y vit une preuve manifeste de l'ingratitude des hommes : c'était la répudiation de ses doctrines les plus chères ; c'était l'oubli se faisant, rapide et profond, autour de son nom, autour de ses ouvrages. Mais il était de sang gaulois, et l'idée d'assister tout vivant à l'élection de son successeur le faisait rire dans sa barbe, fort longue maintenant pour protéger son incognito.

Suivant l'usage, Vasseur devait faire l'éloge de celui qu'il remplaçait. Ma foi ! ce serait curieux de voir comme il s'y prendrait, l'effronté ! comme

il apprécierait le talent du défunt et, avec des paroles mielleuses, piquerait de jets de vinaigre la mémoire de celui dont il avait pris la place. Les vacances approchant, la réception ne tarderait guère... Blaisinet attendit. Au reste, en vrai travailleur, il ne perdait pas son temps. Il occupait ses loisirs et sa reclusion forcée à une étude sur *l'Émancipation des communes*, étude projetée depuis longtemps et qu'il menait grand train.

La réception de Vasseur fut fixée aux premiers jours de juin. Blaisinet eût pu se contenter de lire dans les journaux le discours de son remplaçant; mais cette satisfaction ne lui suffit pas. Il ne put résister au désir de l'entendre, d'assister à la séance, d'être là, en un mot, prêt à se montrer au bon moment.

Mais comment s'y prendre? Demander un billet, c'était se faire reconnaître, et il ne voulait être reconnu... qu'après. Il se décida à tenter la chance, à essayer d'entrer en se faufilant dans la foule. La séance s'ouvrait à deux heures, comme

d'habitude : dès onze heures et demie il sortit de chez lui, méconnaissable avec sa barbe longue, ses lunettes vertes, son vêtement modifié des pieds à la tête. Il faisait une claire journée de printemps; Paris s'égayait sous un joli ciel bleu ponctué de légers nuages blancs. Par force d'habitude, Blaisinet entra tout droit dans la grande cour de l'Institut; mais il comprit bien vite qu'il lui serait impossible de tromper l'œil vigilant de l'aimable et incorruptible Pommerard et de forcer les places privilégiées du centre. Il se mit humblement à la suite d'une queue déjà très longue, qui serpentait sur le trottoir et montait jusqu'à l'entrée de l'amphithâtre du Nord. A sa droite, deux jolies Parisiennes, deux habituées qu'il connaissait bien.

— Vous souvenez-vous, ma chère, il y a un an, à la réception de ce pauvre Blaisinet?... Quel monde!

— Oh! moins qu'aujourd'hui... Vasseur est plus intéressant... On dit qu'il y a dans son discours certains passages...

— Tandis que celui de Blaisinet, entre nous, était d'un fade!

— Et si mal lu!

Attrape, pauvre immortel!

Après une attente assez longue, une poussée se fit. On entrait.

— Et mon bourgeois qui ne vient pas! dit à côté de Blaisinet un commissionnaire qui gardait une place, un billet à la main.

— Donnez-moi le billet, fit Blaisinet à voix basse, lui montrant une pièce d'or.

L'infidèle Auvergnat prit la pièce d'une main, donna le billet de l'autre, et disparut. Un instant après, suivant la foule, Blaisinet entrait dans la place, gravissait un escalier étroit et se trouvait assis au deuxième rang de l'amphithéâtre du Nord, juste en face le bureau.

La voilà bien, cette salle sévère, froide, à l'architecture sèche, d'une tonalité grise, éclairée par une lumière crue tombant du haut de la coupole, tout un ensemble vieillot et guindé, mais imposant par cela même et gardant sa note per-

sonnelle au milieu des ruines et des changements perpétuels des temps. Sur le fond vert des fauteuils de l'hémicycle, les pantalons rouges de deux lignards éclatent comme des coquelicots dans un champ de luzerne. Les trois amphithéâtres sont déjà remplis jusqu'en haut, ainsi que les trois tribunes ; quant aux places du centre, elles se garnissent lentement, peu à peu. Affable et digne sous son vêtement noir et sa chaîne d'argent, Pommerard, souriant aux figures familières, introduit les arrivants et leur indique d'un doigt discret les places à prendre en dehors du banc de la famille, réservé. Voici venir tous les habitués de ces *premières* suivies : journalistes, hommes de lettres, belles mondaines aux chapeaux compliqués, lançant quelque ingénieuse toilette de circonstance, la toilette académique, d'une gravité rose. Un petit frémissement de satisfaction à l'entrée, en constatant l'effet produit, un salut à droite, un sourire à gauche, et les voilà assises avec un frou-frou de soie, droites, fraîches dans ce cadre fané.

Blaisinet les reconnaît toutes : la marquise qui lui a demandé deux pauvres petites places pour sa réception ; la jolie baronne qui tenait à l'avoir à dîner le soir même, toute fière de le présenter à ses invités ; la générale qui lui jurait de ne plus écouter aucun discours après le sien, tant elle avait pris plaisir à l'entendre... Oui, elles sont là toutes, bavardant, remuant, heureuses, fières, tranquilles, comme si rien n'était arrivé, prêtes à applaudir son rival comme elles l'avaient applaudi lui-même... Oh ! les ingrates ! les ingrates ! Pauvre Immortel !

Le centre est entièrement rempli, et cependant toujours un nouveau flot d'arrivants. Trouver une seule place semble un travail surhumain. Pommerard arrive à en découvrir vingt et case tout le monde, par un prodige d'habileté. Les petits bancs — les *becquets*, comme dit en argot de théâtre le joyeux Lecerf, l'académicien — s'ajoutent les uns aux autres et grimpent en cascades jusqu'au bureau. La blonde marquise de X... (qui n'en manque pas une !) arrivée en

retard, comme toujours, trouve sa place juste au-dessous du verre d'eau sucrée, que frôle la plume de son chapeau. Sur tout cela voltige un bruit de conversations discrètes, comme un susurrement de guèpes prêtes à déguster le miel académique.

Deux heures sonnent. « Portez armes! » commande un officier invisible, dans le fond. Les portes vertes, derrière la tribune, s'ouvrent largement : le flot des membres de l'Institut envahit l'hémicycle réservé. Brouhaha dans le public. On se nomme, entre voisins, les académiciens connus, et on se les montre, curieusement. De ce déluge de vêtements noirs émergent tout d'abord ceux qui portent l'habit à palmes vertes, six seulement. Au bureau viennent s'asseoir le directeur, qui devra répondre au récipiendaire ; le chancelier, grand et fort, barbe grise en pointe ; le secrétaire perpétuel, figure bien connue, spirituelle et douce, dont la coloration un peu vive est atténuée par une jolie aigrette de cheveux blanc d'argent. Voici enfin, flanqué de ses deux parrains, Vasseur,

serré dans son habit neuf trop étroit, le gilet blanc, trop large, remontant vers l'estomac, l'épée mal attachée, presqu'au milieu du ventre, avec un faux air de glaive romain. Un petit pupitre garni de clous dorés, maintenant sur sa tige le traditionnel verre d'eau sucrée, se dresse à l'un des bancs à gauche. Entre ses deux parrains, Vasseur s'y installe, prêt à lire son discou.

Perdu dans la pénombre de l'amphithéâtre, Blaisinet contemple son remplaçant. Quel air arrogant! Quel frémissement de vanité satisfaite dans tout cet être, depuis le bout des cheveux, frisés pour la circonstance, jusqu'à la pointe des pieds mal à l'aise dans des escarpins vernis! Quel regard assuré, presque méprisant, sur cette foule accourue pour l'entendre! Et au fond de tout cela un mérite si mince, rien que de l'audace et du savoir-faire! Et ce discours dont les feuilles, fraîchement imprimées, font un petit tas blanc et carré sur le drap vert du pupitre, quel sera-t-il? De quel encens douteux sera chargé l'encensoir que le remplaçant doit, de toute éternité

académique, agiter en honneur du remplacé?

— La parole est à M. Vasseur, a dit le directeur.

Le récipiendaire se lève; il tousse légèrement, trempe ses lèvres dans le verre d'eau sucrée; puis, après un regard circulaire, d'une voix distincte :

« Messieurs,

» Appelé par vos suffrages à remplacer un homme aimé et admiré de tous, j'ai d'abord été effrayé par la difficulté d'une pareille tâche, me sentant indigne d'un pareil honneur. A ces appréhensions générales, que chacun eût éprouvées comme moi, s'en joignaient de personnelles. Tout en professant pour M. Blaisinet la plus haute estime et la plus profonde admiration, j'avais eu l'audace, que dis-je?... le malheur de me trouver en désaccord avec lui sur quelques points de doctrine. Ce désaccord, j'aurais certes dû l'éviter, par modestie; par conscience, je ne le pouvais pas. »

Un murmure approbatif accueillit cette phrase

que l'orateur prononça d'une voix émue, la main sur son cœur.

— Ta conscience! réfléchit Blaisinet; dis plutôt ta vanité, ton orgueil, ta soif de bruit, de popularité, de réclame!

— « Est-il besoin d'ajouter que je trouvai toujours en M. Blaisinet le plus noble, le plus généreux des adversaires? Il fut des vôtres, messieurs, et c'est tout dire ! »

— Flagorneur! murmura Blaisinet.

— « A la vérité, nos désaccords ne portaient que sur des points de détail. Je n'eusse jamais osé entamer une discussion de principes avec un maître tel que M. Blaisinet; j'eusse été sûr à l'avance de la défaite; mes forces n'eussent jamais pu résister aux siennes; pour tout dire, en engageant un pareil combat, j'eusse trop redouté — permettez-moi cette comparaison biblique —

j'eusse trop redouté, dis-je, le sort de Jacob luttant avec l'ange. »

Un ange!... Blaisinet!... L'image était cruelle.. On sourit... L'*ange* fit la grimace.

L'orateur avait visiblement conquis l'attention de son public. Il lisait bien, savait faire valoir les moindres phrases et, comme un comédien habile, forçait l'applaudissement à la fin de la période par un regard et un arrêt significatifs. Tout le monde était sous le charme; les belles dames n'agitaient plus leurs éventails, qui, comme des papillons assoupis, reposaient sur leurs poitrines; la blonde comtesse de X..., suspendue aux lèvres de Vasseur, la tête penchée en arrière, laissait sa plume de chapeau barboter dans le verre d'eau sucrée du secrétaire perpétuel, trop galant pour s'en plaindre. Ah! bien qu'il ne fût question que de lui tout le temps, qu'il était loin, le pauvre Blaisinet!

Après un aperçu de la vie, « vie de labeur acharné, trop vite interrompuepar la plus épou-

vantable des catastrophes, » l'orateur en arriva à l'examen des ouvrages et à l'appréciation du talent. Blaisinet dressa l'oreille, attentif et palpitant.

— « C'est maintenant plus que jamais, messieurs, que j'aurais besoin du tact, de l'esprit, du génie d'un seul d'entre vous pour me venir en aide, tant est délicate cette partie de ma tâche, tant je me sens hésitant entre deux sentiments également puissants : le respect du talent, et le respect de la vérité. Si je n'écoutais que le premier de ces deux sentiments, je louerais entièrement l'œuvre de mon prédécesseur; mais le second m'oblige à restreindre mon enthousiasme et à atténuer mon admiration. Le principal des ouvrages de l'illustre défunt, l'*Étude sur la papesse Jeanne*... »

— Nous y voilà! pensa l'illustre défunt.

— « ... est assurément une œuvre du plus grand mérite. Le plan et le style sont à louer sans res-

trictions, et l'auteur a su mener à bien un travail qui eût effrayé de plus hardis, sinon de plus habiles. Mais, messieurs, ne se sent-on pas pénétré d'une tristesse involontaire quand on pense que tant de soins, tant de soucis, tant d'efforts, ont été mis au service d'une cause médiocre, il faut bien le dire, et que tout le talent de son défenseur n'a pu rendre meilleure ? »

— Une cause médiocre! murmura Blaisinet, pâle, les dents serrées...

— « ... Lorsque vous avez reçu M. Blaisinet dans votre sein, vous avez voulu récompenser en lui l'homme de goût, l'homme de travail, l'honnête homme; et jamais plus haute récompense ne fut plus justement méritée. Mais (laissez-moi vous le dire, car j'en ai la conviction intime), si votre ardente et complète sympathie était acquise à l'auteur, vous faisiez vos réserves au sujet de l'œuvre, admirant moins les théories elles-mêmes que la façon supérieure dont elles étaient pré-

sentées. Aussi, en admettant qu'on en eût la hardiesse, ne pourrait-on avoir le droit de vous accuser de vous être déjugés en me nommant, moi, adversaire de M. Blaisinet, car, je le répète, votre hommage allait à l'homme et non au défenseur d'un système que vous n'admettez pas, que personne, vu les progrès de la science, ne pourrait admettre aujourd'hui ! »

Blaisinet eut un soubresaut. Cette fois, c'en était trop ; Vasseur dépassait les bornes. L'Institut tout entier allait se lever et protester contre un pareil discours, en dehors de toutes les traditions académiques ! Un récipiendaire parler ainsi de son prédécesseur, c'était un scandale ! Mais non, rien. Nul ne bougeait. Au contraire, un sourire approbatif souligna la phrase de l'orateur ; quelques têtes s'inclinèrent en signe d'acquiescement... Allons ! il était bien mort, le pauvre immortel !

— « ... Si mon illustre prédécesseur a soutenu

le formidable paradoxe de la non-existence de la papesse Jeanne, c'est que son talent se plaisait à de pareilles difficultés; c'est que, semblable aux grands avocats, il mettait sa joie à défendre les causes désespérées; mais croyons, faisons-lui l'honneur de croire qu'il avait trop de jugement, trop de bons sens, pour être convaincu... »

— Un paradoxe! pas convaincu! grimaçait Blaisinet qui perdait peu à peu la tête et se trémoussait sur son banc, gagné par la colère.

— « ... Oui, messieurs, tôt ou tard, si la Providence l'avait conservé à notre admiration, avec cette franchise qui était un des principaux traits de son caractère, M. Blaisinet eût reconnu son erreur, et, comme vous, comme moi, comme tous, il eût proclamé hautement que, malgré le témoignage d'Hincmar de Reims, malgré celui de Baronius, il a existé au IX[e] siècle un pape du nom de

Jean VIII et que ce pape était une *femme !!!* »

— Jamais! jamais! jamais! cria Blaisinet à pleine voix, tout droit, la main tendue, les cheveux hérissés.

Une immense ondulation se produisit dans l'assemblée; toutes les têtes s'agitèrent, tous les yeux se fixèrent sur lui. On ne le reconnaissait pas, on le prenait pour un fou.

— A la porte! cria-t-on de tous côtés.

— A la porte, moi?... fit Blaisinet, ironique et majestueux. Allons donc!

Et, dans une poussée prodigieuse, la main tournée vers son adversaire, franchissant les rangs qui s'étagent au-dessous de lui, marchant sur les têtes, sur les épaules, sur les bras, écrasant les chapeaux, au milieu du brouhaha et de l'ahurissement général, il va droit, droit à Vasseur. Un cri s'élève, répété aussitôt par cinq cents voix:

— Blaisinet!

Il était reconnu!

Le directeur, échevelé, hurla en se couvrant de son bicorne :

— Quarante et un! nous sommes quarante et un !

Et il s'effondra sous le bureau, ainsi que le chancelier et le secrétaire perpétuel.

— Quarante et un ! exclamèrent tous les académiciens, les bras au ciel.

Blaisinet était arrivé au pupitre vert. Derrière, Vasseur, pâle et effaré, entre ses deux parrains.

— Ah ! gredin !... fit Blaisinet en le saisissant à la gorge ; pas convaincu, moi ! Une femme, Jeanne ! Rends-moi mon fauteuil, entends-tu? Rends-le-moi !

Vasseur plongea sous le banc avec ses deux parrains.

Alors, prenant possession de son fauteuil, superbe, triomphant, Blaisinet, du haut du pupitre, jeta un regard méprisant sur cette foule ingrate, et, tout à coup, oubliant sa qualité de conservateur attitré de la langue française et son horreur pour les néologismes :

— Lâcheurs !... cria-t-il.

O surprise ! A ce mot, aussi naturel que naturaliste, le dôme gris, les gradins, la foule, les académiciens, tout disparaît, tout s'évanouit...

V

— Sept heures !... Allons ! levons-nous, monsieur ! fit au côté de Blaisinet une voix douce et bien connue.

Il regarde. C'est Rosalie... Il se trouve dans sa chambre... Il avait rêvé ! Le vilain cauchemar ! Oh ! les banquets du collège ! on ne l'y prendra plus.

Une demi-heure après, Blaisinet, rasé de frais, montait dans un fiacre.

— Eh bien ! qu'avez-vous, Rosalie ? dit-il à sa bonne qui s'essuyait les yeux.

— Dam ! vous partez, monsieur.

— Vous m'aimez donc, Rosalie?

— Si je vous aime, monsieur! dit la gouvernante offusquée; si je vous aime!

Blaisinet l'attira vers lui et déposa deux gros baisers sur sa bonne figure ridée.

— Eh bien! qu'est-ce qui vous prend, monsieur?

— Rien, Rosalie; je pense seulement qu'il y a de bons cœurs ici-bas, que les hommes sont des sots de vouloir regarder plus loin que le bout de leur nez, et des vaniteux de se préoccuper de ce qu'on dira d'eux quand ils ne seront plus là pour l'entendre!

— Eh! monsieur, faut pas être si curieux! riposta la vieille servante.

Et, dans le brouillard du matin, le fiacre partit cahin-caha vers la gare de Lyon, emportant Blaisinet, sa malle... et son immortalité.

LE CHEVALIER BOMPARDINI

Pendant deux ans, le chevalier Alfonso Bompardini, de Florence, avait mené la grande vie avec demoiselle Pascaline Truffard, du théâtre du Palais-Royal, de Paris.

Quatrième jeunesse, chauve, maigre et jaune comme un parchemin, il n'avait assurément rien de bien séduisant, le chevalier Bompardini; mais il se défendait très sérieusement et très bien, ma foi! contre les envahissements de l'âge. La barbe trop noire et les dents trop blanches, admirablement pris dans ses habits du premier faiseur, le linge éblouissant et les gants irréprochables, d'honneur, certains jours et à certaines

heures, malgré ses cinquante-cinq ans, il en paraissait à peine... cinquante-deux. Puis, ainsi qu'il se plaisait à le répéter lui-même, il était de très bonne famille et de très vieille noblesse; or tout le monde sait que ces demoiselles du théâtre du Palais-Royal n'aiment pas à se mésallier.

Pendant deux ans et demi, la jolie actrice avait été comblée des libéralités du chevalier. Un charmant petit perchoir dans le quartier des Ternes, un élégant équipage, des bijoux vrais pour une bonne moitié au moins (ce qui était plus que suffisant pour faire croire à l'authenticité du reste), de joyeuses petites fêtes, peu d'exigences et beaucoup d'égards, tel avait été le lot, fort agréable en somme, de la jeune Truffard pendant ces deux années.

Mais hélas ! les plus beaux rêves ont une fin ! Celui de Pascaline ne fit pas exception à la règle.

Un beau matin, le chevalier Bompardini déclara net à la blonde enfant qu'il était complètement à sec et qu'il ne lui restait plus un sou de l'immense fortune de ses pères.

Cette confidence porta un coup terrible à Pasca-

line. Non pas qu'elle aimât le chevalier (elle s'était donné à elle-même trop de preuves du contraire), mais la durée exceptionnelle de cette liaison — deux ans ! — lui avait permis de caresser un projet cher à toutes ses collègues en art dramatique, celui de se faire épouser par le chevalier Bompardini. Chevalière Bompardini ! cela sonnait bien à l'oreille, et les petites camarades en mourraient de jalousie.

Le chevalier la quittant, trouverait-elle jamais une aussi bonne occasion de réaliser ses rêves ambitieux?... Si les princes qui épousent des bergères de théâtre se rencontrèrent quelquefois, l'espèce en est encore assez rare... Bompardini manquant, en découvrirait-elle un second dans des conditions analogues, présentant un titre aussi authentique et un âge aussi plein d'espérances?

D'un autre côté, épouser un homme ruiné, ruiné par elle, c'est vrai, mais qui, à cause de cela même, n'en était que mieux ruiné, c'était chose grave. Elle avait bien quelques petites économies, elle, mais si peu ! si peu ! Il faudrait renoncer au

train mené jusqu'ici, à la vie joyeuse et brillante, à tout enfin.

Pourtant, chevalière Bompardini, même pauvre, cela avait grand air. Même pauvre ! qu'est-ce à dire ? La pauvreté n'est-elle pas l'auréole de la noblesse ? Et déjà Pascaline, fille d'une concierge honorable, mais des Batignolles, se voyait chevalière Bompardini — noble dame ruinée — se promenant à pied au bois en modeste équipage, accompagnée d'une levrette fidèle au malheur, et suivie d'un vieux serviteur incorruptible, à galons d'or et à cheveux d'argent.

C'est sous l'empire de ces réflexions diverses que Pascaline, au moment où elle reçut le terrible aveu du chevalier, réfléchit deux minutes au lieu de lui montrer immédiatement la porte comme elle l'avait déjà fait, comme elle l'eût fait encore pour tout autre homme aussi complètement ruiné.

Après ces deux minutes de réflexion, d'un geste noble, elle lui fit au contraire signe de s'asseoir. Sa résolution était prise. Décidément, elle pré-

'érait la noblesse à la fortune. Elle serait chevaière Bompardini. D'ailleurs, le blason une fois acquis, elle se chargeait de le redorer, fût-ce avec le l'or étranger, la vigilance et la jalousie du chevalier étant — elle le savait de reste, — quanités négligeables, comme on dit en chimie.

— Chevalier, dit-elle à Bompardini qui venait le s'asseoir, très étonné au fond d'être encore là, 'ous avez douté de moi; vous avez eu tort. Vous êtes ruiné ! La belle affaire !... C'est vous que 'aime et non pas votre argent ! Je vous ai connu et apprécié riche; vous voilà pauvre. Rien ne sera changé entre nous.

Bompardini n'en pouvait croire ses oreilles. Pascaline continua.

— Je désire au contraire que les liens qui nous unissent deviennent encore plus étroits en devenant légitimes. Je n'étais que votre maîtresse : c'est votre femme que je veux être aujourd'hui. e vous soutiendrai dans la tristesse comme vous n'avez soutenue dans la joie. Votre délicatesse naturelle vous empêcherait sans doute de me

demander ma main : c'est moi qui vous demande la vôtre ! Vous ne me la refuserez pas.

Bompardini se leva. Il prit la main de Pascaline la porta à ses lèvres avec ce grand air dont il ne se départait jamais et la baisa. Puis, de sa douce voix d'Italien :

— Merci, Pascaline. Je n'en attendais pas moins de vous. Votre âme, elle est belle et grande comme le soleil et votre proposition elle me touche au fond du cœur. Mais vous le savez, mon enfant, le mariage est chose grave, surtout dans les vieux pays latins comme les nôtres, où les sages lois de divorce n'ont pas encore pénétré. Avant de vous donner pour toujours ce nom de Bompardini, illustré depuis tant de siècles, je vous demande la permission de réfléchir un peu. Je vais vous quitter; je vais rentrer chez moi; dans le silence du cabinet, je causerai avec l'âme de mes nobles aïeux; je viendrai ensuite vous rendre réponse.

Et le chevalier Bompardini sortit noblement, laissant Pascaline plus que jamais désireuse de devenir la femme d'un gentilhomme ayant

de si grandes manières et des aïeux aussi huppés.

*
* *

A peine le chevalier Bompardini fut-il dans l'escalier, qu'il murmura à mi-voix et sans le moindre accent italien ces quelques mots essentiellement français :

— Elle est raide, celle-là !

Puis il descendit sur le boulevard, absorbé dans ses réflexions. Machinalement, il arriva devant son cercle et y entra.

Quelques minutes après, plongé dans un grand fauteuil en maroquin vert, il était en train de parcourir les feuilles publiques, quand il fit un haut-le-corps et se mit à regarder de nouveau le journal, en étouffant une exclamation joyeuse. Il venait d'y lire ceci :

« *Enfin!!! La loterie des Arts non décoratifs vient d'être tirée hier. Le gros lot de* 500,000 *fr. a été gagné par le numéro* 3,333, *de la* 20e *série.* »

Ces lignes, si simples en apparence, prenaient une importance considérable aux yeux du chevalier. Il se souvenait qu'un soir de l'été dernier, comme il dînait aux Champs-Elysées avec Pascaline, celle-ci lui avait dit tout à coup, entre la glace et le raisin, pendant que les refrains de café-concert montaient dans l'air :

— Faites-moi un grand plaisir, chevalier. Prêtez-moi un louis.

Vis-à-vis du chevalier, Pascaline n'employait jamais le mot « *donner* » ; elle trouvait « *prêter* » plus digne.

— Un louis ? chère belle, et pourquoi un louis ? lui avait-il demandé, tout en mettant généreusement la main à la poche.

— Je suis superstitieuse, vous le savez, avait répondu la blonde enfant. J'ai rêvé cette nuit que le numéro gagnant de la loterie des Arts non décoratifs serait le numéro 3,333, pareille succession de bossus devant assurément porter bonheur. Il y a vingt séries : je vais prendre le 3,333, dans chacune d'elles.

— Voici, avait-il répondu en donnant le louis demandé, et que Dieu vous garde !

Oui, le chevalier se souvenait de tout cela, et il se disait en lui-même :

— 500,000 francs! Elle a gagné les 500,000 francs. Cela change la thèse... Jolie dot, 500,000 francs.... Mes aïeux ne valent pas plus... s'ils valent même autant... Allons ! je puis les lâcher pour ce prix-là... Retournons chez Pascaline... Chère enfant, va-t-elle être contente !... Moi, je ne suis pas fâché non plus ! »

Disant cela, le chevalier tapait sur son gousset déplorablement vide.

Il prit son chapeau et fit en sens inverse et d'un pas rapide, le chemin qu'il venait de faire tout à l'heure, inquiet et absorbé.

Sa ligne de conduite était toute tracée maintenant. Bien entendu, il ne dirait rien à Pascaline de cette forte somme qui lui tombait du ciel; elle serait capable de le soupçonner d'un odieux calcul, et tout serait manqué. Une fois marié, il lui apprendrait la chose en douceur, comme s'il

venait de l'apprendre lui-même ; le tour serait joué.

Il n'avait qu'une inquiétude. Si Pascaline lisait un journal ? si le numéro gagnant lui tombait sous les yeux ? Cette découverte serait capable de modifier radicalement les projets de la belle. Avec une pareille dot, elle voudrait peut-être un mari aussi noble, mais moins... honoraire que lui.

Il fallait éviter cela à tout prix. Pour cela, un seul moyen : brusquer les choses le plus possible, et, en attendant le jour du mariage, emmener Pascaline hors de Paris.

Quand le chevalier entra chez la jeune femme, celle-ci eut un petit cri d'étonnement.

— Déjà ! fit-elle. Vos aïeux n'ont pas tardé à vous répondre.

Et elle ajouta avec une petite mine de chatte :

— Que vous ont-ils répondu ?...

Le chevalier se tut. Il mit seulement une main sur son cœur, tendit l'autre à Pascaline, et de sa grande voix de cérémonie :

— Dans mes bras, chevalière Bompardini, dans mes bras !

*
* *

Tout se passa ainsi que Bompardini l'avait souhaité.

Les publications se firent aussitôt, et, le soir même, les deux amoureux quittaient la capitale. Ils allaient s'enterrer dans quelque coin de la plage normande en attendant l'heureux jour. Le chevalier n'avait pas eu de peine à faire comprendre à sa chaste fiancée que cette petite absence était nécessaire pour éviter la curiosité des petites camarades et certains racontars de coulisses indignes d'une future chevalière Bompardini.

Pendant tout ce temps de villégiature, le chevalier fut aux petits soins pour la comédienne, tâchant de lui faire oublier et la longueur du temps et l'éloignement de Paris.

Un jour, le chevalier eut une peur terrible. Comme il rentrait dans la chambre d'hôtel où ils

avaient accroché leur nid, il aperçut un journ entre les mains de Pascaline.

— Ah ! ma chère, s'écria-t-il noblement, voi qui est cruel pour moi. Quoi ! vous vous int ressez encore aux choses de ce monde et n'ête pas tout entière à notre bonheur ?

Et doucement, sans en avoir l'air, il lui retir le journal des mains.

Pascaline ne protesta point. C'est si doux, mêm quand on n'aime pas, de se sentir à ce point aimée

*
* *

Voilà déjà huit jours que la cérémonie du mariage avait eu lieu. La chose s'était faite sans tambours ni trompettes, très simplement. Pascaline s'appelait comtesse Bompardini ou Bompardina, suivant les goûts. Cet anoblissement tant désiré était du reste la seule modification que le mariage eût apporté à sa personne comme à sa vie.

Les époux se trouvaient heureux pour le moment, mais les quelques économies de Pasca-

line, sur lesquelles on vivait tant bien que mal, allaient bientôt s'épuiser. Bompardini résolut de découvrir la poule aux œufs d'or. Il ne risquait plus rien, maintenant.

Un jour, Pascaline était chez elle en train d'étudier un rôle nouveau, quand le chevalier, sorti depuis peu d'instants, reparut tout à coup, très agité, tenant un journal à la main :

— Ah! chère belle, cria-t-il, chère belle!

— Quoi donc, mon ami?

— Vous m'aimez bien, n'est-ce pas?... vous m'aimez jusqu'à supporter avec moi la bonne comme la mauvaise fortune?

— Mais sans doute...

— Si le hasard nous envoyait de l'argent, beaucoup de l'argent, vous le partageriez avec moi, moi, votre légitime époux devant Dieu et devant les hommes?

— Certainement!... Mais qu'y a-t-il donc?

— Ce qu'il y a?... Lisez!

Et il lui tendit le journal, désignant un passage du doigt.

Pascaline lut le passage indiqué.

— Je le savais, fit-elle simplement.

— Vous le saviez?... Et vous ne m'avez pas dit?...

— Quoi, mon ami?

— Mais que vous aviez gagné le gros lot?... Que vous aviez gagné les 500 000 francs?

— Mais je n'ai rien gagné du tout!

— Pourtant... 3,333! C'est bien le muméro rêvé... le numéro que vous avez pris dans les vingt séries! Je vous avais prêté un louis pour ça... Vous vous en souvenez bien... aux Champs-Élysées.... ce printemps...

— Je m'en souviens parfaitement.

— Eh bien?

— Hélas! mon ami, le louis a été employé à autre chose, à l'achat d'un homard si je ne me trompe... ou bien....

Le chevalier ne l'écoutait plus. Il était devenu pâle sous sa teinture et, s'oubliant tout à coup :

— Volé!... s'écria-t-il, je suis volé!

A ce mot, Pascaline comprit tout. Elle devint pâle aussi et s'avançant vers Bompardini :

— Quoi ! lui dit-elle, vous saviez avant... et vous m'avez épousée uniquement parce que... Misérable !

Et comme Bompardini ne disait rien, redevenant guognenarde, avec sa voix de Parisienne nature :

— C'est y ça qu'ils t'ont conseillé, tes nobles aïeux, dis ?

— Mes aïeux ?... riposta Bompardini sur le même ton, dépouillant lui aussi son langage d'emprunt et redevenant lui-même à son tour, mes aïeux ? je m'appelle Alphonse Bompard, et je suis né aux Batignolles !...

*
* *

Que pouvait faire Pascaline ?...

Ils s'étaient volés l'un l'autre, voilà tout !

Elle se contenta, par un scrupule rétrospectif, de faire jurer à son mari que l'argent qu'il

avait dépensé avec elle provenait d'une source avouable. Bompard jura. Il n'était pas parjure. Il avait fait quelques heureuses opérations de bourse, mais il n'avait pas autrement volé. Quant à ses titres nobiliaires, néant! Pas la moindre noblesse. Il était simplement : d'industrie.

Pascaline eut peur d'être ridicule aux yeux des petites camarades. Elle se tut. Elle se contenta seulement d'appeler son mari « chevalier » dans le monde, et « canaille » dans l'intimité.

MÈRE, FEMME, FILLE OU SŒUR

I

Les membres du Cercle de l'Union sympathique — vulgo *Marmitons* — venaient de recevoir la circulaire suivante :

Cercle
de
L'UNION SYMPATHIQUE

Secrétariat.

Paris, mai 1884.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous faire savoir qu'une soirée dramatique sera donnée au Cercle, le lundi 9 *juin courant, à* 9 *heures précises.*

Chaque membre du Cercle a droit a une carte d'invitation pour une dame de sa famille, **mère, femme, fille ou sœur.**

Les cartes sont nominatives et rigoureusement personnelles; elles sont délivrées sur la demande de chaque membre, et la demande doit indiquer le nom et le degré de parenté de la dame à laquelle la carte est destinée.

Vous êtes prié de vouloir bien faire connaître au secrétariat, avant le vendredi 6 juin, si votre intention est d'user de cette faculté, le Comité devant se réunir pour aviser aux dernières mesures à prendre.

Les cartes demandées seront délivrées au secrétariat le samedi 7 juin.

Veuillez recevoir, Monsieur, l'assurance de ma respectueuse considération.

Le sécrétaire-gérant,

DES ÉGLISETTES.

Répétition générale, le samedi 7 juin, à 9 heures précises.

C'était donc décidé. La Revue annuelle du cercle des Marmitons aurait lieu le 9 juin. Avec le grand prix qui devait être couru dans la même semaine, ce serait l'événement parisien par excellence clôturant les fêtes du printemps.

Dans cette revue, écrite en collaboration par plusieurs membres du cercle, Maxime de la Pervenchère — le beau Maxime — devait jouer plusieurs rôles. Jusqu'ici, Maxime s'était essayé à dire des monologues, à chanter la chansonnette dans des salons amis; mais il n'avait pas encore abordé le grand théâtre, le théâtre de société. C'était un véritable début.

A ce début de Maxime, la petite vicomtesse de Saint-Menet aurait tout donné au monde pour pouvoir assister.

Pourquoi ce désir fou de la petite vicomtesse de Saint-Menet ? L'aimait-elle donc follement ce Maxime ? A vrai dire, elle n'en savait rien. Il lui plaisait, c'était chose certaine ; elle accueillait plus volontiers encore qu'elle ne le laissait paraître la cour assidue qu'il lui faisait depuis le commence-

ment de l'hiver... mais passer à une seconde édition matrimoniale quand la première lui avait si peu réussi! renoncer à son charmant état de veuve!... La vicomtesse ne s'y pouvait résoudre.

En voyant les débuts de Maxime, en assistant à son succès, en se laissant éblouir par cette auréole d'un soir qui brillerait au front du jeune homme, peut-être arriverait-elle à se décider...

Voilà pourquoi, en dehors du désir très légitime de se faire faire une onzième robe de bal, la petite vicomtesse désirait tant assister à la Revue des Marmitons.

Mais comment réaliser ce rêve? Ce n'était pas chose aisée. *Mère*, *femme*, *fille* ou *sœur*... le règlement était formel.

Obtenir une invitation de faveur par Maxime?... Eh! parbleu!... il la lui avait déjà proposée de lui-même, cette invitation!... En sa qualité *d'acteur de la Revue*, il l'eût obtenue aisément; mais, pour l'obtenir, il fallait la demander au Comité; or Maxime était bien jeune et la vicomtesse bien indépendante pour qu'une telle demande ne

pût éveiller quelques suppositions indiscrètes.

Comment faire donc, comment faire ?

C'est ce que se demandait la vicomtesse, qui, mélancoliquement étendue dans sa victoria, remontait vers cinq heures l'allée des Acacias, pleine de monde à ce moment.

Tout entière à son idée, elle regardait à peine la file descendante, les équipages élégants, les promeneurs à pied, les cavaliers au galop, enfin, toute cette animation amusante du Bois par une jolie après-midi de mai.

Tout à coup, elle fit un petit mouvement, se pencha en avant, comme pour donner un ordre à son cocher, hésita une seconde, puis, finalement, dit d'arrêter.

Sur la chaussée, à pied, venant en sens inverse, elle venait d'apercevoir Septeuil.

Tout Paris connaît Septeuil. Sa bonhomie, son amabilité sont légendaires. Malgré ses quarante-cinq ans sonnés... depuis quatre ans déjà, c'est un homme très jeune, si ce n'est plus un jeune homme. A la salle d'armes des Marmi-

tons, qu'il préside, pas de jarret plus vigoureux que le sien. Bon garçon avec les hommes, galant avec les femmes, serviable avec tous, il est un de ces êtres sympathiques qui ne savent pas répondre non quand quelqu'un fait appel à leur obligeance, surtout quand ce quelqu'un appartient au sexe faible. Très bel homme, avec cela, bien qu'un peu épaissi, et portant fièrement la moustache grise en croc, comme un reître du XVIe siècle. Fort assidu aux Marmitons, où il est adoré de ses collègues, Septeuil, plus que tout autre — vu son âge et ses sympathies — pouvait, sans la compromettre, être utile à la petite vicomtesse en cette grave occurrence.

Pourquoi donc alors, ce léger, oh ! très léger moment d'hésitation de la jeune femme? L'explication en est simple. Depuis longtemps, depuis qu'elle était veuve, Septeuil aimait la vicomtesse. Chaque fois qu'il la voyait, (et c'était souvent) il ne manquait pas de lui demander sa main. Avec sa bonhomie pleine de cœur et un peu bourrue, il lui disait :

« Vous savez... quand vous voudrez... toujours là... au premier signe, je cours à la Mairie... Ce n'est pas pour aujourd'hui encore?... Bon... j'attendrai. »

Comme tout le monde, elle avait beaucoup de sympathie pour lui, elle le trouvait bon, obligeant, aimable... elle eût été fière de marcher à son bras... elle savait bien que sous son apparence frivole et comme désintéressée, il l'aimait profondément... mais l'idée de devenir madame de Septeuil semblait bizarre à ses vingt-cinq ans.

Obtenir par Septeuil une invitation pour cette soirée où devait jouer Maxime, faire appel à l'obligeance de l'un pour assister au succès de l'autre, c'était un peu osé. De là l'imperceptible moment d'hésitation de la vicomtesse... mais bah!... au contraire!... ce serait drôle, original!... D'ailleurs Septeuil ignorait les assiduités de Maxime, il ne se douterait de rien... et puis c'était un si bon garçon!

La voiture s'était arrêtée. Septeuil, hélé au passage, était venu appuyer son bras sur le

rebord de la capote, tandis que le valet de pied, attendait, correct, à la tête des chevaux.

Après quelques propos indifférents, commérages et racontars sur les faits du jour, la vicomtesse aborda son sujet et fit sa demande.

Septeuil eut un soubresaut.

— Une invitation pour la Revue... mais vous n'y pensez pas... c'est impossible !

— Impossible n'est pas... Septeuil !

— Eh ! je n'y puis rien... pas plus qu'un autre ! Le comité est inflexible !... *Mère*, *femme*, *fille*...

— Ou *sœur !*... oh ! je la connais, votre formule d'exorcisme !

— Quant à entrer avec l'invitation d'une autre, vous ne le voudriez pas...

— Il faut pourtant que j'y aille, à cette soirée, il le faut !

Septeuil la regarda bien en face :

— Mon Dieu !... il y aurait un moyen, après tout !

— Et lequel ? fit-elle vivement.

— Épousez un membre du Cercle... vous rentrerez dans une des catégories autorisées !

— Avant quinze jours... vous plaisantez !

— Peut-être en effet serait-ce un peu tard pour cette année... Mais l'année prochaine !... Ah ! chère, chère comtesse, murmura Septeuil d'une voix légèrement tremblante, s'approchant de la jeune femme, si vous vouliez... vous savez... toujours là... au premier signe...

— Eh ! bien, Septeuil, ayez-moi une invitation pour cette année... et nous verrons pour l'année prochaine...

— Comment !... sérieusement... vous dites... vous me permettez d'espérer...

— Ayez l'invitation... Nous verrons après !

Et sur un signe de la vicomtesse, le valet de pied remonta sur son siège, la victoria partit et reprit la file, tandis que Septeuil la suivait de l'œil, appuyé sur sa canne, les jambes écartées, très ému au fond.

II

Le 9 juin, à dix heures du soir, la salle des fêtes du cercle des Marmitons était comble. La curiosité se trouvait vivement excitée. La répétition générale avait eu lieu devant les membres du cercle seuls, et quelques actrices, amies de la maison.

Pièce, costumes, décors et trucs, tout avait admirablement réussi. Maxime avait été très applaudi. Les cinq auteurs pouvaient enfin respirer. Ils étaient sortis vainqueurs de ce casse-tête parisien qu'on appelle une Revue de société.

Réunions préparatoires, échafaudage des scènes, confection des couplets, choix des interprètes hommes et femmes, premières répétitions, mise en scène, absences, irrégularités, flâneries, petits froissements d'amour-propre, rôles à rallonger ou à raccourcir, voix fausses à rendre justes, conseils à donner ou à subir, costumes qui ne vont pas, flirtage qui va trop, mémoire qui ne va pas assez, enfin ils étaient débarrassés de tout cela et pouvaient s'endormir sur un lit de lauriers qui, pour être anonymes, n'en seraient pas moins doux.

Sauf quelques membres, opposants quand même, demandant à un club à la fois moins et plus qu'à un théâtre, tout le cercle était content. Le succès de la première ne serait pas douteux. Aussi, quel éblouissement que cette jolie salle des fêtes avec son éclairage étincelant, ses belles tapisseries au mur, son grand velum blanc, ses massifs de plantes vertes et son parterre de femmes élégantes et parées! La toile, représentant un sujet allégorique, dérobe encore la scène du petit

théâtre, très adroitement et très complètement machiné ; un orchestre de vingt musiciens est groupé sous la main d'un jeune compositeur, membre du cercle; en face de la scène, le long de la galerie François Ier, soutenue par de belles colonnes, s'agite tout un essaim de têtes curieuses, plongeant plus ou moins directement dans le parterre des blanches épaules qui frissonnent en dessous, comme des fleurs vivantes où brille la rosée des diamants ; dans le fond, derrière le flot des spectateurs, le buffet rayonne, tout luisant de bougies et de fleurs ; dans ce joli public de femmes, les éventails s'agitent, les programmes, dessinés par La Pierre, le jeune et célèbre peintre militaire, passent de mains en mains ; on cause par petits groupes, on chuchotte, on attend.

A l'entrée, les dames, galamment accueillies par de jeunes commissaires, décorés des insignes des Marmitons — deux petites cuillers bleues et argent en sautoir — sont conduites dans la salle, non sans passer sous les regards convergents

d'une grappe de membres du cercle, qui, étagés le long de l'escalier de bois, à droite, en tenue de soirée, ont l'air d'une nichée de gros oiseaux noirs à colliers blancs, tout grouillants sous les lumières.

Au troisième rang à gauche de la scène, adorable dans sa toilette-costume Pompadour, la jolie vicomtesse triomphe, rose de joie.

Cet excellent Septeuil !.. Il l'a eue, cette invitation tant désirée ! Il est venu la lui apporter lui-même avant-hier seulement, deux jours avant la soirée ! Chez Félix, on a dû passer la nuit pour que la robe soit prête. Elle est arrivée tout à l'heure. Elle allait comme un gant... heureusement !... Sans cela il eût fallu mettre une robe vieille de deux soirées, ce qui eût été désolant.

Il paraît que cela n'avait pas été tout seul pour obtenir la carte d'entrée. Cette année, le comité était raide comme une brosse de crin. Enfin, sur l'insistance de Septeuil — insistance qui ne fut pas sans provoquer quelques sourires et quelques chuchottements discrets — on l'avait accordée,

un peu en souvenir de Saint-Ménet, un ancien collègue — beaucoup en raison de la beauté et du « chic » de la solliciteuse.

« Elle est décorative ! » avait dit sentencieusement Magnus Laurent, l'illustre portraitiste. Ce mot avait enlevé la situation.

En apportant son billet, Septeuil avait été parfait. A peine s'était-il permis une allusion à la promesse vague que lui avait faite la jeune femme et à la récompense inespérée qu'elle lui avait laissé entrevoir. Au contraire, il avait été plutôt un peu froid, un peu réservé, et — ce qui ne lui était pas ordinaire — un peu triste même. La vicomtesse l'avait remarqué, mais n'y avait pas songé longtemps... Sa pensée était tout à Maxime, aux préoccupations de son début, au plaisir qu'elle aurait à le voir applaudi par cet auditoire d'élite, consacrant les succès mondains... D'avance, elle en était fière; elle sentait bien qu'après cette épreuve décisive, elle n'hésiterait pas à accorder au beau jeune homme la main qu'il sollicitait depuis six mois. Quant à ce pauvre et excellent

Septeuil, qui la demandait depuis trois ans, lui, mon Dieu ! il se consolerait !... Il n'était pas d'une carrure à mourir d'amour, celui-là !

Et, avec cette indépendance du cœur qui, au fond, fait bien souvent la force et le succès des femmes, la petite vicomtesse en arrivait presque à se persuader qu'en agissant comme elle l'avait fait, elle avait agi le plus naturellement du monde, sans que sa conscience ou sa délicatesse eussent rien à lui reprocher.

La toile se leva. C'était le prologue. Le théâtre représentait un coin de l'Olympe. Le père — et compère — Jupin quittait le royaume céleste pour faire un petit voyage à Paris. Ses collègues dieux et demi-dieux s'empressaient autour de lui et chantaient des couplets. Maxime faisait Mars.

A la répétition générale, devant les hommes seulement, il avait joué le rôle d'une façon franchement cocasse et bon enfant, aussi y avait-il été très bon ; mais, devant ce parterre de jolies femmes — plus émotionnant pour un jeune homme qu'un parterre de rois, — il n'eut pas

le courage d'abdiquer toutes ses prétentions de superbe cavalier. A la place d'un Mars charge, il servit un Mars demi-sérieux ; il fit des effets de casque et de maillot, au lieu d'être grotesque en le voulant, il fut ridicule sans le vouloir. Les couplets dits avec gaîté et bonhomie à la répétition avaient été bissés ; cette fois, chantés avec une prétention hors de mise, ils firent un effet glacial.

La vicomtesse se mordit les lèvres. Elle le sentait un peu ridicule et terriblement fat : mais au fond, elle ne lui en voulait pas trop. Bien que déplacés, ses effets de casque étaient pour elle. Il cherchait à lui plaire ; il s'y était mal pris, voilà tout.

Hélas ! ce fut bien pis au second acte, l'acte des événements de l'année. Maxime y faisait le Pavé parisien. Un long morceau à détailler, avec de nombreuses allusions politiques. A la répétition, on l'avait bissé.

Ce soir, Maxime, encouragé par son succès de l'avant-veille, voulut obtenir plus encore. Il força

sa voix dès le commencement, si bien que lorsqu'il en arriva au quatrain final :

Du vieux pavé de notre vieile ville,
A chaque pas, les hauts faits sont inscrits ;
En souvenirs son histoire est fertile,
Car cette histoire est celle de Paris !

il fit un abominable couac.

Tout le public poussa un « ah ! » qui, pour être aussitôt réprimé, par politesse, n'en fut pas moins spontané.

Cette fois, la vicomtesse devint très pâle. Exécrable ! décidément, il était exécrable, ce Maxime, — et, entre ses doigts crispés, elle cassa une des branches de son éventail.

Pendant l'entracte, on alla au buffet. Septeuil l'y conduisit.

— Vous amusez-vous ? demanda-t-il entre deux sandwiches.

— Énormément, dit-elle : c'est charmant, votre Revue !

Pas un mot de Maxime. Mais, dans le brouhaha léger des conversations, la vicomtesse entendit plusieurs fois le nom de la Pervenchère accompagné de rires étouffés et de légers couacs de canards imitateurs.

A la fin de l'entr'acte, Septeuil la reconduisit à sa place et s'inclina profondément :

— Demain, à votre thé de cinq heures, pourra-t-on savoir votre opinion sur le troisième acte?

Elle lui fit gentiment oui de la tête et lui tendit sa main qu'il serra, puis il s'éloigna par l'allée du milieu. Un moment, elle le suivit de l'œil. Il était encore très bien, cet excellent Septeuil, avec ses longues moustaches, et il avait fort bonne mine, dominant de sa haute taille le flot d'habits noirs qui l'entourait.

Le troisième acte — l'acte des théâtres — commença. Maxime faisait une parodie du théâtre italien, en troubadour de pendule, pourpoint pistache, maillot jaune, toque à créneaux, guitare et longue épée à fourreau bleu de ciel. Il était ridicule, mais le rôle le voulait ainsi. Hélas ! il le fut

trop, car à peine entré en scène, soit émotion, soit maladresse, il s'embarrassa dans son épée, vacilla, lâcha sa guitare et s'assit violemment sur l'instrument qui rendit un son désespérément plaintif sous le poids de son troubadour. On éclata de rire. Quel triomphe, si Maxime avait eu l'idée de laisser croire au public que cette chute involontaire était un effet préparé!... Malheureusement, il perdit la tête, devint tout pâle, puis tout rouge, et, après un moment d'hésitation, rentra dans la coulisse en donnant les marques non équivoques d'une colère concentrée. Dans la chute, la plume blanche de la toque à créneaux s'était cassée au milieu et pendait tristement par derrière, accompagnant de son dandinement les moindres gestes sérieux de ce troubadour charge.

C'était à se tordre!... On ne se tordit qu'un moment, par politesse, mais on se tordit bien, et la pauvre vicomtesse entendit Lady Wittson, la richissime américaine, murmurer à l'oreille de la baronne de Villetaneuse, sa voisine :

— Oh! cioulé, ce pauvre monsieur-là, tout à fait cioulé !

La petite vicomtesse cassa une deuxième branche de son éventail, en se disant :

— Un homme coulé !... jamais !

La Revue se termina sans encombre. On s'amusa beaucoup. A la fin, on redemanda les acteurs et on les couvrit d'applaudissements. Seul, Maxime ne revint pas.

III

Le lendemain, à cinq heures, la vicomtesse se tient dans son petit salon japonais, étendue sur une longue chaise en bambou noir.

Elle est nerveuse, la vicomtesse ; son joli visage porte les traces d'une nuit d'insomnie. De temps en temps, elle tire trop fort les oreilles de Balbine, sa petite griffonne, qui se venge en lui mordillant les doigts.

La vicomtesse a donné l'ordre de dire en bas qu'elle était souffrante et ne recevrait pas. Une seule exception pour Septeuil.

Elle ne peut pas le mettre à la porte, ce bon Septeuil!... Il s'est donné assez de peine pour lui avoir cette malheureuse invitation!... C'était bien inutile, assurément, d'en prendre un pareil souci... mais enfin!... il l'avait pris!... Récompense lui était due.

Quant à Maxime, consigné comme tout le monde.

Un coup de sonnette retentit : on annonce Septeuil.

Comme la veille il est très correct — plus correct que d'ordinaire même. Après quelques menus propos, on parla de la soirée.

— Eh bien! et ce troisième acte?... Comment l'a-t-on trouvé?... amusant n'est-ce pas?

— Oui... très amusant... trop amusant même!

— Comment! trop amusant?...

La vicomtesse sourit imperceptiblement et d'un air distrait, tout en regardant le bout de son pied chaussé de babouches roses :

— Oui... M. de la Pervenchère...

— Que voulez-vous? Il a perdu la tête, ce

pauvre garçon!... Ça peut arriver à tout le monde...

— Il a perdu aussi la voix... dans son rondo du pavé parisien, il a eu le plus beau couac...

— Bah! Ça arrive aux plus grands chanteurs...

— Et en dieu Mars, au prologue... posant pour l'Antinoüs!... A-t-il été assez exécrable!

— Je vous trouve sévère, chère vicomtesse. Pour des débuts...

— On ne débute pas quand on n'est pas sûr de réussir...

— Il faut toujours bien commencer!

— Pourquoi? M. de la Pervenchère n'est pas un cabotin... il peut faire autre chose!

— Si vous attaquez M. de la Pervenchère, attaquez-moi de même... Je suis un peu coupable aussi, moi.

— Comment? Vous ne jouiez pas dans la Revue, vous!

— Non! mais je la soufflais! c'est moi qui ai soufflé la Pervenchère...

— Eh ! mon cher ! Souffler n'est pas jouer !

— Décidément, je vous trouve sévère ! Vous ne pouvez demander à un acteur de société...

La petite vicomtesse perdit patience :

— Ah ! tenez ! Septeuil !... taisez-vous ! c'est agaçant de le voir défendre comme ça... par vous surtout !

— Par moi surtout ? que voulez-vous dire...

— Rien !

Septeuil regarda la vicomtesse bien en face et avec sa bonhomie franche :

— Mais, petite enfant, mais vous ne voyez donc pas que je sais tout !

— Comment !... vous savez que... Maxime...

— Vous avait demandé votre main ? Oui !

— Et que moi je vous avais demandé cette invitation pour...

— Pour l'entendre, pour l'applaudir... oui !

— Et vous ne me l'avez pas refusée ?... Vous ne m'avez pas envoyée promener avec tous les égards dus à mon indiscrétion... pour ne pas dire plus ?

— Non!... Que voulez-vous?.... Je vous aime, moi; c'est bouclé... ça ne se déboucle pas!

— Et si Maxime avait été excellent? Si, sottement grisée par ce succès d'un soir, j'avais été assez sotte pour devenir sa femme?

— Que voulez-vous? j'aurais bien dû déboucler... mais je crois que j'aurais rudement pleuré sur la malle!

La vicomtesse eut comme un éblouissement. Devant cette affection si simple, si profonde et si dévouée, son petit cœur, un peu sec et un peu blasé, sentit comme une montée de sang chaud et ardent.

Elle se leva de la chaise longue, appuya ses deux mains sur les larges épaules de Septeuil et de sa petite voix argentine :

— Mon cher Septeuil, malgré les... défaillances de M. de la Pervenchère, la Revue de cette année m'a si fort amusée que je tiens à ne pas manquer celle de l'année prochaine; mais je ne veux pas que vous vous donniez tant de peine pour m'obtenir une carte d'entrée... *Mère, femme, fille ou*

sœur... dit votre règlement. Faites-moi inscrire dans la deuxième catégorie sous le nom de madame de Septeuil.

MA COUSINE HILDEGARDE

(FANTAISIE ARCHÉOLOGIQUE)

I

Du temps que j'étais écolier, je passais une partie de mes vacances chez mon oncle Paulus, dans la petite ville de B..., près de Caen.

Un brave homme que mon oncle Paulus, et un type des plus amusants, suivant l'expression de nos artistes d'aujourd'hui. Petit, noir, cassé, vêtu d'une redingote trop longue et d'un pantalon trop court, une éternelle calotte de velours sur la tête, il était encore vif et alerte malgré ses soixante-dix ans bien sonnés. Ses petits yeux clignotants

et toujours en éveil papillottaient derrière une paire de lunettes monumentales, à branches d'or, solidement fixées sur les oreilles et qu'il ne quittait pas plus que sa calotte de velours.

Mais la partie la plus remarquable de son costume, celle qui n'a jamais cessé de m'intriguer, était sa chaussure. Jamais, au grand jamais, je n'ai vu de chaussures neuves aux respectables pieds de mon oncle Paulus. Il portait toujours les mêmes souliers à boucles, recroquevillés, usés, tourmentés, trop larges, et si longs que la pointe se relevait victorieusement en l'air comme celle des chaussures à la poulaine du XIVe siècle. Ses souliers, je l'ai dit, étaient toujours les mêmes et la seule variété que mon oncle se permît était de les changer parfois de pied, opération facile, grâce à l'avachissement du cuir, qui avait perdu toute forme primitive.

Cette négligence de mon oncle pour sa chaussure s'étendait aux autres parties du vêtement et s'étageait des pieds à la tête : pantalon inégalement tendu, gilet boutonné de travers, col de re-

dingote relevé en arrosoir, cravate dénouée, absente parfois; en un mot, l'aspect d'un fou ou d'un savant. Une tête fine et intelligente, un nez de chercheur, un sourire légèrement railleur relevant le coin de la bouche ne rendaient vraisemblable que cette seconde hypothèse qui, d'ailleurs, était la vraie :

Jean-Stanislas Paulus, président de la Société archéologique du département, membre d'un nombre infini de sociétés diverses, était un savant effroyablement savant.

Malgré tout le respect que je ne cesse de professer pour votre mémoire et toute l'admiration que m'inspire votre science, ô mon très cher oncle! permettez que ce terrible adverbe s'échappe de ma plume au souvenir des longues heures d'ennui que cette science m'a causées. Que de fois, après le déjeuner, par une belle journée de septembre, quand le soleil joyeux et clair frappait aux vitres, inondant de ses rayons les grasses prairies et mettant des ombres fraîches au pied des pommiers; quand je me sentais des envies

folles de courir à travers champs et de me rouler dans l'herbe; que de fois ne m'avez-vous pas retenu par une interminable conférence sur l'organisation municipale de l'ancienne Gaule, les *missi dominici* de Charlemagne, le Capitulaire *de Villis*, le traité du regrettable Adalard, et surtout, surtout, sur les principes du système féodal! Vous aviez consacré à cette intéressante question un travail couronné par la Faculté de Grenoble, et c'était votre thème favori. Oh! les fiefs, les censives, les alleux et les éternelles différences entre la foi et l'hommage! et les services du vassal et de l'homme lige! et l'origine de la féodalité!

« La féodalité, tant critiquée aujourd'hui, a été une nécessité sociale... Préparée par les immunités et les précaires militaires de Charles Martel, elle se confirme avec Charlemagne et Pépin-le-Bref, déclarant que l'usufruitier était tenu au service militaire aussi bien que le propriétaire et devait le suivre à la guerre... Le propriétaire devient seigneur, l'usufruitier devient vassal... La féodalité est créée, le capitu-

laire de Kiersy n'a plus qu'à la réglementer... »

Pendant ce temps, le soleil baissait à l'horizon, les ombres des arbres s'allongeaient sur les prés, la rivière prenait des teintes plus sombres; enfin, la journée s'avançait et j'écoutais toujours, retenu par votre intarissable éloquence, bouillant, estant, rageant et envoyant à tous les diables Charlemagne, Pépin-le-Bref, rois, seigneurs et vassaux.

Et, pourtant! disons-le, à ma louange, je faisais tout mon possible pour m'intéresser à ces doctes conversations; j'y mettais toute la bonne volonté dont j'étais capable; je crois même que j'aurais fini par y prendre goût : malheureusement, tous mes efforts se heurtaient à un obstacle invincible : mon cher et respectable oncle Paulus, membre de la Société archéologique de la Sarthe et d'un grand nombre de sociétés savantes avait une infirmité qui lui avait bien nui dans sa carrière et l'avait empêché d'embrasser le professorat (ce qui aurait été l'ambition de toute sa vie); une infirmité qu'il avait en vain

combattue et que, moins heureux que Démosthènes, il n'avait pu vaincre ; une infirmité terrible, décourageante pour ceux qui l'écoutaient ; mon oncle Stanislas Paulus était bègue : « La fé, fé, oda, lité, tant cri, cri, tiquée aujou, jourd'hui, était une né, nécessi, si, té... et Charlema, ma, magne et Pé, Pépin-le-Bref et et les fi, fiefs et les va, vassaux et les capitu, tulaires... » Et cela pendant trois heures d'horloge !

M'excuserez-vous, maintenant, et me pardonnerez-vous, ô mon cher oncle, le sans-façon avec lequel je traitais les Mérovingiens, les Carlovingiens et tous vos rois favoris ?

II

Quatre passions se disputaient le cœur de mon oncle Paulus : la science, sa fille, son chat et son neveu. Je ne venais évidemment qu'en quatrième ligne.

Ma cousine avait seize ans et était loin d'être jolie ; déjà forte pour son âge, elle promettait, une fois mariée, une richesse de formes qui atteindrait le superflu. Ses cheveux, qu'elle croyait blonds, tiraient vigoureusement sur le rouge ; sa peau, qu'elle prétendait blanche comme du lait, était constellée de taches de rousseur. Elle avait de petits yeux d'un bleu pâle, des pieds trop

longs, des mains trop rouges. Comme celui de mon oncle, son costume laissait à désirer; non comme régularité, grand Dieu! elle était la propreté et le soin mêmes, mais comme coupe. Fidèle à ses principes d'économie et indifférent aux choses usuelles de la vie, mon oncle lui accordait généreusement deux robes, tous les deux ans, à Pâques. Il fallait, pendant vingt-quatre mois, se contenter de cela. Or, comme elle était en pleine croissance, les robes trop longues au commencement de la première année devenaient insuffisantes à la fin de la seconde, l'étoffe, parcimonieusement ménagée, ne permettant que des rallongements insuffisants.

Cette particularité donnait à la pauvre enfant la tournure la plus bizarre du monde; mais elle était la dernière à s'en apercevoir, n'ayant pas l'ombre de coquetterie. Excellente fille! Toute son ambition se bornait à diriger de son mieux le ménage de mon oncle, à veiller à la cuisine, à la lingerie, au poulailler; sa vie se passait au milieu des poules et des canards. Elle ne

souhaitait rien de plus au monde que d'avoir de belles couvées. Quant à l'amour, au mariage, aux toilettes, à tous ces riens qui hantent d'habitude le cerveau des jeunes filles, elle s'en souciait peu. Elle savait qu'on la marierait un jour et s'y résignait, sans souhaiter cette modification d'existence, sans la craindre non plus. Elle était restée fillette : comme ses robes, son ambition ne s'allongeait pas.

Cette petite nature, toute bourgeoise, naviguait dans la vie sous un nom de baptême exigé par mon oncle, affamé d'archéologie : elle s'appelait Hildegarde, ni plus ni moins que la seconde femme de Charlemagne. Mais elle était ma cousine et, suivant la loi éternellement fatale, j'en étais amoureux. Au collège, je passais des heures entières, pendant l'étude, à regarder voler les mouches, en rêvant aux blonds cheveux d'Hildegarde. J'avais composé avec ce nom un monogramme très compliqué que j'avais écrit sur mes cahiers, sculpté sur mon pupitre, sur mon banc, contre le mur, partout; monogramme

qui eût défié la patience des plus habiles paléographes. Seuls, deux cœurs percés d'une flèche indiquaient qu'il s'agissait d'une femme et d'une femme aimée.

Pendant les longues veillées d'hiver, avant que les tambours ne nous conduisissent au souper, puis au dortoir, dans la grande salle d'étude de rhétorique, sous la lumière parcimonieuse de la lampe municipale, que de pages noircies en pensant à elle! Que de vers griffonnés derrière un rempart ingénieusement formé d'un dictionnaire et d'un *Thesaurus*, destiné à tromper l'œil du maître! Que de déclarations brûlantes! que d'épîtres enflammées! Rien de tout cela ne lui fut envoyé; ma cousine devait ignorer à jamais le secret de mon âme; elle n'a point soupçonné la passion qu'elle m'inspira. Nul doute, si elle l'avait connue alors, qu'elle n'en eût ri comme une folle, en admettant qu'elle m'eût compris.

Aussi, possédé de ma passion, attendais-je avec impatience le moment des vacances. Mon oncle venait me chercher à la gare en cabriolet, avec

son éternelle calotte noire et ses mêmes souliers, tel enfin que je l'avais quitté onze mois auparavant. Nous filions dans la campagne au petit trot du cheval gris-pommelé, à travers cette belle Normandie, suivant le chemin bordé de haies folles et de pommiers.

Régulièrement, au bout de deux kilomètres, mon oncle m'entamait une discussion historique, m'annonçant une découverte des plus intéressantes faite par lui depuis que nous nous étions quittés et m'esquissait le plan du mémoire projeté. Je l'écoutais distraitement, sanglé dans ma tunique de collégien et ballotté aux cahots de la voiture. Ma pensée était ailleurs. Elle allait plus vite que le cheval et était déjà arrivée à B...

Aussi, quand au détour de la route j'apercevais réellement la petite ville, le cœur me sautait dans la poitrine. Enfin les vieux remparts traversés, la rue étroite grimpée, la grande porte ouverte, nous entrions dans la cour.

Elle était là au milieu de son peuple de poules et de poussins, très calme, telle aussi que je

l'avais quittée onze mois auparavant, un peu plus grande seulement, et par suite, un peu plus court vêtue. En nous voyant arriver, elle jetait une dernière poignée de grain aux volatiles, puis, arrivant à nous :

« Bonjour, cousin.

— Bonjour, cousine.

— Combien de prix ?

— Combien de poussins ? »

Et l'on s'embrassait.

Ah ! que j'étais heureux !

III

Dans ce beau pays, libre de courir à ma guise, quand je pouvais échapper aux griffes de mon oncle, loin du collège et près de ma cousine, j'aurais été l'homme le plus heureux de la terre si Attila n'eût été des nôtres. Tandis que tout chat qui se respecte répond au nom classique de Raminagrobis ou plus familier de Minet, le chat de mon oncle, touché, lui aussi, de la grâce archéologique, portait le nom du roi des Huns.

J'avoue avoir un faible pour les chats. Je ne sais pas d'animal domestique plus intéressant et gardant davantage son indépendance, son origi-

nalité, tout en étant fort attaché, quoi qu'on en dise. Outre sa beauté, qui est réelle, il a je ne sais quoi d'étrange et d'inconnu qui me plaît. Le rôle cabalistique qu'on lui a souvent prêté me semble vraisemblable, et messire Satanas dans la peau d'un chat me paraît fort bien à sa place.

Et quelle jolie bête : souple, élégante, caressante et agréable à caresser ! quelle belle fourrure variée à l'infini ! Cette fourrure était primitivement destinée au chien par le Créateur, raconte une légende russe, mais le chat vint le premier, la vola dans le magasin céleste et s'en revêtit : de là, fureur du chien et antipathie éternelle entre les deux races. Les chats ont volé tant de choses depuis qu'on peut bien leur pardonner celle-là.

Mais inutile d'entamer un plaidoyer en faveur des chats; la chose est faite et depuis longtemps. Les noms abondent de ceux qui les ont aimés et les plus grands noms. Citerai-je Mahomet avec son chat Muezzo, qu'il chérissait à ce point

qu'ayant à se lever il préféra couper un pan de de son vêtement sur lequel dormait l'animal, plutôt que de déranger le dormeur? Le cardinal Wolsey, chancelier anglais, qui, pendant les séances du Parlement, laissait son chat s'asseoir sur un fauteuil, à ses côtés? le Tasse, qui adressa à sa chatte un de ses plus charmants sonnets? Richelieu, qui jouait avec des chats pendant des heures entières? Moncriff, le célèbre historiographe des chats, que les profanes, par analogie, baptisèrent du surnom d'historiogriffe? et Chateaubriand qui reçut de Léon X son fameux Micetto? et Sainte-Beuve? et Baudelaire? et Gautier?... Mais revenons à Attila, le chat de mon oncle Paulus.

C'était un magnifique angora, à la fourrure noire comme du jais, à la queue ondée, aux yeux du vert le plus pâle et le plus transparent; singuliers yeux, qui semblaient lire dans le fond de votre cerveau, tandis que vous aviez la plus grande peine à les regarder en face. Fixes, immobiles, une seule chose semblait les animer, la

prunelle noire et allongée qui se dilatait et se resserrait avec une prodigieuse rapidité. Quand Attila était au repos, cette prunelle était la seule chose qui parût vivre en lui.

Il est à croire que le goût très vif que j'ai pour les chats ne devait se développer que plus tard; car, alors, je ne pouvais souffrir Attila, qui me le rendait bien, du reste. Nous étions deux ennemis intimes; quand il me voyait entrer quelque part, il se cachait bien vite derrière un meuble, pelotonné en boule, m'observant avec ses gros yeux ronds. Si j'essayais de le caresser, j'étais sûr d'attraper un terrible coup de griffe; si je voulais le battre, c'étaient des miaulements affreux qui m'attiraient immédiatement une verte réprimande de mon oncle.

Entre nous, la guerre était continuelle, les escarmouches n'en finissaient point. Gare à moi, si je m'endormais dans un fauteuil; mon terrible ennemi me sautait sur les épaules et, passant ses griffes dans mes cheveux, me réveillait en sursaut.

Gare à lui, s'il venait à passer par une porte dont je tinsse le bouton; je la refermais violemment et le fléau de Dieu, serré entre le chambranle et le battant, faisait une triste figure.

Ce qui m'irritait surtout en lui, c'était l'air narquois qu'il prenait lorsque je regardais à la dérobée, le soir, ma chère Hildegarde tirant son aiguille à côté de mon oncle absorbé dans la lecture d'un in-folio. Ses yeux fixes et clairs avaient je ne sais quelle expression de curiosité railleuse; je le sentais deviner le secret caché au fond de mon âme, et j'aurais presque rougi. Sa patte de devant, ramenée d'un mouvement fréquent sur l'oreille, avait un air insolent... Dans ces moments-là, je l'aurais étranglé!

IV

J'avais l'habitude, lorsque le temps ne me permettait pas les bonnes promenades dans la campagne, de me réfugier dans la bibliothèque de mon oncle. La vieille maison que nous habitions avait été construite sur les fondations d'un couvent démoli en 1793. Une grande cave, très saine et très sèche, était restée intacte sous la pioche des démolisseurs. Elle était voûtée d'ogives dont les nervures venaient se rejoindre sur quatre gros piliers, aux chapiteaux du roman le plus pur. On y descendait par un escalier de quelques marches, taillé en pleine muraille. Mon oncle avait

fait carreler cette cave, agrandir les prises de lumière, garnir les murs de rayons et y avait descendu ses livres et ses chers manuscrits. Commencée depuis fort longtemps, sa collection était vraiment remarquable, surtout en documents des XIIIe et XIVe siècles. On peut la voir maintenant aux Archives départementales, à qui il l'a léguée par testament.

J'aimais beaucoup cette bibliothèque et c'était un plaisir pour moi de rester dans cette grande salle profonde, silencieuse, où la rêverie venait sans qu'on y pensât; or, j'aimais beaucoup à rêver, comme tous les amoureux. J'y passais de longues heures à feuilleter les vieux bouquins, à fureter deçà, delà, le plus souvent à ne rien faire, le nez en l'air, le menton dans la main, regardant, à travers la haute fenêtre, le balancement des arbres de la cour. Pendant toute la durée de mon séjour, mon excellent oncle s'interdisait l'entrée de la bibliothèque et m'y laissait maître absolu; il se figurait, le cher homme, que je m'y livrais à un travail d'enragé. J'avais le soin d'en-

tretenir cette croyance et l'égoïsme d'en profiter.

Donc, un jour de pluie (ce jour-là mon cher oncle m'avait fait une longue conférence sur l'histoire du costume en France), j'étais descendu à la bibliothèque et, après avoir feuilleté toute une rangée de livres, j'avais fini par mettre la main sur un vieux recueil relié en maroquin rouge et qui portait au dos cette mention : *Romans de chevalerie*. C'était un manuscrit du commencement du XIIIe siècle, orné de miniatures sur fond rouge, encadrées de filets d'or avec rinceaux, feuillages et animaux fantastiques. Je m'installai dans le grand fauteuil, devant la fenêtre, au jour, et je me mis à lire.

Il s'agissait des aventures d'un chevalier des plus courageux, dont le nom m'échappe, qui, parti en guerre pour reconquérir les fiefs de son père injustement ravis par un traître de la famille des Ganelon, passait en Espagne, tuait un terrible roi sarrasin, un Baligant quelconque, et lui enlevait sa fille à sa barbe et à son nez. Après mille aventures, plus effroyables les unes que les

autres : païens pourfendus, animaux terribles combatus, exploits de toute sorte, il revenait à la cour de Charlemagne et épousait la Sarrasine, après l'avoir fait dûment baptiser.

Cette lecture, bien que pénible, à cause de la difficulté du texte encore barbare, me charma ; j'entrais dans la peau du chevalier vainqueur, tandis que ma chère Hildegarde, présidant sans cesse à toutes mes pensées, revêtait peu à peu la forme de l'héroïne. Mon imagination de seize ans travaillait vivement, et peu à peu, il me sembla que le heaume s'ajustait sur ma tête, que le haubert s'appliquait sur mon dos, que la lance, avec le gonfanon flottant, me poussait dans la main ; bien assis sur mon cheval, je chevauchais par monts et par vaux ; je franchissais torrents, ravins, précipices, rien ne m'arrêtait.

L'illusion était si profonde, le sentiment de la réalité s'effaçait à ce point en moi, que, voulant me persuader que j'étais bien chez mon oncle, dans la bibliothèque, je fermai le livre, je levai les yeux...

Alors, j'aperçus à trois pas, devant moi, en pleine lumière... non, jamais je n'ai éprouvé un étonnement pareil!...

V

J'aperçus ma cousine Hildegarde, mais Hildegarde transfigurée, superbe, magnifique, revêtue du costume de la fin du XIIIe siècle, celui de l'héroïne dont l'histoire me passionnait. Ses beaux cheveux blonds, tordus en nattes, sortaient des deux côtés du chaperon, de forme cylindrique, et tombaient en flots pressés sur ses épaules. Un voile transparent, s'enroulant autour de son cou, enveloppait son visage d'une blancheur de lait; un corsage montant, à manches justes, d'un bleu pâle, serrait sa taille élégante; une robe longue — rien de ses robes

ordinaires — ample et collante aux hanches, tombait en mille plis droits sur ses petits pieds qu'on apercevait à peine; une ceinture basse et étroite entourait sa taille, soutenant une escarcelle; de ses épaules, un manteau doublé d'hermine descendait harmonieusement jusqu'à terre, soutenu sur la poitrine par une ganse ornée de pierreries.

Devant cette apparition inattendue, je pousse un cri de surprise et veux m'élancer vers elle... Une force inconnue me cloue dans mon fauteuil. Elle, sans dire une parole, m'envoie un adorable sourire, pose le doigt sur ses lèvres, avec ce joli geste qui veut dire silence, se met à glisser à petits pas vers le fond obscur de la bibliothèque, se retourne, me sourit encore et, brusquement, disparaît.

Ma foi! je vous avouerai que cette apparition, toute charmante qu'elle fût, me fit un peu peur, et, fermant mon livre, je voulus me lever. Mais voici qu'à la même place, devant moi, une nouvelle Hildegarde paraît brusquement, de l'autre côté de

la table, comme la première. Je retombe anéanti dans mon fauteuil.

La gracieuse figure! Plus charmante encore que la précédente! Si le sourire est resté toujours le même, le costume a changé; c'est celui des femmes du commencement du XVe siècle. Sa robe d'un vert pâle, décolletée en pointe, chargée d'ornements brochés, garnie de menu vair au corsage et au bout des manches plates, tombe sur une sous-jupe en étoffe claire sous laquelle on aperçoit la pointe aiguë de ses pieds chaussés à la poulaine; une fine gorgière de gaze est posée sur sa peau, sous le revers de fourrure du corsage; un petit escoffion, blanc et or, orne gracieusement sa tête, qu'un léger voile empesé et très transparent, partant des tempes, couvre par derrière seulement.

Ce n'est plus l'héroïne du roman du XIVe siècle, c'est une grande dame de la cour de Charles VI, une suivante d'Isabeau de Bavière qui paraît devant moi. Comme la première fois, je veux vainement m'élancer vers elle; comme la pre-

mière fois, elle pose son doigt sur sa bouche, traverse la salle, s'arrête au même endroit, se retourne et disparaît.

C'était trop fort! Cette fois, brave comme un gamin de seize ans, je songeais sérieusement à prendre la fuite, quand une réflexion m'arrêta : « Qui me dit, pensai-je, que ce n'est pas là l'âme de ma chère cousine, qui, réveillée brusquement par moi dans une de ses incarnations précédentes, reprend successivement toutes les formes humaines sous lesquelles elle a vécu, elle a pensé, elle a aimé peut-être?... Alors, s'il en est ainsi, après les Hildegarde passées, j'en arriverait peut-être à l'Hildegarde d'aujourd'hui, à l'Hildegarde du XIXe siècle, qui sera moins silencieuse, qui me parlera, qui me dira... »

Une troisième apparition venait de s'élever en face de moi.

J'avais devant les yeux une grande dame de la cour de François Ier. Rien n'y manquait, la basquine, les larges manches en forme d'entonnoir, la robe en velours cramoisi, plissée en tuyaux

d'orgue; sur la tête, le petit chaperon blanc orné de perles recouvrant les cheveux divisés en deux bandeaux; à la main un miroir de métal. C'était une véritable Éléonore de Castille. J'aurais voulu, comme François Ier, me jeter à ses pieds, mais je ne pus encore bouger, et la gracieuse apparition renouvela le même manège que les deux autres, sourit et s'envola.

Cette fois, la crainte disparut, la curiosité la remplaçait.

J'assistais au défilé qui continua sans s'arrêter. Nous sautions de siècle en siècle, car la première figure qui s'éleva maintenant fut une amazone du temps de Louis XIII. Longue robe de cheval grise, corps de jupe bleu orné d'une multitude de boutons, large rabat de dentelle tombant sur les épaules; petites demi-bottes en cuir fauve, feutre à longues plumes flottantes, crânement posé sur l'oreille, cravache à la main. Sous ce costume, la tranquille Hildegarde avait l'air d'un d'Artagnan femelle. Où étaient les poules et les canards d'antan?

L'amazone disparue, voici qu'une adorable bergère Watteau s'élève de terre, toute rose, toute mignonne, toute gracieuse, avec de larges manches en pagode, des mitaines aux mains, une cornette sur la tête, poudrée à frimas, l'œil vif, le visage rose et blanc, ponctué de mouches assassines, prête à s'embarquer pour Cythère. Relevant d'un geste sa jupe bouffante, posant délicatement ses petits pieds chaussés de soie rose, elle sourit, de même que ses devancières, me lance une œillade provocante et s'évanouit.

Elle est aussitôt remplacée par une merveilleuse de la fin du siècle dernier. Ce n'est plus un Watteau, mais un Debucourt. Ma chère cousine a le costume bizarre, demi-masculin, de l'époque : le grand chapeau de taffetas noir, orné de plumes, s'élève hardiment sur sa tête, au-dessus d'un entassement de rubans ; une demi-redingote en taffetas jaune vif, orné de gros boutons d'acier guilloché, dessine élégamment sa taille qu'un corsage coupé en pointe amincit encore ; un nuage de gaze estompe le décolletage de sa robe

où dort un bouquet de roses-thé; deux chaînes de montre chargées de breloques battent sur sa jupe; son petit pied est emprisonné dans un soulier bleu foncé; sa figure, légèrement fardée, la mouche au coin de l'œil, se dissimule coquettement derrière un petit éventail noir orné de médaillons et de fleurs, tandis que son autre main, recouverte d'un long gant, se repose dans un petit manchon blanc en poil de Sibérie retenu au cou par un ruban rose... Elle disparut.

Cette fois, le cœur me battait plus fort que jamais, car, selon toute probabilité, j'allais avoir sous les yeux la dernière incarnation de ma cousine telle que je la connaissais, telle que je l'adorais, telle que je la voyais journellement.

Mon attente ne fut pas trompée: en face de moi, au même endroit que les autres, j'aperçus ma cousine, ma vraie cousine, dans son humble costume de tous les jours, avec sa jupe noire trop courte, son petit col blanc, ses cheveux simplement relevés sur la tête et ses mains rouges de pensionnaire, moins brillante, sans doute, moins

belle, mais plus charmante pour moi que toutes les autres, car c'était sous cette forme que je l'avais toujours aimée. Cette fois, au lieu de s'éloigner, elle s'avance directement vers moi, simple et bonne enfant comme elle l'était d'ordinaire; elle sourit, me tend la main, ses lèvres s'agitent, elle va parler... Enfin ! je vais savoir le secret de son cœur, quand, soudain...

VI

Avez-vous quelquefois pensé à la sensation que produirait toute une pelote d'épingles s'enfonçant brusquement dans la tête, au moment où l'on y pense le moins? C'est ce que j'éprouvai : une douleur violente, épouvantable. L'apparition s'envola. Je portai vivement la main à ma tête... Attila!

Pendant mon sommeil (car je m'étais endormi et tout cela n'était qu'un rêve), le maudit chat, entré sans doute par la fenêtre entr'ouverte, usant de son procédé de guerre habituelle, m'enfonçait ses griffes dans la tête, mêlant abominablement

mes cheveux et, surtout, interrompant mon beau songe au moment le plus intéressant. C'en était trop! cette fois, je me levai brusquement, et saisissant le maudit animal à plein corps, malgré ses cris et ses coups de griffes, je le jetai de toutes mes forces sur le carreau.

Peine inutile! comme un vrai chat qu'il était, il retomba sur ses pattes et, le dos courbé, la queue battant l'air, la moustache hérissée, les yeux étincelants, miaulant affreusement, sans reculer, il me regarda en face, fixement.

Que voulez-vous? Il me faisait un si singulier effet, ce diable d'animal, que je n'osai l'attaquer de nouveau directement; mais, sans le quitter des yeux, à petits pas, une main derrière le dos, je me glissai vers le rayon le plus voisin de la bibliothèque, et, saisissant le premier volume venu, de toutes mes forces, je le lançai à la tête de mon ennemi. Avec une agilité merveilleuse, il sauta de côté, et le volume, un superbe in-quarto, alla s'aplatir par terre, dans un tourbillonnement de feuilles détachées.

A cette brusque attaque, Attila se réfugia sous la table, miaulant et crachant plus que jamais. J'étais furieux. Je saisis un autre volume, je le lançai encore ; il attrapa l'encrier qui tomba par terre et se brisa en mille pièces. Un troisième volume suivit le second, un quatrième le troisième ; j'étais devenu fou.

Au sixième coup, la table, frappée en angle par un énorme manuscrit vigoureusement lancé oscilla et tomba. J'espérais voir Attila écrasé : point ; d'un bond il se dégagea, et se sauva vers un coin de la bibliothèque. Alors commença une lutte terrible : manuscrits, atlas, dictionnaires, revues, livres brochés ou reliés, de tous les formats, de toutes les couleurs, je prenais tout indistinctement et faisais tout pleuvoir en grêle sur mon ennemi qui, avec des bonds fantastiques, sautait de rayon en rayon, de livre en livre, de coin en coin, miaulant à me fendre les oreilles et ne me quittant pas de ses gros yeux verts.

Enfin, au bout de quelques minutes, la moitié de la bibliothèque était mise à sec, les livres dé-

pareillés et déchirés émaillaient le sol ; la table gisait renversée d'un côté, le fauteuil de l'autre ; sur tout cela voltigeait une épouvantable poussière ; — quand la porte de l'escalier s'ouvrit. Dans l'encadrement de cette porte, se détachant en noir sur les marches vivement éclairées d'en haut, mon oncle, mon pauvre oncle, tout droit, immense, les jambes écartées, ses longs bras au ciel, la calotte de travers, regardait le champ de bataille avec ahurissement. Derrière lui, Hildegarde, deux marches plus haut, dans la même position. Ils étaient si drôles que tout le monde en eût ri, excepté moi.

D'un bond, Attila se réfugia entre les jambes de mon oncle, tandis que je restais au beau milieu du désastre, un in-quarto d'une main, un in-folio de l'autre, hébété, anéanti. Un vigoureux soufflet me tira de cet anéantissement ; j'avoue n'en avoir jamais reçu de plus solide. Pauvre cher oncle ! le lendemain il m'embrassait encore plus fort !

VII

Voilà quinze ans que cette histoire singulière m'est arrivée. Aujourd'hui, ma cousine Hildegarde a épousé un honnête bourgeois de Caen avec lequel elle vit heureuse. Elle a quatre enfants et en attend un cinquième ; elle ne s'est jamais doutée de la promenade fantastique que mon imagination lui a fait faire à travers les âges.

Mon bon oncle est mort, regretté de tous ceux qui avaient connu sa brave et loyale nature ; il a fait graver sur sa tombe une inscription en caractères cunéiformes, composée d'avance par lui à

cet effet. Personne, jusqu'ici, n'en a encore pu déchiffrer un mot. Peu de temps avant lui, Attila était remonté au paradis des matous.

Quant à moi, ainsi que je vous l'ai dit, ma haine pour Attila n'a pas eu de suites, et les chats ont fini par être de mes amis.

Et pourtant, combien de fois ai-je pensé à ce beau rêve, si malencontreusement interrompu! Combien de fois ai-je regretté de n'avoir pu entendre la parole, l'aveu peut-être, qui était prêt à s'échapper des lèvres de ma cousine, quand ce maudit chat... Aussi, depuis lors, quand dans la vie un obstacle inattendu s'élève brusquement entre moi et le but auquel je tends, quand un espoir sur le point de se réaliser s'envole tout à coup, je me ressouviens du terrible Attila, le chat de mon vieil oncle Paulus, et je crois le voir devant moi, pelotonné dans sa fourrure noire, et me fixant de ses gros yeux verts.

UNE MATINÉE DE PIERROTS

L'entrée de l'avenue des Poteaux, au Bois de Boulogne, par une belle matinée de mai. — Les cavaliers et les amazones passent et repassent à travers les branches, au pas, au trot et au galop. — Dans un noisetier de la contre allée, au-dessus d'un banc, un pierrot et une pierrette assistent au défilé. Ils chauffent au soleil leurs petits ventres ronds, et, tout en se gratifiant de temps en temps de légers coups de bec, ils se communiquent leurs réflexions. Ce sont deux habitués du Bois, deux vrais Parisiens au courant des choses et des hommes.

LE PIERROT. — Joli, ce matin, le Bois. N'est-ce pas, ma mie?

LA PIERRETTE. — Charmant! Ils sont tous dehors aujourd'hui. Tiens, là-bas!... n'est-ce pas la petite Olivette, des Bouffes?

LE PIERROT. — Si fait... Toujours son même cheval gris. Elle n'en change jamais. Elle monte si mal ! elle aurait trop peur des chutes !

LA PIERRETTE. — Le théâtre lui suffit, à cet égard-là !

LE PIERROT. — Sois indulgente, Pierrette ! Tout le monde n'a pas ta jolie voix !

LA PIERRETTE. — Si elle ne change jamais de cheval, elle change souvent de cavalier, par exemple ! Voici le onzième de la saison.

LE PIERROT, *se rengorgeant.* — Un peu d'indulgence pour les femmes, ma bonne... Ce sont des êtres inférieurs.... Il ne faut pas exiger trop d'elles.

LA PIERRETTE, *avec animation.* — Oh ! le joli officier ! Comme il a un bel uniforme ! Comme il est bien à cheval !... Comme il a de belles moustaches ! Comme...

LE PIERROT. — Tu sais, Pierrette, si tu te mets à regarder les militaires, nous rentrons au nid !

LA PIERRETTE. — Jaloux, va !

LE PIERROT. — Voici le grand Solignac sur son

petit cob. Tu ne trouves pas ça drôle, toi, leur mode de chevaux imperceptibles? Avec leurs longues jambes de chaque côté, ils ont l'air de polichinelles sur des joujoux à roulettes!...

LA PIERRETTE. — Regarde! les La Bussière... Monsieur, madame et l'*autre*.

LE PIERROT. — C'est le baron de Vauxcelles, l'*autre?*

LA PIERRETTE. — Pour le moment! (*Avec agitation, soulevant ses ailes et regardant. le bec en avant.*) Ah! mon Dieu! le cheval de madame La Bussière qui s'emballe!

LE PIERROT. — Et celui de l'*autre* aussi...

LA PIERRETTE. — Le mari reste en arrière...

LE PIERROT. — Les chevaux emballés s'arrêtent côte à côte... Ceux qui les montent échangent quelques mots à voix basse... Le mari rejoint... le tour est joué!

LA PIERRETTE. — Nous appellerons ça : *l'emballement diplomatique*, veux-tu?

LE PIERROT, *lui désignant une amazone du bout du bec.* — Lady Simpson... Grand chic anglais...

Haut chapeau sans voile, très en arrière, à croire qu'il va tomber... Raide comme un piquet. Il paraît qu'elles sont toutes comme ça à Londres. C'est un petit pierrot de l'allée de Longchamps qui me l'a affirmé.

LA PIERRETTE. — Il a été en Angleterre, ce pierrot-là?

LE PIERROT. — Non ! mais il a longtemps habité une cour de l'avenue de Wagram où il y avait des palefreniers anglais... et au bout de quelque temps, il les comprenait assez bien...

LA PIERRETTE. — Il sait l'anglais, alors?

LE PIERROT. — Oh ! quelques mots seulement !... (*Lui désignant un cavalier.*) Regarde donc !... le fameux peintre, tu sais bien !... Je ne me souviens plus de son nom... ça commence par du latin et ça finit par du français...

LA PIERRETTE. — Ah ! oui !... Je sais ! quel beau cheval ! on dirait le cheval de l'Apocalypse !

LE PIERROT. — Comme ils doivent avoir chaud, tous, avec leurs bottes vernies. C'est moi qui ne voudrais pas me mettre ça aux pattes !...

LA PIERRETTE. — Et ces dames !... Regardez-moi comme elles sont serrées dans leurs amazones !... Et cette espèce de petit bout de queue qu'elles ont par derrière !... Tu trouves ça joli ? (*Avec un geste coquet.*) Moi, j'aime mieux la mienne !

LE PIERROT, *tendrement.* — Et moi donc ! (*Il lui passe le bec dans les plumes de la tête.*)

LA PIERRETTE. — Chut ! Quelqu'un en bas, sur le banc... ce sera peut-être plus amusant que les cavaliers !

Un monsieur vient s'asseoir sur le banc au-dessous des deux oiseaux. Il déplie un journal et se met à lire.

LE PIERROT, *regardant l'en tête du journal.* — Le *Figaro!* c'est un de la droite.

Un second monsieur s'assoit à l'autre extrémité du banc. Il se met également à lire un journal.

LA PIERRETTE, *regardant à son tour.* — L'*Intransigeant!* c'est un de la gauche.

LE PIERROT. — Je parie qu'ils ne vont pas jusqu'au bout de leur journal.

Au bout d'un instant les deux messieurs,

après s'être jeté des regards de côté, se lèvent l'un et l'autre, replient leur journal et s'en vont en sens inverse.

LE PIERROT, *triomphant.* — Quand je te le disais !

LA PIERRETTE. — Ah ! voilà deux amoureux. Ce sera plus gentil !

LE PIERROT. — Un joli duo, pour sûr ! Écoutons ça !

Un jeune homme et une jeune femme très élégants se sont assis sur le banc, côte à côte. — Un silence. — Après avoir pendant un certain temps fait des dessins dans le sable avec son ombrelle, la jeune femme s'adresse au jeune homme.

LE JEUNE FEMME. — Alors, décidément, tu ne peux pas?

LE JEUNE HOMME. — Non, ma petite, impossible ! Tu sais bien que si je pouvais...

LA JEUNE FEMME. — Max !... vous ne m'aimez plus !

LE JEUNE HOMME. — Parce que je ne peux pas

te donner les cent louis dont tu as besoin comme ça, tout d'un coup? Tu es folle !

LA JEUNE FEMME. — Puisque tu me les refuses, Gontran me les donnera, lui !

LE JEUNE HOMME. — Je ne te les refuse pas... Je ne peux pas te les donner, voilà tout...

LA JEUNE FEMME. — Eh bien ! Gontran pourra, lui ! (*Elle se lève à demi.*)

LE JEUNE HOMME, *la faisant se rasseoir.* — Voyons... voyons... ne te fâche pas, ma petite Zozotte. Je ne veux pas que tu les demandes à Gontran, ces cent louis, parce que... enfin je ne veux pas, moi !... mais donne-moi quelques jours, le temps de me retourner...

LA JEUNE FEMME. — Puisque je t'ai dit qu'il me les fallait ce soir même !

LE JEUNE HOMME. — Mais c'est impossible !

LA JEUNE FEMME. — Alors, je vais trouver Gontran !... (*Elle se lève de nouveau.*)

LE JEUNE HOMME, *la faisant se rasseoir.* — Eh bien ! non ! tu les auras, tes cent louis... ce soir, à huit heures, ils seront chez toi... et moi avec!

LA JEUNE FEMME. — Ah! toi ! non, impossible! Ce soir, à huit heures et demie, j'ai ma masseuse !

LE JEUNE HOMME. — Demain alors !

LA JEUNE FEMME. — Oui, demain... toujours ! Ah ! Max ! (*Elle le regarde avec tendresse. — Max a l'air béat.*) Et maintenant file !... Le baron doit passer à cheval d'un moment à l'autre, et s'il nous voyait ensemble... (*Tragiquement.*) Je serais perdue!

Le jeune homme se lève et s'en va. A peine a-t-il disparu, que la jeune femme tire une lettre de sa poche et se met à la parcourir.

LE PIERROT, *à la pierrette.* — Tâche de lire !

LA PIERRETTE, *se penchant tant qu'elle peut et lisant.* — « Ma poulette adorée... non ! je ne veux pas que tu demandes ces cent louis à Max ! Ça me gène beaucoup... mais ce soir, à huit heures, ils seront chez toi... et moi avec ! — Ton Toutou vert. — Gontran. »

LA PIERRETTE ET LE PIERROT, *ensemble avec indignation.* — Oh !!!

LA JEUNE FEMME, *apercevant un nouveau jeune homme, qui n'est ni Max ni Gontran, s'empresse*

de remettre la lettre dans sa poche, et s'avançant vers lui. — Alphonse !... Enfin !...

Le jeune homme lui prend le bras et ils disparaissent tous deux dans les méandres de l'allée.

LE PIERROT, *à la pierrette.* — Eh ! bien, qu'en dis-tu?

LA PIERRETTE. — Elle a de la patte !...

Une nounou portant un bébé sur les bras est venue s'asseoir sur le banc.

LE PIERROT. — Regarde donc le bel enfant !

LA PIERRETTE. — Et la belle nourrice !...

LE PIERROT. — En a-t-elle, des rubans !

LA PIERRETTE. — Et l'enfant donc ! Quelle toilette ! Pauvre petit ! comme il doit être mal à l'aise avec tous ces falbalas ! Il ne leur faut pas tant de choses, à nos petits à nous !

LA PIERRETTE. — Tiens ! qu'est-ce qu'elle fait donc, la nourrice? Elle se déshabille...

LE PIERROT. — Que tu es bête ! Elle lui donne à tetér, à cet enfant !

LA PIERRETTE. — C'est comme ça qu'on les nourrit, les petits hommes?...

LE PIERROT, *gravement.* — On me l'a toujours affirmé.

Pendant que le bébé tete, deux Anglais passent à pied.

LA PIERRETTE. — Oh! vois donc ces deux Anglais!... Comme ils marchent vite!.. Ils tiennent la tête droite sans jamais regarder autour d'eux... Ils ont l'air d'être en zinc.

LE PIERROT. — Ils vont faire le tour du bois comme ça, à grandes enjambées, sans s'arrêter et sans se dire un mot.

LA PIERRETTE. — Ce doit être bien ennuyeux!

LE PIERROT. — Oui... mais c'est hygiénique!

LA PIERRETTE. — Ah! voilà le bébé qui a fini de teter. On le met par terre... Il va marcher... Regarde donc comme il s'y prend mal!... On est obligé de le soutenir... Il est vieux pourtant déjà! nos petits à nous sont plus adroits que ça, je trouve!

LE PIERROT. — Sans doute... et pourtant ils ont bien plus à apprendre que les petits hommes, puisqu'ils apprennent à voler, eux!...

LA PIERRETTE. — Oh ! cette jeune fille qui s'assoit sur le banc maintenant... Comme elle paraît délicate !

LE PIERROT. — Oui !... Elle vient respirer le bon air du matin.

LA PIERRETTE. — Elle est malade?

LE PIERROT. — Peut-être bien... (*Sentencieusement.*) Ces jeunes filles, ça danse trop. Il paraît qu'elles sautent toutes les nuits pendant l'hiver et le printemps, et s'endorment régulièrement à l'heure ou nous nous réveillons, nous autres.

LA PIERRETTE. — Alors, elles ne voient jamais le lever du soleil?

LE PIERROT. — Jamais.

LA PIERRETTE. — Comme ça doit être triste pour elles !... C'est le plus joli moment de la journée... celui ou l'on vole et où l'on chante le plus volontiers ! Nos bals, à nous, ont lieu le matin, parmi les branches, dans les fleurs et dans la rosée !

LE PIERROT. — Cela prouve une fois de plus que les hommes ne savent pas se gouverner. Aussi

est-ce une race en plein abâtardissement. Tandis que la nôtre... (*Il se redresse fièrement.*)

LA PIERRETTE. — Voilà la jeune fille qui s'en va, au bras de sa mère... Malgré le bon soleil, elle a l'air de frissonner. Pauvre petite... je crains bien qu'elle ne revienne plus sur le banc, l'année prochaine !

La jeune fille et sa mère ont disparu. Le banc reste vide un instant. Deux messieurs l'un d'une cinquantaine d'années, l'autre de vingt-cinq ans, viennent s'y asseoir eu causant avec animation.

LE PIERROT. — Vois ces deux messieurs. C'est le père et le fils.

LA PIERRETTE. — Non !... ce sont des amis, ils se disent *vous !*

LE PIERROT. — C'est juste... Écoutons-les. Ils ont l'air de causer de choses très intéressantes.

LE MONSIEUR DE CINQUANTE ANS, *au monsieur de vingt-cinq ans.* — Vous direz tout ce que vous voudrez, mon petit, on ne s'amuse plus, maintenant, comme il y a vingt-cinq ans !

LE MONSIEUR DE VINGT-CINQ ANS. — On ne

s'amuse ni plus ni moins, mon cher; on s'amuse autrement, voilà tout!... Vous plaisantez notre genre de vie!... Eh! parbleu! Vous avez eu aussi le vôtre, qui ne valait guère mieux. Voulez-vous que je vous dise comment vous viviez alors?... Vous passiez vos nuits à la Maison d'Or; vous dormiez jusqu'à midi. Vous aviez une maîtresse que vous aimiez... quelquefois, et pour laquelle vous vous ruiniez... souvent. Vous ne buviez que du vin de Champagne. Vous fumiez comme des Suisses. C'était le temps où Musset était encore classique dans la jeunesse et où Offenbach allait le devenir; le temps où on allait en poste à la Marche et où on prétendait rire au vieux bal de l'Opéra, rue Lepelletier... Vous n'aviez qu'un idéal, qu'un but, qu'une pensée... Les femmes! les femmes! tout pour les femmes!

LE MONSIEUR DE CINQUANTE ANS. — Et votre programme de vie, à vous, aujourd'hui, voulez-vous que je vous le dise?... Lever à sept heures. Tenue du matin, veston et chapeau de feutre. Un tour au bois jusqu'à neuf heures. A neuf heures et

demie, lawn-tennis, polo ou jeu de paume. Hydrothérapie. Déjeuner : viande saignante, vin de Bordeaux. Tenue du jour. Vers quatre heures, un second tour au bois, jusqu'à six heures. Première apparition au club, première différence d'un millier de louis. De six heures à sept heures, visites privées. A partir de sept heures, tenue du soir, le frac. Dîner en ville ou au club. Le soir, le théâtre ou bien le cirque, le samedi, dans la saison. Vers minuit, un tour dans le monde. Puis deuxième apparition au club; deuxième différence de mille louis. Littérature... poivrée. Deux maîtresses : une femme du monde pour soi, une femme du demi-monde pour la galerie. Vous les aimez... quelquefois; elles vous aiment... rarement; quant à vous ruiner pour elles, jamais!.... Au fond, le côté féminin vous intérese peu... Vous n'avez qu'une préoccupation, qu'un rêve, qu'une joie... Le sport! le sport!... tout pour le sport!

LE MONSIEUR DE VINGT-CINQ ANS. — Eh! mon cher!... Cela vaut mieux pour l'hygiène!

LE MONSIEUR DE CINQUANTE ANS. — Peut-être!... mais en vous occupant exclusivement du corps, ne négligez-vous pas un peu... le reste?...

LE MONSIEUR DE VINGT-CINQ ANS. — Ça se peut.. mais que voulez-vous? c'est le programme!

LE MONSIEUR DE CINQUANTE ANS. — Il n'y a rien à dire à ça... mais j'aimais mieux le nôtre!...

LE MONSIEUR DE VINGT-CINQ ANS. — Parce que vous aviez vingt-cinq ans à ce moment-là!

LE MONSIEUR DE CINQUANTE ANS, *souriant*. Je crois bien que oui!...

Les deux messieurs se sont éloignés du côté de l'entrée du Bois.

LA PIERRETTE, *au Pierrot*. — Et toi... quel est celui que tu aimerais le mieux, de leurs deux programmes?

LE PIERROT. — Je n'ai pas très bien compris... mais je crois que j'en aimerais mieux... un troisième!

LA PIERRETTE. — Ah! voilà les deux Anglais qui repassent. Une, deux!... Une, deux!... Comme ils doivent faire du chemin, à ce train-là!..

LE PIERROT. — Celui qui était à gauche est à droite, maintenant, et celui de droite à gauche... Voilà tout ce qu'il y a de changé !

LA PIERRETTE. — Ah ! les cavaliers reviennent en masse. C'est l'heure du retour... J'aperçois madame de Cambyse...

LE PIERROT. — Celle qui monte pour se faire maigrir ?

LA PIERRETTE. — Et madame de Boisférou...

LE PIERROT. — Celle-là, c'est pour engraisser.

LA PIERRETTE. — Tiens !... mon joli petit officier de tout à l'heure !

LE PIERROT, *sévèrement*. — Madame !

LA PIERRETTE, *le regardant gentiment*. — Oh ! sois tranquille, mon chéri ! je n'aime pas l'uniforme !

LE PIERROT. — Le bois se vide peu à peu... Quel heure est-il donc ?... (*Il regarde le soleil.*) Je crois bien ! midi moins cinq !.. Ils vont tous déjeuner. Si nous faisions comme eux ?...

LA PIERRETTE. — Volontiers !.. mais ne les imitons qu'en cela, par exemple ! Car pour le reste !...

LE PIERROT, *avec un souverain mépris.* — Ah ! ne m'en parle pas !

Le pierrot et la pierrette quittent la branche où ils étaient posés et s'envolent à travers le bois.

QUAND C'EST FINI....

I

L'année dernière, au commencement de septembre, le vicomte Olivier de Ravenelles, capitaine aux chasseurs, en congé pour quelques jours, passait par Paris. Il devait partir le soir même pour faire l'ouverture de la chasse, le lendemain, chez des amis, aux environs de Rouen. Sa malle prête, son fusil dans la boîte, il sortit vers six heures de son petit entresol de la rue d'Anjou et s'en fut dîner chez Durand, place de la Madeleine. Le repas terminé, il alluma un cigare, et allait se

rendre en flânant à la gare de l'Ouest où l'attendait son domestique avec armes et bagages, quand, par hasard, il jeta les yeux sur un journal du soir, apporté par le garçon avec le café et les liqueurs.

Sous la rubrique : *Dernière heure*, il lut les lignes suivantes :

« *On annonce par dépêche la mort de M. Lionel de Montescourt, deuxième attaché à l'Ambassade de France à Stockholm.* »

Olivier bondit sur sa chaise et devint tout pâle. Lionel était son meilleur, son plus intime ami. Liés dès l'enfance, ils ne s'étaient jamais quittés dans la vie, et ils s'aimaient tendrement. Le jeune militaire, nature ardente et active, chérissait à l'égal d'un frère ce grand et bon garçon, très doux, très tendre, un peu mélancolique, aux yeux et au sourire de femme.

— Lionel!... Lionel... Mort !... se disait Olivier à voix basse... Ce n'est pas possible!

Et jetant de nouveau les yeux sur le journal :

— Non!... Non!... je ne me suis pas trompé...

Mais le journal se trompe peut-être, lui!... Ah! je saurai la vérité!...

Il consulta sa montre, sortit vivement, et se jetant dans un fiacre :

— Au ministère des affaires étrangères, quai d'Orsay, cria-t-il au cocher. Bon pourboire! et au galop!

La voiture fila comme l'éclair.

Au ministère, Olivier se heurta à un portier à moitié endormi et absolument inflexible qui ne voulut pas le laisser entrer, tout le monde étant parti, disait-il.

Olivier s'en allait, furieux et désolé, quand il vit arriver dans la cour un jeune attaché qu'il connaissait un peu de vue, et qui, sans doute, revenait au ministère pour quelque travail pressé.

Peut-être saurait-il quelque chose : Olivier l'interrogea.

La nouvelle était vraie. Elle était arrivée dans l'après-midi, par dépêche de l'ambassade. Lionel s'était noyé le matin même, en prenant un bain de mer. Pas d'autres détails.

— Une grande perte et un vif regret pour nous, ajouta le jeune attaché. Montescourt était aimé et estimé de tous.

Olivier remonta dans son fiacre, et se laissa tomber sur la banquette, atterré. Il n'y avait plus à douter... Lionel... son cher Lionel...

— Nous allons, patron? demanda le cocher d'une voix enrouée.

— Gare de l'Ouest, répondit Olivier machinalement.

Et appuyé dans un coin de la voiture, cachant sa figure dans ses mains, le jeune capitaine fondit en larmes, en répétant :

— Pauvre vieux!... Pauvre vieux!...

Soudain, il releva la tête.

— Et elle? fit-il. Quand elle saura... quand elle apprendra brusquement... demain sans doute, par le journal... comme moi... Elle est capable d'en mourir, la pauvre femme... ou de se trahir aux yeux de son mari... Oh! il faut que j'empêche cela, moi... il le faut!... Mais le dois-je, le dois-je?

La situation était embarrassante, en effet. Lionel

avait une liaison. Une femme, de deux ans plus âgée que lui, mariée à un homme vulgaire et indigne d'elle, l'aimait ardemment. Cela durait depuis longtemps, très longtemps. Cet amour avait été leur vie, à tous deux.

Orphelin de père et de mère, seul au monde, Lionel avait concentré sur madame de Méré toutes les tendresses de son cœur, affectueux à l'excès. Ce n'est que contraint par les nécessités absolues d'une carrière où l'attendait un avenir certain, qu'il s'était résigné à accepter un poste à l'étranger; mais cet exil, il en avait la promesse, ne devait être que momentané. Dans deux ans au plus, il reviendrait à Paris et ne le quitterait plus.

Bien que de longue date, cette liaison était toujours restée secrète. Seul, Olivier la connaissait, l'avait devinée plutôt. Lionel était trop discret, trop délicat, pour faire la moindre confidence, fût-ce à celui qu'il aimait comme un frère; mais le jeune capitaine avait l'amitié trop perspicace pour que cet amour lui échappât.

A la vérité, si Lionel lui avait ouvert son cœur, il eût essayé de le détourner de cette liaison, par raison d'abord, par défiance ensuite. Madame de Méré, femme froide d'apparence et peu expansive, ne plaisait guère à l'officier, qui, franc lui-même, aimait les natures franches. Mais, c'était affaire à son ami, après tout! Il n'avait pas reçu ses confidences; il ne lui devait pas ses conseils.

Aujourd'hui, malgré son peu de sympathie pour Madame de Méré, Olivier ne pouvait s'empêcher de la plaindre de tout son cœur. Somme toute, elle avait aimé tendrement son ami, elle l'aimait sans doute encore... L'absence ne peut rien contre de telles affections.

— Non! non! se disait-il... On ne peut l'abandonner ainsi. Coûte que coûte, il faut la prévenir... et c'est à moi, le plus intime ami de Lionel, moi qui connais seul la situation ou plutôt l'ai seul devinée, c'est moi qui dois... Oui! mais j'aurai beau lui affirmer la complète discrétion de Lionel, y voudra-t-elle croire?... Ne se figurera-t-elle pas, du contraire, que le cher secret a été trahi et ai-

vulgué, à moi d'abord, et qui sait? à d'autres, peut-être, et le souvenir de Lionel n'en souffrira-t-il point ?... Et puis, avec le caractère que je lui suppose, elle est fort capable de mal prendre mon intervention et de me faire sentir très clairement que je me mêle de ce qui ne me regarde pas... Mais non! non ! cela est impossible... Elle aime Lionel, elle ne pourra que me savoir gré de ma démarche... et puis, tant pis, d'ailleurs... En la faisant, je crois faire mon devoir, et cela me suffit.

L'arrêt de la voiture arracha le jeune homme à ses réflexions. Il était au bas de l'escalier de la gare de l'Ouest, au milieu du tohu-bohu des départs et des arrivées.

Il se précipita au bureau télégraphique, envoya une dépêche d'excuses pour le lendemain à ses amis de Rouen, ordonna à son domestique ahuri de rentrer chez lui avec ses bagages, et, ne gardant qu'une légère valise, remonta dans la voiture et cria au cocher, non moins ahuri que le domestique :

— Gare du Nord !... Au galop, toujours !

Olivier avait rapidement consulté l'indicateur. Aujourd'hui, samedi, un train spécial, le train des maris, lui permettrait d'arriver le soir même au Tréport. C'était là que madame de Méré passait chaque année les mois d'août et de septembre, dans une élégante villa où elle se plaisait beaucoup. Olivier était certain de l'y trouver.

Arrivé juste à temps pour le départ du train, il se jeta, lui huitième, dans le premier compartiment venu. On partit.

— Allons !... se dit-il, je fais peut-être une bêtise !... Tant pis !... Je le dois !...

Il était près de minuit quand il arriva au Tréport. Grande affluence à la gare. Des femmes surtout, dans la tenue excentrique de la Parisienne aux bains de mer. Cris nombreux, embrassades ; bref, l'arrivée de maris plus ou moins impatiemment attendus.

Olivier se rendit à pied à l'hôtel de France, près de la plage. La nuit était superbe. La lune éclairait en plein les maisons de la vieille ville, pittoresque-

ment groupées au pied de la jolie église gothique qui se découpe nettement sur le ciel. A droite, le port, à marée basse, avec ses barques, couchées sur le flanc, et le fouillis de ses mâts ; plus loin, au bout de la jetée, à l'entrée de la passe, les yeux rouges des lanternes et la ligne blanche de la mer. Çà et là, le long du quai, quelques boutiques encore ouvertes, luisaient. Sous le rayon froid de la lune, on eût dit quelque coin de Hollande ou de Suède.

Le jeune homme regardait ce tableau pittoresque et pensait à son pauvre ami, mort là-bas, dans le Nord, tristement, loin du pays, loin de tous... et aussi à cette pauvre femme qui, reposant paisiblement sans doute, à cette heure, tout près d'ici, allait recevoir, en plein cœur, un coup si terrible et si inattendu !

II

Le lendemain matin, vers neuf heures, Olivier quitta l'hôtel et se rendit sur la plage, très gaie et tout ensoleillée. La mer était calme comme un lac ; les barques de pêche, aux voilures blanches, rentraient au port, par une jolie brise de nord-ouest. Les maisons claires, précédées chacune d'un petit carré de terrain clos d'une grille en bois blanc, s'allongeaient en ligne droite. Sur la plage, beaucoup de monde, des enfants, courant, enlevant des cerfs-volants, jouant au crocket pour le grand dommage des jambes qui s'aventuraient trop près des arceaux.

Comme c'était un dimanche, la population ordinaire se trouvait encore augmentée de la foule apportée par les trains de plaisir d'Abbeville ou d'Amiens, foule lourde et bruyante de braves bourgeois de province, rendant visite à l'Océan en habits de gala, redingote noire et chapeau de soie ; familles endimanchées, le père, la mère et les enfants, portant dans un panier le déjeuner qu'ils mangeront tout à l'heure, assis sur un banc, le dos consciencieusement tourné à la mer qu'ils sont venus voir.

La villa de madame de Méré, une des plus grandes et des plus jolies du Tréport, est située au bout de la plage, presque au pied de la falaise qui la domine de toute sa hauteur. Olivier s'y rendit. Il était encore de bien bonne heure... mais, devant la gravité des circonstances, pareille considération n'était pas faite pour l'arrêter. Il poussa la petite porte de la barrière et sonna. Madame de Méré était sortie ; elle était allée « voir baigner » comme le lui répondit la femme qui vint ouvrir, une grande fille du pays à la peau hâlée, en coiffe noire, la

jupe rouge plissée aux hanches et les bas bien tirés dans des sabots découverts.

C'était l'heure du bain, en effet. Devant la ligne grise des cabines, dans un désordre pittoresque, grouillait une foule bigarrée, les femmes assises sur des pliants, les hommes étendus paresseusement sur le galet.

Le long des planches établissant tant bien que mal le passage entre la mer et les cabines, montaient et descendaient les baigneurs, enveloppés dans les peignoirs blancs, s'avançant d'une marche titubante, sous le feu des regards moqueurs et indiscrets. En bas, dans le sable, des enfants roses jouaient; au fond, la mer, descendant insensiblement, se mourait en petites vagues silencieuses, ténues comme des franges d'argent. Un joyeux soleil éclairait ce riant tableau.

Olivier se mit à la recherche de madame de Méré. Ce fut M. de Méré qu'il rencontra, sortant du bain, grotesque dans son costume dégouttant d'eau, la tête couverte jusqu'aux oreilles d'un bonnet en

caoutchouc d'où émergeaient quelques bouts de cheveux gris.

— Tiens ! Ravenelles, fit le gros homme en tendant sa main mouillée... Enchanté de vous rencontrer !... Si vous voulez voir ma femme, tenez, là-bas... robe blanche... ombrelle verte... avec le petit de Genlys... elle sera très contente... Moi, je rentre... je commence à prendre froid !

Soufflant comme un cachalot, M. de Méré remonta vers les cabines. Olivier se dirigea vers l'endroit indiqué.

Nonchalamment étendue sur un pliant à dossier, madame de Méré apparaissait de dos, dans une pose élégante. D'une main, elle tenait son ombrelle ; de l'autre, elle prenait des galets, et, un par un, les jetait devant elle, tout en causant avec un jeune homme étendu à ses pieds.

— Pauvre femme ! pensa encore Olivier. Allons ! Il le faut !

Et arrivé devant elle, il salua.

Madame de Méré se renversa vivement sur le dossier de son pliant.

— Monsieur de Ravenelles! Voilà une surprise!

Elle avait imperceptiblement rougi, mais se remettant aussitôt :

— Vous êtes ici pour longtemps, cher monsieur?

— Un jour seulement, madame... je suis obligé de retourner à Paris ce soir même.

— Vous êtes seul ?

— Absolument seul.

— Vous déjeunez avec nous, n'est-ce pas ?

Olivier s'inclina.

— Ah ! que je vous présente, fit-elle... M. de Genlys... M. de Ravenelles.

M. de Genlys, vingt et un ans au plus, blond, très correct, l'air suffisant, quitta la position horizontale et salua à l'anglaise, les talons joints, les coudes écartés, le corps immobile, la tête seule inclinée un moment et aussitôt relevée comme le bonnet d'un capucin-baromètre passant rapidement du beau fixe à la grande pluie, et revenant aussitôt à sa position première.

On se mit à causer de banalités. Madame de Méré, toujours assise, continuait son petit manège de

galets, régulièrement. Olivier n'avait pas eu l'occasion de la voir depuis six mois : il la retrouva telle qu'il l'avait laissée, dans l'épanouissement de la femme de trente à trente-cinq ans, toujours froide et distinguée, avec le charme étrange de son regard insaisissable de myope.

Le nom de Lionel ne fut pas prononcé. L'heure s'avançait. Olivier envoyait au diable ce petit M. de Genlys qui ne quittait pas la place. L'air de familiarité avec lequel il parlait à madame de Méré, le genre « bon camarade » qu'il affectait avec elle, — ce qui est, paraît-il, le comble du « flirt » élégant, — les opinions médiocres qu'il émettait sur toutes choses, sans jamais s'adresser directement à Olivier, tout cela irritait au plus haut point les nerfs du jeune capitaine.

Vers deux heures et demie, on se leva. Depuis quelques instants, M. de Méré était revenu, après réaction faite. On allait rentrer sans doute pour déjeuner ; peut-être en ouvrant le journal arrivant de Paris y trouverait-on la fatale nouvelle ; il fallait agir à tout prix.

Olivier, prévenant de Genlys, se précipita pour prendre le pliant de madame de Méré, et rapidement :

— J'ai à vous parler, madame, murmura-t-il.

Elle ne sourcilla point. Olivier crut qu'elle n'avait pas entendu. Cependant, quelques instants après, comme on se promenait sur la chaussée, devant les maisons, et que l'inévitable de Genlys, quittant la femme pour le mari, se mettait à causer à quelques pas en arrière avec M. de Méré :

— Eh bien ! qu'y a-t-il monsieur ? demanda la jeune femme, sans émotion apparente.

Olivier sentit son cœur se serrer.

— Madame, lui dit-il d'une voix émue, la démarche que je fais auprès de vous est assurément bien singulière... Elle ne se justifie que par des circonstances fort graves, croyez-le bien... J'ai cru qu'il était de mon devoir d'agir comme je le fais... ne pouvant vous éviter un chagrin, un grand chagrin, j'ai voulu du moins en atténuer la violence... et j'ai tenu...

— Un chagrin ?... à moi ?... fit-elle d'une voix toujours calme.

— Oui, madame ; et vous devinez peut-être d'où il peut venir.

Madame de Méré se taisait toujours. Devant cette froideur insolente, Olivier perdit patience, et oubliant toutes les précautions qu'il s'était promis de prendre et qui étaient la raison même de son voyage :

— Lionel est mort ! lui dit-il brusquement.

Elle pâlit un peu, serra le manche de son ombrelle dans sa main gantée, mais aussitôt :

— M. de Montescourt ?... dit-elle d'un ton légèrement voilé, mais ferme cependant. Pauvre garçon !... C'est affreux !... Vous avez appris cela à Paris ?

— Oui, madame... et j'ai cru de mon devoir...

Elle l'interrompit, et appelant son mari :

— Mon ami, dit-elle, venez donc... M. de Ravenelles vient de m'apprendre une triste nouvelle... Ce pauvre Montescourt...

— Vraiment ? fit M. de Méré.

— Oui... Horrible, n'est-ce pas?... C'est à Stockholm?... Il était toujours à Stockholm? demanda-t-elle à Olivier.

— Oui, madame... à Stockholm... il s'est noyé... en prenant un bain de mer.

— Une imprudence sans doute! cria de Méré... Il était très fort nageur, Montescourt... Il n'y a que les forts nageurs qui se noient!

Et, comme on était arrivé devant la porte de la maison :

— Rentrons, dit-il, le déjeuner doit être prêt!

Olivier était atterré.

Pendant le déjeuner, auquel Genlys assistait, on ne parla pas un instant du pauvre défunt. Sauf Olivier, tout le monde fut même assez gai. Comme la salle à manger donnait sur la mer, ainsi que presque toutes les salles à manger du Tréport, on s'amusa à regarder les types impossibles du dimanche, passant et repassant, comme des ombres chinoises, sur le fond lumineux de l'horizon.

Le repas terminé, on prit le café sur la terrasse ; madame de Méré se tint un peu à l'écart,

éternellement flanquée de Genlys qui lui parlait à voix basse, en camarade, toujours.

M. de Méré, à demi couché dans un rocking-chair en paille, ouvrit le *Figaro* qu'on venait de lui apporter sous bande.

— Tiens! dit-il entre deux bouffées de cigare... . on parle de Montescourt... C'est bien ce que vous avez dit, Ravenelles... un accident... Pauvre garçon!

Olivier regarda madame de Méré. Elle n'avait pas bougé.

Vers deux heures, on alla faire un tour en voiture à la forêt d'Eu. Olivier ne fut pas un instant seul avec madame de Méré. D'ailleurs, qu'eût-il pu lui dire? Laisser éclater sa colère, son indignation?... Il ne le pouvait pas.

Au retour, Olivier prit congé. M. de Genlys qui n'avait pas quitté madame de Méré de toute la journée, renouvela son salut « très chic ». La jeune femme lui tendit la main. Olivier la serra à peine : il eût voulu la briser.

Quand, deux heures plus tard, il se retrouva

dans le train qui le ramenait à Paris, et qu'il passa en revue les événements de la journée, il se demanda s'il n'avait pas rêvé. Plus il y songeait, plus l'attitude de madame de Méré lui semblait inexplicable. La nouvelle de la mort de Lionel, si brusquement annoncée, ne l'avait pas trouvée indifférente, il s'en était bien aperçu ; mais était-ce là l'émotion d'une personne qui aime?... N'était-ce pas aussi bien la sympathie banale accordée à la mort imprévue et prématurée de quelqu'un qu'on a connu? Après tout, savait-il au juste quelles avaient été les relations de Lionel et de madame de Méré ?... Des soupçons... des suppositions... pas autre chose... Ce matin encore il aurait juré que Montescourt avait été son amant... mais maintenant il en arrivait à se demander s'il ne s'était pas trompé.

— Dans ce cas, se disait-il, je suis un fier imbécile ! Mais dans l'autre, c'est elle qui est une fière gredine !...

Olivier, arrivé à Paris à minuit, trouva une lettre en rentrant chez lui... Le timbre de Suède...

l'écriture de Lionel... Il la décacheta fièvreusement :

« Donne-moi la main, mon bon, mon cher Olivier; écoute-moi... et pardonne-moi.

» Quand tu recevras cette lettre, ton ami, ton meilleur ami aura cessé de vivre. Tout le monde croira à un accident : je te défends de détromper personne...

» Je ne t'ai jamais dit le secret de mon cœur... mais ta tendresse l'a deviné, j'en suis certain.

» On ne m'aime plus, mon ami. Les absents ont tort... Ses lettres, de plus en plus rares, de plus en plus froides, avaient cessé depuis quelque temps. Une dernière m'est arrivée récemment, me parlant de devoirs oubliés pour moi, et dont il fallait se ressouvenir maintenant... la vie d'autrefois était passée... une nouvelle vie devait commencer, vie de regrets et d'expiation... Tout était fini, c'était bien clair... Revenir en France? Essayer de raviver une tendresse éteinte?... je le sentais, ç'eût été peine perdue... Cet amour était

toute ma vie... Cet amour me manque... voilà pourquoi je meurs.

» Qu'elle ne le sache pas, surtout... Comme tout le monde, qu'elle croie à un accident... J'ai trop d'amour pour elle, moi, pour lui causer la douleur de se savoir coupable de ma mort !

» Promets-moi de brûler cette lettre dès que tu l'auras lue.

» Adieu, ami. Je t'aimais bien !

» LIONEL. »

— Mort ! mort pour elle ! se dit Olivier, en marchant avec agitation dans sa chambre... Ah ! je comprends tout, maintenant ! Tu étais trop loin, mon pauvre Lionel... On était las de toi... On t'avait aimé trop longtemps... Devoirs, regrets, vertu, c'est de Genlys que tout cela s'appelle... et c'est plus amusant !... Ah ! la misérable !... pas une larme, rien !... Imbécile que je suis ! Est-ce qu'il faut leur demander quelque chose à ces sortes de femmes-là... Avec elles, quand c'est fini...

Le jeune homme relut encore une fois la lettre de son ami, puis, pour obéir à ses dernières volontés, il la jeta au feu.

Et, regardant à travers ses larmes le papier qui se consumait rapidement :

— Pauvre vieux!. murmura-t-il, pauvre vieux!

DISCRÉTION

C'est en fredonnant un refrain de l'opérette en vogue que le jeune baron Jean des Aiguisettes montait vers cinq heures, par une belle après-midi de mai, l'escalier monumental de l'hôtel Cocherel, avenue Hoche, pour aller voir la jolie madame Cocherel, la femme du richissime directeur du Crédit franco-irlandais.

Il avait l'air tout à fait joyeux, le jeune baron. Depuis l'extrémité du chapeau, luisant comme un tuyau de laque noire, jusqu'à la pointe des souliers plats, non moins luisants que le chapeau;

dans le nœud élégant de sa cravate claire, dans le moindre des petits bouquets qui parsemaient son gilet d'été, dans la frisure de sa moustache blonde, dans ses yeux brillants, dans ses gants jaunes nettement coupés par les manchettes d'un blanc irréprochable, partout enfin, on lisait l'expression d'un contentement profond où la vanité entrait pour une bonne part.

Et de fait, si le jeune Jean des Aiguisettes était content, il y avait bien de quoi.

Ce matin, au Bois, pendant qu'il galopait dans l'avenue des Poteaux à côté de madame Cocherel, cette dernière avait été particulièrement gracieuse pour lui, si gracieuse même, qu'au moment de se séparer, à midi moins le quart, au pied de l'Arc de triomphe, elle lui avait dit, ou murmuré plutôt les paroles suivantes :

— Aujourd'hui... à cinq heures... je serai seule.

Or il y avait trois bons mois que Jean faisait la cour à madame Cocherel; trois mois qu'il l'entourait de tous les travaux d'approche d'un flirtage

sérieux et savant; mais tout cela, jusqu'ici, avait été en pure perte.

Cette petite bourgeoise lui semblait réellement incompréhensible. Lui, qui avait la prétention de déshabiller une femme d'un coup d'œil, — moralement, s'entend, — il l'avait hautement déclarée aussi indéchiffrable qu'une inscription égyptienne.

Si, au point de vue de la vanité, son immense fortune pouvait lui suffire, et au delà ; la vie devait lui sembler terriblement vide au point de vue du cœur. Cocherel était grotesque, avec son gros ventre et ses favoris grisonnants. Fière et distinguée jusqu'au bout des ongles, combien ne devait-elle pas souffrir d'avoir pour époux un être aussi lourd, aussi inélégant, d'une essence tellement inférieure à la sienne! Ne devait-elle pas être flattée, en outre, de se voir distinguée par lui, Jean des Aiguisettes, qui pouvait se vanter à juste titre d'être un des princes de la *gentry* parisienne? Lui qui ne comptait plus les succès mondains? Lui que sa liaison, récemment rompue, avec la belle madame Morlet, liaison inavouée, mais

connue de tout le high-life, avait mis si puissamment en relief?

Ainsi que madame Cocherel, madame Morlet, — la belle aux cheveux d'or, comme on l'appelait à cause de sa splendide chevelure vénitienne, — était une plébéienne; mais le baron des Aiguisettes, qui connaissait ses classiques, s'attaquait volontiers au *Camp des Bourgeoises*.

— Peste! elle est bien difficile, cette petite Cocherel, se disait souvent le jeune baron Jean. Un homme qui a été aimé pendant dix-huit mois de la plus belle femme de Paris! Et qui l'a quittée... car c'est moi qui l'ai quittée, cette excellente Bernardine!

A cette pensée consolante, le baron Jean, qui aimait beaucoup la musique, se mettait à fredonner en lui-même, pendant quelques moments, sur un air connu :

C'est moi qui l'ai... l'ai... l'ai... l'ai...
Qui... qui... qui... qui... qui... quittée !

Ce qui était assurément fort joli.

Aussi, ce matin, quand madame Cocherel lui avait donné un rendez-vous, car c'était bel et bien un rendez-vous, le baron Jean n'avait pu s'empêcher de murmurer *in petto*, tout en descendant les Champs-Élysées au pas de son petit cob noir :

— Enfin! elle y vient, l'enfant! elle y vient! Allons! Allons! toutes les mêmes !

Et, le jeune homme laissait errer un regard plein de complaisance et de fatuité sur la foule brillante qui papillottait le long de l'avenue, au soleil.

*
* *

Madame Cocherel attendait Jean dans une serre merveilleuse, encombrée de plantes rares, qui communiquait avec le petit salon.

La jeune femme était vêtue d'une charmante toilette de maison en crêpe de Chine jaune-paille, qui s'harmonisait à ravir avec son teint de brune. Nonchalamment étendue sur un divan oriental, sous un berceau de hautes plantes vertes, tenant à la main un livre qu'elle ne lisait pas, elle avait

l'air de poser pour un de ces jolis tableaux d'intérieur qui, au salon de peinture, mettent des « oh! » et des « ah! » d'admiration sur toutes les lèvres féminines.

Quand on annonça le baron, elle dit : — « Faites entrer, » — avec un petit sourire énigmatique, adorable mélange de plaisir et de crainte, additionné d'une toute petite pointe de malice, en un mot, le sourire d'une femme qui a quelque doute en tête et n'est pas disposée à succomber sans l'avoir éclairci.

Son chapeau d'une main, un de ses gants dans l'autre, admirable de correction, le baron entra, baisa les doigts de madame Cocherel et s'assit en face d'elle sur une chaise de grosse paille anglaise.

On parla de la promenade du matin, naturellement; puis, peu à peu, la conversation glissa sur une pente plus intime.

— Mais si, je vous assure, je vous aime tout à fait, affirmait le baron, tout à fait, tout à fait.

— Qui me le prouve?

— Mon Dieu! rien... jusqu'ici... mais qu'une occasion se présente... et vous verrez.

— Vous seriez capable de tout pour moi?

— De tout!

— Le dévouement le plus absolu, vous l'auriez?

— Je le jure!

— Je pourrais compter sur vous en toute occasion?

— En toute occasion!

— Et si je vous permettais de m'aimer un peu... si je vous donnais un petit brin de ce bonheur que vous me demandez depuis trois mois déjà, seriez-vous assez discret pour que personne au monde ne pût s'en douter?

— Ah! madame! fit le baron Jean, en appuyant la main sur son cœur.

— Oui, je sais, reprit madame Cocherel, on ne dit rien, mais on laisse dire, et on n'est même pas fâché que l'on dise. Un homme à bonnes fortunes comme vous, surtout!... Une réputation de femme!... Cela tire si peu à conséquence! Une indiscrétion est si vite commise!

— La tombe! affirma le baron, croyez-moi, la tombe!

Ici la jolie madame Cocherel se tut. Elle n'avait en effet rien à dire. C'était à Jean de continuer l'attaque. Il n'y manqua pas; seulement, en tacticien habile, il jugea qu'il fallait établir déjà des avancées, et, quittant la chaise de paille où il était assis, il vint s'asseoir à côté de la jolie brune.

Madame Cocherel ne dit encore rien, mais se levant à son tour, elle alla s'asseoir sur la chaise que venait de quitter le baron.

Ce chassé-croisé aurait pu durer quelque temps. Jean préféra reprendre la conversation commencée.

Il plaida joliment sa cause; il prouva clair comme le jour à son interlocutrice qu'elle devait s'ennuyer formidablement; qu'elle était trop charmante pour ça; qu'elle n'avait pas le droit de laisser plus longtemps son pauvre cœur en non-valeur; que, lui, Jean, était tout disposé à y prendre un petit appartement, fût-ce au cinquième; qu'il serait un locataire modèle, d'une discrétion sûre, ne faisant

pas trop de bruit, ne tenant pas trop de place, ne demandant jamais d'augmentation, et, quand on aurait assez de lui, prêt à remettre la clef chez le concierge et à s'en aller élire domicile ailleurs, sans protester contre son expulsion; mais sûr de garder à jamais le plus cher, le plus tendre souvenir, des heureux moments que la propriétaire lui aurait réservés : enfin, il lui rappelait ce qu'il lui avait déjà dit cent fois, avec une petite voix douce et sans passion; — la passion, d'après le baron Jean, étant chose d'un goût douteux et tout à fait vieux jeu.

Madame Cocherel l'écoutait, appuyée sur un coude, sans le quitter de ses grands yeux fins. Quand il eut fini :

—Bravo !...lui dit-elle. Votre petit discours est charmant. On voit qu'il a déjà servi... Est-ce lui qui vous a conquis le cœur de madame Morlet ?

— Madame Morlet?... mais je vous jure... Des potins tout cela!... Rien de sérieux !

— On m'avait affirmé cependant... On m'avait

même raconté la façon dont elle vous avait donné votre congé...

Ici, la vanité du baron se regimba, et, s'oubliant :

— Mon congé!... c'est trop fort! Quand c'est moi qui...

Il sentit qu'il en avait trop dit et se mordit les lèvres.

— Ah! c'est vous *qui?*... alors vous voyez bien *que*...

Le baron Jean ne répondit pas; il aurait eu beau protester, cela n'eût servi de rien.

— Alors, reprit madame Cocherel, c'est vous qui... Dites-moi pourquoi?...

— Vous n'y songez pas, madame, fit Jean. Il y a des choses qui ne peuvent se dire... qu'un galant homme...

— N'auriez-vous pas confiance dans ma discrétion?

— Si fait!... pourtant...

— J'ai bien confiance dans la vôtre, moi!

— Vraiment?... mais alors...

Madame Cocherel se leva, et, simplement en apparence, mais toujours avec son petit sourire énigmatique aux lèvres, elle vint s'asseoir à l'autre bout du divan oriental, où était le baron Jean.

— Alors, lui dit-elle en plongeant dans ses yeux ses yeux de sphynx, je vais faire appel à ce dévouement que vous m'avez promis... Demandez-moi tout au monde, me disiez-vous à l'instant...

— Mais, certainement... certainement...

Le baron Jean n'était pas sans inquiétude. Qu'allait-elle lui demander? Il connaissait les femmes; il savait quelles idées baroques peuvent naître quelquefois dans ces petits cerveaux-là. Son dévouement! son dévouement! certes, il était disposé à faire tout pour madame Cocherel; mais à condition qu'elle ne lui demandât rien qu'il ne voulût faire. C'est ça, après tout, le dévouement!

— Eh bien! lui dit-elle avec toutes sortes de chatteries dans la voix, je me suis juré que ja-

mais, entendez-vous jamais, je ne serais... quelque chose pour vous, si je ne savais pourquoi...

— Pourquoi ?...

— Pourquoi vous avez rompu avec madame Morlet.

— Encore! fit Jean, mais vous me demandez des choses...

Au fond, il n'était pas fâché. Il s'attendait à ce qu'elle lui proposât quelque action folle, absurde, ridicule... tandis qu'elle voulait tout simplement...

— Oui... ajouta la jeune femme, câline et charmante... C'est bête de ma part... c'est stupide... Mais que voulez-vous? les femmes sont curieuses, mon ami...

Elle l'appelait son ami !...

— C'est une fantaisie comme une autre... Cela restera à jamais entre nous deux, je vous le jure... Et puis, voyons, fit-elle en s'approchant de Jean avec un mouvement de chatte, si jamais je consens à devenir... le *présent*, j'aurai bien quelque droit à connaître un peu le *passé*...

Le *présent!* elle consentait à devenir le *présent !*

— Voyons, fit-elle, voyons... dites-moi pourquoi ?... dites-moi comment ?...

Le baron Jean commençait à perdre la tête. On a beau être tout à fait fin XIXe siècle et se croire absolument dénué de ce viscère incommode et peu distingué qu'on appelle le cœur, il y a des moments... La petite madame Cocherel était adorable ; assise près de lui, elle se penchait légèrement de son côté, les dentelles de sa jupe jaune-paille effleuraient presque la main du jeune homme et cette serre était grisante, avec les exhalaisons capiteuses de ses plantes rares et le joli bruit du jet d'eau retombant dans la vasque en bronze japonais.

— Pourquoi ?... dit le baron Jean, vous voulez savoir pourquoi ?... vous me promettez d'être absolument discrète ?

La jeune femme eut un malin sourire.

— Comme vous me l'avez promis vous-même, fit-elle.

— Eh bien !... mon Dieu !... il y avait déjà dix-huit mois que ça durait, c'est un bail, vous comprenez ça... dix-huit mois !...

— Comment donc ! fit-elle, en ne le quittant pas des yeux.

— Bernardine... pardon, madame Morlet commençait à avoir peut-être assez de moi... moi de mon côté, je sentais que... enfin, vous comprenez...

— Parfaitement, fit-elle.

— En outre, puisque nous voilà sur le chapitre des confidences, il faut que je vous avoue une chose, une toute petite chose qui a été pour beaucoup dans ma détermination de quitter... je veux dire de dire adieu à madame Morlet... Un soir... mais, vous savez, discrétion absolue !...

— La tombe ! comme vous, la tombe !

— Eh bien !... vous savez... ces cheveux, ces cheveux merveilleux que tout Paris admire...

— Oui, eh bien ?...

— Eh bien !... un jour... dans son salon, j'eus la mauvaise idée d'y vouloir toucher un peu plus...

sérieusement qu'il ne m'était permis de le faire jusque-là ; le malheur voulut qu'à ce moment la porte s'ouvrit... Elle fit un brusque mouvement pour voir qui entrait... moi, je retirai vivement ma main en sens contraire... si bien que l'échafaudage des cheveux vénitiens glissa d'un côté de la tête à l'autre... sans le moindre écroulement, hélas !... Un simple déplacement latéral, voilà tout !... Une perruque, elle avait une perruque !... Drôle, pas vrai ?

Disant cela, le baron Jean s'était renversé en riant sur le dossier du divan oriental et avançait sa main vers celle de madame Cocherel.

Mais celle-ci retira la sienne, se leva et regarda le baron Jean bien en face :

— Très drôle, en effet !... Mais si madame Morlet a de faux cheveux ; moi, cher ami, j'ai de fausses dents... et je n'ai pas envie qu'un jour vous le disiez aux autres !

Et, éclatant de rire au nez du baron ahuri, elle montra trente-deux perles admirables qui eussent mérité d'être fausses... mais qui ne l'étaient pas.

— Vous vous êtes moquée de moi, fit Jean, très vexé, brossant son chapeau d'un bras saccadé.

— Non, cher, et nous resterons les meilleurs amis du monde.., mais rien de plus. J'ai voulu savoir si vous étiez discret : je le sais maintenant. Sans rancune, n'est-ce pas?... et soyez tranquille!... Je n'abuserai pas de vos confidences... Tout Paris continuera à croire que madame Morlet possède les plus beaux cheveux du monde... sans les avoir achetés !

*
* *

Quelques instants après, le jeune baron Jean des Aiguisettes redescendait l'escalier monumental de l'hôtel Cocherel, avenue Hoche.

Comme décidément il aimait beaucoup la musique, il fredonnait toujours, mais cette fois c'était un *De Profundis*.

LE RAPIDE DE P. L. M.

Dans notre petit cercle d'amis, ce fut un étonnement général quand nous apprîmes le prochain mariage de Valentin Sancerre. Comment!... lui!... le célibataire endurci!... le Parisien sceptique, réfractaire à toute idée matrimoniale!... Le joyeux viveur qui avait juré cent fois « *qu'il n'en serait jamais* », Valentin enfin, allait entrer dans la grande confrérie!... Et qui épousait-il? Une veuve!... Bien plus, une provinciale!... Nous n'y comprenions rien!

Aussi, la première fois que je le rencontrai,

m'empressai-je de lui mettre la main au collet et de lui demander des explications.

— Je n'ai guère le temps, me dit-il... un tas de choses à faire... je viens de la mairie et vais de ce pas chez Stern, le graveur, passage des Panoramas, pour les lettres de faire part... Si tu veux m'accompagner jusque-là...

— Comment donc! lui dis-je.

Nous étions devant la Madeleine. Nous descendîmes les boulevards, bras dessus, bras dessous.

— L'histoire est bien simple, me dit Valentin, et banale en diable. Mais puisque tu tiens à la connaître... je m'exécute!

*
* *

Au mois de février, je me rendais à Nice, pour les fêtes du carnaval. J'ai horreur de voyager la nuit. Je pris donc le train de 8h 55m du matin, qui devait me mettre à Marseille à minuit 05. Je passerais une journée à Marseille, où mes bons amis Rombaud, de la rue Saint-Ferréol, m'attendaient à déjeuner; le lendemain matin, je parti-

rais pour Nice, où j'arriverais vers deux heures de l'après-midi.

A la gare de Lyon, un monde fou. Grâce à l'obligeance proverbiale du chef de gare, M. Frégnoul, je pus me caser dans un coupé, sens du train. J'étais seul avec un autre voyageur, décoré, tenue sévère, air administratif; pour tout bagage, un portefeuille. Assurément, il n'irait pas bien loin en cet équipage, et bientôt je serais seul... Seul! L'unique chose qui rende supportable le voyage en chemin de fer!

Tout le monde était casé, le train allait partir. Un bruit de dispute éclata à la portière.

— Non, monsieur!... non!... disait une voix de femme, très fraîche, avec un imperceptible accent méridional; j'ai commandé un coupé-lit, il me faut un coupé-lit!

— Mais, madame, puisque nous n'en avons pas!

— Vous auriez dû prendre note de ma lettre!

— Nous n'avons pas reçu de lettre, madame!

— Faites ajouter une voiture, alors!

— Impossible! Nous avons atteint le nombre réglementaire... Allons, allons, dépêchez-vous, le train va partir.

— Il me faut une place, cependant!

— Mais puisque je vous en offre deux dans ce coupé!

— Là?

— Oui, là!

Une petite tête brune émergea à la portière et replongea aussitôt, comme effrayée :

— Il y a deux messieurs!

— Eh! madame! je ne puis vous donner un wagon à vous toute seule!

— Soit!... je ne partirai pas.

— Comme il vous plaira!... Le train va partir, lui!... Je donne le signal.

— Arrêtez, monsieur, arrêtez... il faut absolument que je parte... Et puisqu'il n'y a que ce coupé... Mais on me donnera un coupé-lit à la première station?

— Oui, madame... Oui, madame...

— Vous télégraphierez pour cela?

— Oui, madame... oui, madame...

— Vous me le promettez?

— Mais oui!

— Bien sûr?

— Oui!... oui!... oui!...

La portière s'ouvrit; la petite tête brune s'engouffra, entourée d'un rayonnement de paquets et de couvertures; un coup de sifflet déchira l'air... Nous étions partis!

Galamment, le monsieur administratif s'était assis près de moi, pour laisser tout un côté libre à la nouvelle arrivée.

Sans même jeter un regard sur nous, tout ébouriffée et toute rouge de colère, elle arrangea ses paquets dans le filet et autour d'elle, avec cette hâte commune à tous les gens qui ont de longues heures à passer dans un wagon. Il y avait un sac, deux sacs, trois sacs... et des couvertures.

Du coin de l'œil, je suivais son petit manège, et je constatai avec plaisir qu'elle était charmante. Je dis avec plaisir: en effet, quelle que soit la pureté de vos intentions, il est toujours plus agréable

18.

de voyager avec une jolie femme qu'avec un vieil Anglais à lunettes.

Il faisait un froid très vif. La campagne, couverte de neige, éclairée d'un pâle soleil, semblait fuir rapidement des deux côtés du wagon. La voyageuse, enveloppée jusqu'au menton dans ses ouvertures, se mit à regarder obstinément par la vitre de gauche ; le monsieur administratif tira de son portefeuille de grands papiers jaunes, verts, bleus, à en-tête imprimé, qu'il se mit à lire presque attentivement; quant à moi, confortablement installé, les pieds sur la boule, j'entamai la pile de journaux achetés à la gare pour passer le temps.

11^{h}21^{m} : Laroche. Le train s'arrête. Le monsieur administratif range ses papiers, se lève, salue et descend. A peine descendu, il est reçu par ce chef de gare qui l'appelle « monsieur l'Inspecteur » gros comme le bras. La voyageuse se met à la portière :

— Monsieur le chef de gare!

— Madame?

— On a dû vous télégraphier de Paris pour un coupé-lit

— En effet, madame... j'ai transmis la dépêche.

— Comment, transmis! On ne me le donne donc pas tout de suite, ce coupé-lit?

— Impossible, madame... Nous n'avons pas de voitures ici... On ne pourra vous le donner qu'à Lyon.

— A Lyon... à quelle heure?

— A 5h 45, madame.

— Toute la journée, alors! Mais monsieur, je ne puis rester dans ce coupé jusqu'à cette heure-là... C'est impossible... Je ne veux pas...

— Prenez garde, madame... le train part!

Et le train partit.

Elle se renfonça dans son coin, furieuse, sans jeter un seul regard de mon côté; moi, je me plongeai dans la lecture de mon dixième journal.

Te l'avouerai-je? Ce journal-là, je mis beaucoup plus de temps à le lire que les neuf premiers; je recommençais vingt fois la même ligne; je crois même que je l'ai quelque peu tenu à l'envers...

Que veux-tu?... On est Français, que diable! Et on ne se trouve pas seul avec une jolie femme pendant un long trajet sans en éprouver quelque émotion.

J'aurais bien voulu lier conversation avec elle; mais le prétexte, l'entrée en matière, où les trouver? Vu la température, la ressource classique des glaces à lever ou à baisser n'existait pas... Que faire alors? Lui décocher une banalité?... Mieux valait cent fois se taire. Ma voisine, je l'avais vu tout de suite, avec mon flair de vieux Parisien, était une femme du monde, et du meilleur. Lui parler ainsi, brusquement, sans la connaître, m'eût fait passer, à ses yeux, pour le dernier des commis-voyageurs. La seule manière de m'en tirer était de trouver quelque chose de puissamment original à lui dire. Mais quoi?... quoi?... Je cherchais inutilement.

Je cherchais encore quand le train s'arrêta tout à coup, grâce à ce nouveau frein si bon contre les accidents, mais si mauvais pour les voyageurs.

— Tonnerre! vingt-cinq minutes d'arrêt...

buffet! cria l'employé en ouvrant la portière.

Ma voisine se leva, se débarrassa de ses couvertures, qu'elle laissa dans le wagon avec ses trois petits sacs, et descendit. Il était midi. La faim commençait à se faire sentir. Elle se dirigea vers le buffet, à gauche, de l'autre côté de la voie.

Je la suivis. Je pus admirer alors à mon aise une taille élégante, bien dessinée par un long manteau de loutre. Je remarquai aussi qu'elle avait de jolies frisures noires sur la nuque, un chapeau de feutre gris, et de tout petits pieds.

A l'entrée de la salle, se tenait debout le maître du buffet. Coiffé d'une calotte de velours et doué d'une ressemblance frappante avec Napoléon III, il indiquait, de la main et de la serviette, une longue table à prendre d'assaut.

J'entrai avec le flot des voyageurs décoiffés, emmitouflés, ahuris; enfin, ce défilé essentiellement grotesque et navrant pour la beauté humaine d'un train de grande vitesse qui va pâturer.

Je m'assis et avalai à la hâte la succession

de plats que l'on me servit. La voyageuse, elle, prenait un bouillon, à une table à part.

Je me levai des premiers et allai fumer une cigarette sur le quai. Les vingt-cinq minutes, réduites à vingt, comme toujours, allaient bientôt être écoulées. Les voyageurs, par groupes, sortaient du réfectoire et regagnaient leurs wagons. Moi-même, je me réinstallai dans le mien. Ma voyageuse n'était pas encore revenue.

Je l'aperçus à la petite bibliothèque de la gare, de l'autre côté de la voie, regardant les volumes alignés. Bien qu'elle ne m'apparût que de dos, je la reconnaissais aisément à sa jolie tournure, à son manteau de loutre et à son chapeau gris. Ses cheveux me semblaient bien un peu moins foncés : mais c'était l'effet de l'éloignement, sans doute.

Tout le monde était remonté en voiture; les employés fermaient les portières avec fracas.

— Mais elle va rester ici, pensai-je, elle est folle

— Madame!... madame! criai-je par la portière.

J'étais trop loin, elle n'entendit pas...

Un coup de sifflet retentit : le train allait partir. Que faire ? Une idée, prompte comme l'éclair, me traversa la cervelle. Elle va rester là, par ce froid horrible, sans bagages ! Qu'elle ait au moins ses menus effets, la pauvre petite femme !

Je pris d'une brassée les trois sacs et les couvertures, et jetant le tout à un homme d'équipe qui se trouvait près du wagon, sur la voie :

— A cette dame là-bas, lui criai-je.

L'homme d'équipe prit les objets et se dirigea vers la dame de la bibliothèque. Au même moment, du côté opposé du wagon, côté du quai, la portière s'ouvre et ma voyageuse, affolée, bousculée par un employé grondeur, s'engouffre dans le coupé, et le train part ! Horreur !... je m'étais trompé de voyageuse... celle de la bibliothèque n'était pas la vraie... même manteau, même chapeau, même tournure... mais ce n'était pas elle !... C'était une voyageuse qui ne voyageait pas !... Est-ce absurde, aussi, des femmes qui se ressemblent tant que

ça... de dos!... Ah! j'avais fait un joli coup!

A peine entrée dans le wagon, elle poussa un cri.

— Mes paquets!... on a volé mes paquets!

Et, pour la première fois, elle me regarda, de quel œil, mon Dieu!... Ce regard-là, vois-tu, je ne l'oublierai jamais.

— Non, madame, lui dis-je, vos paquets ne sont pas volés... ils sont... ils sont restés à Tonnerre!

— A Tonnerre?... Comment?

Je lui expliquai tout. Ah! dam! mon ami, je ne te décrirai pas le second regard qu'elle me décocha... mais, de celui-là, je crois que je me souviendrai encore plus longtemps que du premier!

— Je suis désolé, madame, ajoutai-je en balbutiant, absolument désolé, mais le motif était bon... j'ai cru que vous alliez manquer le train... que vous auriez froid, et je ne voulais pas que vous eussiez froid... enfin, pardonnez-moi... ne craignez rien pour vos effets... ils sont en mains sûres... un homme d'équipe... A la prochaine

station vous télégraphierez... je télégraphierai... nous télégraphierons... on vous les enverra aussitôt. Ah! vous les aurez, je vous le jure, quand je devrais retourner moi-même à Tonnerre pour les y reprendre!

— Assez, me dit-elle, monsieur; je sais ce que j'ai à faire.

Rageusement, elle se remit dans son coin, tortillant ses gants de colère.

Mais hélas!... pauvre petite!... elle avait compté sans le froid... elle n'avait plus ses bonnes couvertures chaudes... Au bout de dix minutes à peine, elle se mit à frissonner. Elle avait beau se recroqueviller sur elle-même, serrer son manteau de loutre autour de sa jolie taille, positivement elle grelottait.

— Madame, lui dis-je, je vous en prie à genoux, acceptez ma couverture! Vous allez prendre mal... ce sera par ma faute... et je ne m'en consolerai de ma vie!

— Je ne vous parle pas, monsieur, fit-elle, sèchement.

J'étais très nerveux, très monté. D'abord, je la trouvais charmante ; ensuite, j'étais furieux de ma ridicule bévue; bref, je me trouvais à l'heure des grandes résolutions.

— Madame, lui dis-je, acceptez cette couverture, ou je vous jure que je me précipite sur la voie!

Et, jetant la couverture entre elle et moi, je relevai la vitre et pris la poignée extérieure de la portière.

Étais-je convaincu?... Entre nous, pas tout à fait, je crois... Mais il paraît que j'en avais l'air, car elle s'écria aussitôt :

— Mais vous êtes fou, monsieur, vous êtes fou!

— La couverture... ou je saute!

Elle prit la couverture, et d'un ton plus radouci :

— Mais vous, monsieur, vous allez mourir de froid...

— Ne vous inquiétez pas de moi, madame. Je ne suis pas frileux... et quand bien même j'aurais froid, ce ne serait que la juste punition de mon impardonnable stupidité.

— Dites de votre trop grande hâte, car, vous avez raison, l'intention était bonne... mais comment avez-vous pu prendre cette dame pour moi?

— Parce qu'elle m'a paru charmante!

Elle sourit : la glace était rompue... la glace de la conversation s'entend, car, autrement, je grelottais.

Mais comme j'oubliai vite le froid, et le voyage, et tout! Elle était délicieuse, exquise, adorable! Un esprit distingué, fin, gai, original!... Elle aimait les voyages, comme moi; elle avait été en Italie, comme moi; en Espagne, comme moi; elle rêvait d'aller en Égypte, toujours comme moi! En littérature, en musique, en tout enfin, les mêmes goûts que les miens!... Et puis, figure-toi!... Un tas de relations communes... Elle était intime avec les Saint-Chamas, avec les Savenoy, avec les Montbazon, surtout!... Dire que je l'avais peut-être rencontrée vingt fois dans ces salons-là, et que je ne l'avais pas remarquée... Où avais-je la tête, mon Dieu, où avais-je la tête?

Elle parlait naïvement, aimablement, avec cette

simplicité distinguée que j'aime tant... Un petit, tout petit accent provençal, imperceptible... un gazouillement plutôt,... donnant à ses paroles des sautillements d'oiseau. Elle disait « *téte* » qui est léger, au lieu de « *tête* » qui est lourd; « *chateau* » qui est spirituel, au lieu de « *château* » qui est bête. — C'était grisant!

Profiter de la situation, être audacieux, don Juan, cavalcadour, tout ce que tu voudras?... La pensée ne m'en vint même pas. C'eût été vulgaire et une pareille femme ne pouvait rien inspirer de vulgaire. Nous causions, naturellement, avec un vif plaisir : et voilà tout.

Mais, bien que je fisse tout au monde pour n'en pas avoir l'air, mon Dieu! quel froid!

A Dijon ($2^h\ 20^m$), mon pied droit se prend ; — nous télégraphions à Tonnerre pour les objets laissés.

A Mâcon ($4^h\ 45^m$), c'est le tour du pied gauche ; — nous recevons la dépêche de Tonnerre disant que les bagages arriveront le lendemain à Marseille.

A Lyon-Perrache ($5^h 48^m$), ma main gauche devient insensible, — elle oublie de réclamer son coupé-lit.

A Valence ($8^h 03^m$), ma main droite suit l'exemple de la gauche, — j'apprends qu'elle est veuve et sans enfants.

A Avignon ($9^h 59^m$), mon nez passe au violet, — je crois comprendre qu'elle n'a jamais aimé son premier mari.

A Marseille enfin (minuit 5^m), j'éternue trois fois violemment ; — elle me tend ma couverture et me dit gracieusement : « Au revoir ! »

Au revoir !... Ah ! j'en étais fou ! ! !

*
* *

Je passai la nuit à l'hôtel de Noailles, nuit agitée, toute pleine de son souvenir.

Le lendemain matin, quand je me réveillai, j'avais le plus épouvantable rhume de cerveau qui soit au monde !

Oserai-je, en cet état, me présenter chez mes

amis Rombaud?... Tant pis!... En voyage comme en voyage!... Ils me prendront comme je suis et demain je me guérirai au soleil de Nice!

Oh! mon ami! Quelle surprise!... Cet excellent Rombaud avait invité quelques personnes amies en mon honneur, et parmi ces personnes elle, ma voyageuse, ma charmeresse!

Quand je lui fus présenté, un imperceptible sourire effleura ses lèvres. Je m'inclinai, et bien bas :

— Et Tonnerre? lui demandai-je.

— Je les ai, fit-elle de même.

On se mit à table.

— Quel rhume, mon bon! s'écria cet excellent Rombaud; où diable as-tu pu pincer ça? En wagon, peut-être?

— C'est possible, répondis-je, mais, vrai, je ne le regrette pas!

Personne ne comprit cette réponse baroque; mais je sentis le regard doux et bienveillant de ma voyageuse se glisser jusqu'à moi à travers les fumées odorantes d'une superbe bouillabaisse qui se prélassait sur la table.

Que te dirai-je de plus, cher ami?... Le lendemain je ne partais pas pour Nice... et je me marie dans quinze jours! »

*
* *

Tout en causant, nous avions descendu les boulevards et nous nous trouvions dans le passage des Panoramas. A droite, la boutique de Stern, le graveur; à gauche, le bout de passage menant à l'entrée des artistes du théâtre des Variétés.

— Est-ce drôle, l'existence de Paris! dis-je à Valentin. Ici, — côté théâtre, — la vie de jeune homme, la vie folle, avec ses joies et ses déboires; là, — côté graveur, — la vie régulière, les faire-part solennels, mariages, naissances,... etc.., etc... Voyons, entre nous, au moment d'entrer dans la seconde, ne regrettes-tu pas un peu la première? Il est encore bien près, le temps où tu venais ici, — côté théâtre — attendre tous les soirs à la sortie la petite Cerisette, qui t'arrivait, toute gaie et toute mignonne, ayant à peine pris

le temps d'enlever son rouge pour t'embrasser plus vite?

— Eh! mon Dieu!... Oui!... me dit Valentin : Cerisette était une bonne fille, une trop bonne fille, même... car elle, comme saint Martin, elle eût partagé la couverture... et je l'aurais épousée avant Marseille!

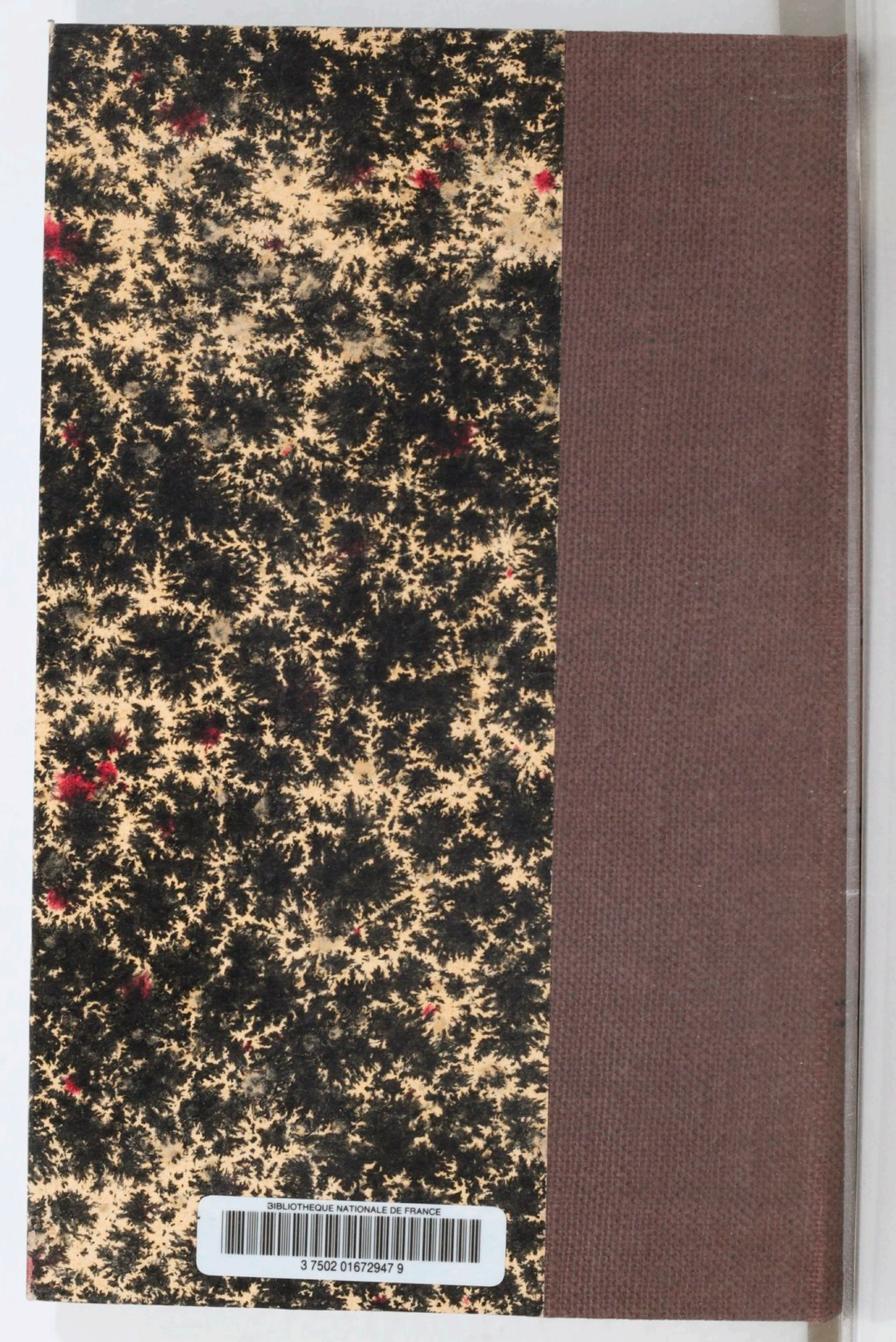
FIN

TABLE

BOURLOTON. — Imprimeries réunies, B.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01672947 9